UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04338 7414

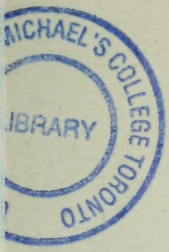
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/gouttesdevri00mons

Gouttes de Vérité

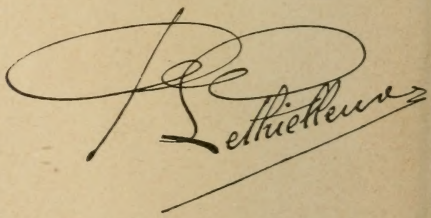
PERMIS D'IMPRIMER

Paris, le 19 Décembre 1907.

H. ODELIN, Vic. Gén.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Décembre 1907.

L'éditeur réserve tous droits de reproduction et de traduction pour cet ouvrage, qui est sa propriété.



RÉVÉREND PÈRE MONSABRÉ

(1827 - 1907)

R. P. MONSABRÉ
DES FRÈRES PRÊCHEURS

Gouttes de Vérité

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

PARIS
P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, Rue Cassette, 10

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1-10.

25 exemplaires sur Hollande, numérotés de 11-35.

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est point un ouvrage didactique, encore moins un cours d'apologétique.

Ce n'est pas davantage un recueil de pensées choisies, triées avec soin, comme des perles, dans les Œuvres si considérables du Père Monsabré. On l'aurait pu croire, cependant, d'après le titre qu'il avait inscrit lui-même en tête de son manuscrit : Gouttes de Vérité.

Ce sont de simples notes prises au courant de la plume, à l'occasion des lectures et des travaux que nécessitait la préparation des Conférences qu'il donna, plus de vingt ans consécutifs, du haut de la chaire de Notre-Dame. Le Père les conservait et classait par ordre alphabétique, dans ses cartons, dont il

faisait comme un arsenal où il puisait selon les besoins de son ministère apostolique. Il nous a laissé là sa pensée sans apprêt, telle qu'elle lui est venue, originale, quelquefois singulière, tantôt sévère à l'excès, tantôt même manquant un peu de tenue, familière, osée, par scrupule de sincérité, jusqu'à risquer le mot trivial; mais le trait part si vif et souvent il porte si haut, notamment quand il parle de la prière et de l'état religieux, que garder dans un tiroir ces pages dispersées, reliques d'une très belle intelligence et d'un grand religieux, nous eût semblé manquer au culte que nous devons à sa mémoire.

Ceux qui n'ont point entendu le Père Monsabré ailleurs que dans la chaire, ou qui n'ont lu que ses Conférences, ne le connaissent qu'à moitié. Ils pourront découvrir dans Gouttes de Vérité *le Père Monsabré intime, et retrouver, avec intérêt et profit, comme s'ils les entendaient tomber de sa bouche, ses saillies, son abandon,*

sa vivacité quelquefois caustique, jamais méchante, — et deviner, sous la forme enjouée qu'elle affectait souvent, sa piété sincère et sa profonde foi. Telles sont les raisons qui nous ont décidé à publier ces pages, dont il disait lui-même : « Ce sont des riens ».

FR. F.-L.D. ROLAND, O. P.

ADORATION

« L'homme, placé devant les choses belles, » bonnes ou vraies, sort de lui-même, et, sus- » pendu par un charme céleste, anéantit sa » chétive personnalité, s'exalte, s'absorbe, » Qu'est-ce cela, sinon adorer ? » (E. Renan : *Etudes.*)

Le tambour-major est une chose belle, son service est une chose bonne, son existence est une chose vraie, et cependant, jamais il ne m'a fait sortir de moi-même, jamais il ne m'a suspendu par un charme céleste ; jamais, devant lui, je n'ai anéanti ma chétive personnalité, ni ne me suis exalté, ni ne me suis absorbé. — Suis-je un imbécile, ou bien manque-t-il quelque chose à la définition de M. Renan ? — Il est vrai que les cuisinières adorent le tambour-major. . . . . .

. . . . . .

On peut être impie et blasphémateur sans le vouloir. J'entends dire à une femme qu'elle adore son mari, à une mère qu'elle adore ses enfants. On adore les tableaux, les statues, les monuments, les ruines ; on adore les mon-

tagnes, la mer, les beaux sites, les couleurs ; on adore la chasse, la danse, les pâtés truffés, les petits fours ; on adore tout. Si c'était vrai, que de passions !

Pourquoi détourner ainsi les mots de notre belle langue, de leur véritable sens, surtout lorsqu'il s'agit d'un acte sacré par-dessus tous les actes !

Je voudrais même qu'on n'abusât pas du verbe *aimer*. L'anglais *love* les êtres raisonnables et *like* tout le reste, il a raison. Je trouve étrange qu'on fasse aux saucisses l'honneur du même verbe qu'à son père et à sa mère : — J'*aime* mon père, j'*aime* ma mère ; j'*aime* les saucisses. — Gardons *aimer* pour tout ce qui mérite un attachement du cœur et n'ayons que du *goût* ou du *plaisir* aux autres choses. . . . .

. . . . . .

AGRICULTURE

En même temps que notre confortable s'accroît par le développement de l'industrie, notre nécessaire diminue par le discrédit dans lequel est tombée l'agriculture. Bon nombre de peuples anciens, parmi lesquels, les Juifs et les Égyptiens, vivaient du produit de leurs terres

et de leurs troupeaux, toujours suffisant pour d'immenses populations.

Nous, nous sommes obligés de recourir à l'importation, sans pouvoir nous déguiser une plaie profonde qui nous ronge, la misère des basses classes. Plus le besoin de l'alimentation devient pressant, plus l'art qui correspond à ce besoin semble devenir impuissant. — Pourquoi ? — Parce qu'on ne cesse de se méprendre sur les conditions de son développement. . .

. . . . . .

La terre a subi le sort des opinions ; elle s'est fractionnée comme elles. La petite propriété à l'exploitation par parcelles l'a appauvrie de moitié, selon le calcul de savants économistes.

Pauvre terre, elle a perdu comme nous ses forces natives ; il faut qu'elle se répare à mesure qu'elle s'épuise. Il n'est pas bien difficile de voir que les meilleurs principes de son renouvellement sont ses propres produits transformés en engrais. Or, cet engrais est fourni par le bétail, et le bétail, à l'état de solide production, quant à l'engrais, n'est possible que dans la grande propriété.

La grande propriété peut seule réaliser les ressources de pâturage et de renouvellement nécessaires à l'élève du bétail. Tout ce que la grande propriété économise sur le mobilier, le personnel et le logement, se reporte sur le bétail

dont elle tire un double profit : celui de l'engrais et celui du rapport en travail, laitage et laine. Elle est plus à même de supporter une perte, car elle a plus de moyens de la compenser.

La petite propriété a besoin de tout le mobilier nécessaire à l'exploitation. Il faut, pour dix hectares, deux chevaux et une charrue, comme pour cent. Il faut un logement, un personnel. Où l'on met quatre personnes, on peut en mettre huit ; où l'on en nourrit quatre, on peut en nourrir huit. Deux travaux impossibles pour un homme deviennent possibles, si on les réunit. Il faut donc à la petite propriété dix fois plus de dépenses proportionnellement, qu'à la grande. Joignez à cela la rente du propriétaire, si la terre est à ferme, et l'écrasant impôt, le bétail devient impossible, au moins sur une grande échelle, l'engrais est insuffisant ; s'il faut l'acheter, on se ruine. A-t-on recours aux engrais artificiels ? Ils forcent la terre, ils ne la réparent pas. La culture intensive, par ce moyen, épuise l'énergie du sol et vicie ses produits.

Avouons-le : l'agriculture dans notre pays est tristement compromise par le morcellement de la propriété. . . . . .

. . . . . .

En Angleterre, le sol est immobilisé dans les mains de trente-cinq mille familles qui en jouissent plutôt en usufruitières qu'en propriétaires,

puisqu'elles ne peuvent ni l'hypothéquer, ni l'aliéner. Aussi ces trente-cinq mille familles constituent-elles une aristocratie formidable qui cultive admirablement et fait rapporter à la terre, vingt et une fois plus qu'en France.

Il est vrai que, à côté de ces trente-cinq mille familles, on voit s'agiter sourdement le paupérisme nomade et vagabond, hideux et affamé, au service de l'industrie. Je ne suis pas de ceux qui pensent que « l'Angleterre défendue par la loi de primogéniture et par la perpétuité de l'esprit public dans la noblesse, est de tous les états, celui qui est le plus en mesure de résister aux troubles matériels et aux doctrines subversives.»

Quand le paupérisme aura pris conscience de ses membres et de sa force, et pourra mettre à sa tête quelque aventurier intelligent, il n'y aura pas d'aristocratie capable de lui résister. En outre, si (comme le faisait remarquer Napoléon à Ste-Hélène), les autres nations produisent, au point de bloquer les débouchés de l'industrie anglaise, l'immense population ouvrière de la Grande-Bretagne sans ouvrage et sans une religion de charité pour essuyer ses larmes et lui donner du pain, finira bien par faire une trouée au rempart séculaire de l'aristocratie . . . .

. . . . . .

En France, nous sommes plus près, ce me semble de voir s'accomplir de graves et terribles

événements. Nos incessantes révolutions politiques en sont le prélude. Le petit fermier sans ressources convoite la terre de son propriétaire, afin d'en être quitte avec la rente qu'il ne peut plus payer s'il veut vivre.

L'ouvrier, victime de la lutte des capitaux et de la concurrence des établissements industriels, souffre de l'abaissement et de l'insuffisance du salaire. S'il est vrai que certains objets de commerce se vendent à meilleur compte, ce sont des objets de pur accessoire et de confortable, mais l'indispensable, les objets de première nécessité, se vendent plus cher que jamais. Le salaire de l'ouvrier ne suffit pas à ses premiers besoins et aux besoins de sa famille. Si nous n'avions pas, dans nos cœurs catholiques, assez de charité pour faire face aux plus poignantes misères, il n'y aurait plus d'autre ressource pour les pauvres gens, que le pillage universel ou l'émigration.

. . . . . .

Il y a encore des terres immenses qui semblent attendre le trop plein de nos misères, des plaines vierges que les proscrits de nos civilisations peuvent fertiliser. Mais si quelque grand fléau n'arrête le flot montant des générations humaines, un jour viendra où la terre infiniment morcelée ne pourra plus réparer ses épuisements et remplacer ce que le genre humain dévorera. Alors le monde entier sera en proie à cette suprême

famine qui doit précéder la dernière crise de l'univers. . . . . .

. . . . . .

Ce n'est pas quand les poètes chantent la vie champêtre et ses travaux que les champs sont plus habités et mieux utilisés. On les abandonne et on fait des pastorales. A l'époque où le peuple romain vivait de tributs, Virgile dédiait à Auguste ses Églogues et ses Géorgiques. A l'époque où nos grands seigneurs désertaient leurs châteaux, pour se ruiner dans le luxe des cours, Delille traduisait Virgile, Florian chantait les prairies, les champs, les moutons et les bergères.

. . . . . .

AMBITION

L'ambition est la gourmandise de l'orgueil ; l'ambitieux a toujours les yeux plus grands que le ventre. Il est malade d'une indigestion chronique . . . . . .

. . . . . .

Bon et saint ambitieux celui qui dit à Dieu : « Grandis-moi, hausse-moi, enlève-moi, jusqu'à l'éternité de gloire que tu m'as promise : *Extolle usque in æternum.* » . . . . . .

. . . . . .

AME

L'âme humaine se manifeste par les larmes, aussi bien que par la parole et par les œuvres. L'homme seul sait pleurer et exprimer en pleurant, ce que ressent en lui une chose qui ne peut pas être la matière : le chagrin, la honte, le regret, l'admiration, la joie.

Les Anciens ont remercié la nature des attendrissements qui nous font répandre des larmes, comme d'un de ses plus beaux et de ses meilleurs dons :

...Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur
Quæ lacrymas dedit : hæc nostri pars optima sensus.
(JUVENAL. *Sat. XV*).

AMOUR - AMITIÉ

On sonde une rivière avant de se jeter à l'eau. — Sondez le cœur d'un ami, avant de vous abandonner à lui. . . . . ,
. . . . . .

L'hypocrite est semblable aux eaux tranquilles qu'on sent à peine couler, mais dont on ne

voit pas le fond ; si l'on y tombe, on est perdu.

. . . . . .

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau.

(LA FONTAINE : *Les deux pigeons*).

O bonhomme ! Vous donnez à ceux qui s'aiment un charmant conseil. Mais n'est pas toujours beau qui croit l'être, et notre pauvre nature est si étroite et si peu profonde, qu'on y a bientôt fait toutes ses découvertes. Un seul monde humain peut répondre à nos explorations par des étonnements et des ravissements sans fin, c'est le cœur immense de Dieu qui a daigné se faire l'ami de tous les hommes. . . . . .

. . . . . .

Si vous voulez que votre amour dure, purifiez-le de toute sensualité. Les liqueurs les plus épurées sont celles qui se conservent le mieux.

. . . . . .

On nous accuse quelquefois d'aimer moins, juste au moment où nous aimons plus et mieux. On aime plus, quand on s'arrête moins aux charmes extérieurs, pour aller chercher dans l'âme ce que l'on doit aimer. On aime mieux, quand on met moins de sens et plus de cœur dans son amour. . . . . .

. . . . . .

Donner une fois sa vie, dans les tourments,

pour l'amour de Dieu, c'est un acte héroïque, mais la donner toujours, quel martyre ! Sainte Jeanne de Chantal décrit ce martyre dans une de ses ravissantes conversations avec les premières mères de la Visitation :

« Mes chères filles, disait-elle, saint Basile et « la plupart de nos saints Pères et piliers de « l'Église n'ont pas été martyrisés. Pourquoi « nous semble-t-il que cela soit arrivé ? — C'est « qu'il y a un martyre qui s'appelle le martyre « d'amour, dans lequel Dieu, soutenant la vie de « ses serviteurs, les rend à la fois confesseurs et « martyrs. Et voilà ce martyre auquel les Filles « de la Visitation sont destinées. »

Une sœur demanda en quoi il consistait : « Donnez votre volonté à Dieu, et vous le sen- « tirez. Le divin amour fait passer comme un « glaive dans les plus intimes parties de nos « âmes, et nous sépare de nous-mêmes. Je sais « une âme que l'amour a séparé des choses qui lui « étaient le plus sensibles, mieux que si les tyrans « l'eussent séparée de son corps par le tranchant « de l'épée. »

— « Et combien de temps dure ce martyre ? » dit une sœur.

— « Depuis le moment où l'âme se livre à Dieu « jusqu'à l'heure de la mort. Mais cela s'entend « des cœurs généreux, et qui, sans se reprendre, « sont fidèles à l'amour. Car les cœurs faibles,

« Notre-Seigneur ne s'applique pas à les marty-
« riser, il se contente de les laisser rouler leur petit
« train, de peur qu'ils ne lui échappent, s'il les
« pressait. »

— « Ce martyre, dit une autre sœur, peut-il
« égaler le martyre corporel ? »

— « Oui, certes, l'un ne le cède pas à l'autre,
« car l'amour est fort comme la mort, et les mar-
« tyrs d'amour souffrent plus, en gardant leur vie
« pour faire la volonté de Dieu, que s'il en fallait
« donner mille pour témoignage de leur foi, de
« leur amour et de leur fidélité. »

Les martyrs d'amour sont, dans l'ordre de la grâce, toujours grands, toujours sublimes, comme celui qui les mérite et les fait mériter.

La nature, aussi, a ses martyrs d'amour : martyre des mères qui voient sombrer la vertu de leurs enfants ; martyre des affections légitimes qui ne sont payées que par des ingratitudes et des trahisons ; martyre des cœurs passionnés qu'on exploite et qu'on rebute, après qu'on les a pressurés et mis à sec. Dans ces martyres, que de douleurs sans mérite et sans noblesse, quand ce ne sont pas de méprisables douleurs. . . .

. . . . . .

Pour que deux cœurs se donnent l'un à l'autre, et se fondent ensemble, il faut que le plus haut prévienne et attire à soi le plus bas ; le plus grand, le plus petit. — C'est une loi qui,

dans la nature entière, rapproche et unit les extrêmes. Dieu lui-même a donné le branle. Nous n'étions rien, il s'est donné à nous, en nous communiquant l'être et l'image de ses perfections. A chaque instant, il nous sollicite ; plus il nous attire, plus nous nous donnons ; plus nous nous donnons, plus il se donne. Ces rapports de donation entre Dieu et la créature, sont la règle suprême et le type parfait de toutes donations des créatures entre elles. Celles qui lui ressemblent le plus, doivent chercher les cœurs pour les avoir. Le cœur qui nous prévient et nous cherche, s'il est au-dessous de nous, prend tout de suite le dessus. . . . . .

. . . . . .

Faut-il cesser d'aimer, parce que l'ingratitude a blessé notre cœur ? — Non. — Cesser d'aimer un ingrat, c'est cesser de lui vouloir du bien. Ah ! si Dieu nous traitait de la sorte, il n'y aurait guère, en ce monde, que des réprouvés . . . . . .

. . . . . .

Nous voulons être aimés. Rappelons-nous que rien n'est plus propre à mettre l'amour en fuite que les questions et perquisitions faites, pour s'assurer qu'il est toujours là. . . . . .

. . . . . .

Il y a des gens qu'on prend en grippe, et qu'on ne peut pas supporter. Si nous voulons

être saints, soyons le premier et le seul de ces gens-là. . . . . .

. . . . . .

En fait d'amitié, nous nous trompons aisément ; nous croyons la voir, là où il n'y a qu'une juxtaposition . . . . . .

. . . . . .

Pauvre amour humain ! Les enfants en effeuillant la *marguerite* ont bientôt fait ton procès. On aime *un peu*, *beaucoup*, *passionnément ;* et, du passionnément, on culbute dans le *point du tout*. . . . . .

. . . . . .

Les hirondelles nous fréquentent pendant les beaux jours ; les mauvais jours les mettent en fuite. — Que d'hirondelles dans l'amitié !

. . . . . .

Défions-nous des surprises de l'amour.

Les affections qui sautent au cœur embrassent vivement ; elles ne pénètrent pas. Il faut peu de chose pour détendre leur étreinte. La sagesse divine et la sagesse humaine s'accordent pour nous conseiller les prudentes lenteurs du choix et de l'épreuve dans l'affection. Il est écrit au livre de l'Ecclésiastique : « Si tu possèdes un ami, éprouve-le, et ne sois pas avec lui d'une confiance trop facile : *Si possides amicum, in tentatione posside eum, et ne facile credas ei.* » (*Cap.* VI, 7.) — « Choisis d'abord,

dit Sénèque ; après cela, aime : *Elige, postea dilige.* » . . . . . .

. . . . . .

Presque toujours, voire dans les affections qui semblent les plus pures, c'est soi-même qu'on aime dans les autres. On aime leurs bienfaits et les consolations qu'ils donnent, le reflet de leur gloire sur une vie obscure, les douceurs de leur commerce, l'oubli des ennuis dans les joies de l'épanchement, et que sais-je ? — Même dans l'héroïque amour des ennemis, on aime l'austère et noble plaisir d'une victoire difficile à remporter sur la nature. — Je crains bien que l'amour pur ne se trouve qu'en Dieu. Il est de force à n'aimer que pour faire du bien.

. . . . . .

Celui qui rompt, pour une blessure d'amour-propre, les liens d'une vieille affection, n'a jamais aimé que lui-même. On serait bien sot de courir après lui. . . . . .

. . . . . .

Mieux vaut la plaie que fait celui qui aime, que le baiser de celui qui hait. . . . . .

. . . . . .

Bien que la loi ancienne fût une loi de crainte, on y entendait des chants d'amour qui préludaient aux hymnes des générations chrétiennes : « Quel autre que toi, ai-je au ciel, et que désiré-je avec toi sur la terre ? Ma chair et mon cœur

peuvent défaillir ; le Dieu de mon cœur, mon partage, c'est toi, Seigneur, pour l'éternité. Le bonheur pour moi, c'est d'être uni à Dieu, et de mettre dans le Seigneur Dieu, mon espérance. » (*Psaume* 72). — Ces accents du Psalmiste, ne sont-ils pas dignes des meilleurs temps, et des plus saintes âmes de la loi nouvelle ? . . . . . .

. . . . . .

Un pauvre pécheur bien humble n'ose pas dire à Dieu qu'il l'aime. Et, cependant, c'est bien vrai : au fond de son cœur, il aime, il voudrait aimer davantage. Il me semble que Dieu doit être plus touché de ces timidités de l'amour, que de l'audace de certains dévots qui n'ont aucun doute sur l'excellence de leur charité. . . . . .

. . . . . .

Lisez la vie des saints, les origines des ordres religieux ; quelles fêtes d'amour ! Amour de Dieu ; amour du Christ ; amour des âmes ! Transports d'amour, chants d'amour, souffrances d'amour, sacrifices d'amour, anéantissements d'amour ! Devant un pareil spectacle, une âme chrétienne devrait s'indigner de se sentir si froide, et s'étonner que le monde ne soit pas consumé par un vaste incendie d'amour. — Hélas, nous aimons mieux lire la lamentable et honteuse histoire des amours

terrestres, que la joyeuse et glorieuse histoire de l'amour divin. . . . . .

. . . . . .

Les pauvres hommes n'ont pas de nez. Ils se laissent prendre à l'amour d'un tas de femmes ; ils ne s'aperçoivent pas, les malheureux, que cet amour sent la *carotte !*. . . . .

. . . . . .

Soupçonner un ami sans s'expliquer avec lui, c'est sottise et injustice. Souvenons-nous de cet axiome de droit : *Melior est conditio possidentis.* . . . . . .

. . . . . .

« Tout est digne dans l'amour tout royal. » (MICHELET). Cela devrait être ; mais combien d'amours vils et méprisables ! Combien d'égoïsmes si raffinés, qu'ils se trompent eux-mêmes ! Dieu seul, en se mettant dans l'amour, le fait digne et royal, parce que, seul, il nous montre, sans ombre, le bien que nous devons vouloir à ceux que nous aimons ; seul, il nous donne la force de nous dévouer à ce bien. . . . .

. . . . . .

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un **devoir**.
(CORNEILLE).

Pas tout à fait cela, grand homme. L'amour est le premier des devoirs. On peut consentir, par amour, à l'infâmie, et devenir ainsi le plus

honorable des hommes. Le Christ nous a appris que l'amour et l'honneur peuvent s'unir dans l'opprobre. . . . . .

. . . . . .

« La familiarité, disons-nous, engendre le mépris ». Les Turcs disent : « Fais-toi rare, on t'aimera. » Deux proverbes cousins qui nous en rappellent un troisième : « On ne peut que perdre à être trop connu. » . . . . . .

AMOUR-AMITIÉ-AMIS

Il y a des cœurs amis dont les consolations sont si tendres et si douces, qu'on voudrait être malheureux pour se faire consoler par eux.

. . . . . .

Le grand vent éteint les cierges, et avive les incendies. Si l'amour de Dieu n'est dans votre âme qu'un petit cierge, mettez-le à l'abri des souffles du monde. Si toute votre âme est en feu, vous pouvez traverser les tempêtes. . .

. . . . . .

AMIS

Quand deux amis peuvent tout se dire, même les choses les plus désagréables, sans

que leur union en souffre, leur affection est à point ; c'est l'intimité sainte et féconde qui sanctifie les âmes. Écoliers d'amour, s'ils n'en sont encore qu'aux compliments. . . . . .

. . . . . .

On n'est pas amis pour être toujours ensemble. Pancrace et Phébus ne se quittent pas d'une semelle. Ils se suivent partout, au pas, au trot, au galop. Ils se parlent et ne s'écoutent pas. Leurs discours se rencontrent, se mêlent, s'entrechoquent, ils n'y prennent pas garde. Chacun suit sa ligne et s'admire. Pancrace s'admire, Phébus s'admire. L'un n'a pas le courage de dire à l'autre : « Tu m'assommes, » et réciproquement. C'est ce qui les tient unis. Quant à s'aimer, ils n'y ont jamais songé. La preuve en est que je les ai entendus dire l'un de l'autre : Dieu, qu'il est bête ! . . . . . .

. . . . . .

Ne faisons pas nos confidences à ceux que nous appelons nos amis, sans les avoir sondés. L'ami doit être le premier objet de nos délibérations ; après cela, nous pouvons délibérer avec lui, sur nos affaires. « *Omnia cum amico delibera, sed de ipso prius.* » (Senec. *Epist. III*).

. . . . . .

Nous disons : « Mon ami est changé ». Ce n'est pas toujours vrai ; c'est nous qui avons changé à son égard. Un ictérique s'imagine

que le soleil n'est plus le même. — Mon ami, le soleil est toujours pur et radieux ; c'est vous qui avez la jaunisse. . . . . .

. . . . . .

ANTIPATHIES

Les antipathies sont dues, la plupart du temps, à une illusion d'optique. Nous voyons en gros les défauts et les imperfections des autres ; en petit, nos propres misères. Cette illusion est fréquente. Il faut, pour la prévenir, introduire dans sa lunette, la lentille de l'humilité. Ce sera l'inverse, et tout le monde y gagnera . . . . . .

. . . . . .

J'entends parfois, dans mes songes, de grands bruits d'orage, et de mélodieux chants d'oiseaux. Puissance du rêve ! C'est ma gorge embarrassée qui ronfle, et mon nez enchifrené qui siffle. — L'imagination, à l'état de veille, nous joue de ces tours-là, quand elle interprète, au dommage ou au profit de notre amour-propre, les jeux de physionomie de braves gens qui ne nous veulent ni mal ni bien. De là, des antipathies et des sympathies sans raison. . .

. . . . . .

APPÉTITS

Je viens de voir le repas d'une meute : Soixante chiens affamés, la gueule ouverte sur l'auge pleine et contenant, à la vue du fouet, leur appétit, jusqu'à ce qu'on leur dise : Allez ! — Quelle merveille ! L'homme a sous les yeux les verges de la justice divine. Il sait, de science certaine, qu'il sera rossé éternellement, s'il contrevient à l'ordre du maître ; mais son appétit l'emporte. Et l'homme a la prétention d'être un animal raisonnable ! . . . . . .

. . . . . .

Semblables à ces chiens d'Orient que la faim tourmente, et qui se rassemblent à la nuit tombante, pour parcourir la ville, et manger tout ce qu'ils trouvent dans les rues, nos appétits attendent, pour se satisfaire, que les lumières de la grâce et de la raison soient éteintes, quand ils ne cassent pas les réverbères.

Le jour revenu, ils sont inassouvis, et l'importunité de leurs grognements se joint à la honte de les avoir laissé faire : « *Convertentur ad vesperam, et famen patientur ut canes, et circuibunt civitatem. Ipsi dispergentur ad manducandum. Si vero non fuerint saturati, murmurabunt.* » (*Ps. LVIII*). . . . . .

. . . . . .

ART-ARTISTE

Un trou au pied d'un buisson, au milieu des feuilles mortes ; quelques pailles à peine tressées ; dessus, une femelle tremblante qui couve ses œufs, le tout à la portée des chats et de tous les rôdeurs de la création : voilà le nid du rossignol. Mais quel chanteur ! Tout pour le beau, n'entendant rien à la vie pratique, le rossignol est un *artiste*. . . . . .

AUTORITÉ

L'autorité peut être grandie ou rapetissée par celui qui en use.

On grandit l'autorité quand on la rapproche par la pensée, de sa source éternelle, et quand on ne perd jamais de vue, le divin contrôle qui la doit régler.

On la rapetisse, lorsqu'on s'imagine qu'il n'y a de maître que celui qui commande, et que son vouloir est la raison suprême qui justifie tous les commandements.

On grandit l'autorité, quand on cache, sous les traits adoucis du père, la figure toujours un peu rude du maître.

On la rapetisse, lorsque, non content d'être le maître, et de se convaincre qu'on l'est, on veut le paraître en toutes choses, en toute occasion.

On grandit l'autorité, quand on sait se priver, pour ne pas multiplier les ordres ; quand on ne dit que ce qu'il faut ; car la dignité est concise.

On la rapetisse, lorsqu'on prodigue en minuties, ce qu'on pourrait appeler la verve du commandement, et qu'on étale devant ses inférieurs l'éloquence verbeuse de la colère et de la vanité.

On grandit l'autorité, quand, par une vigoureuse et charitable patience, on cherche à obtenir ce qu'on veut raisonnablement.

On la rapetisse, en mettant au service de ses capricieux désirs le brutal empressement de l'égoïsme.

On grandit l'autorité, quand on y fait voir Dieu.

On la rapetisse, lorsqu'on n'y montre que l'homme. . . . . .

. . . . . .

Voulez-vous être traîté en maître ? Mettez vos inférieurs à leur place, ni trop haut, ni

trop bas. Trop haut, c'est le mépris ; trop bas, c'est la haine. . . . . .

. . . . . .

Veillez de près. Commandez de loin. . . .

. . . . . .

Défiez-vous des mesures radicales. Ne coupez pas une jambe, pour guérir un furoncle ; attendez la gangrène. . . . . .

. . . . . .

Ne discutez pas avec la colère d'un inférieur. Chacune de vos paroles est une goutte d'huile qui avive son feu. Le silence l'éteint, et vous donne le temps de mesurer le coup qui doit la châtier. . . . . .

. . . . . .

BAPTÊME

« Allez, a dit le Christ, baptisez les nations, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » — Par cette formule, le Dieu vivant met la main sur tout notre être, et sur toutes ses puissances. Nous sommes baptisés au nom du Père créateur qui s'empare de notre substance et de notre vie, profanées par le péché, les purifie, et leur rend leurs droits à l'éternelle et surnaturelle béatitude. Nous sommes baptisés au nom du Fils, sagesse du Père, qui s'empare de notre intelligence enténébrée par l'ignorance, l'illumine et la retourne vers le soleil de Vérité. Nous sommes baptisés au nom du Saint-Esprit, amour personnel et vivant du Père et du Fils, qui s'empare de notre amour vicié par les convoitises, le dégage de tous les faux biens, et l'attache à son unique et éternel objet, le souverain bien. L'âme du baptisé retentit de ce cri des trois personnes divines : « Élevez-vous au-dessus de cette misérable terre ; cherchez et goûtez les choses d'en haut : *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* »

CARACTÈRE

Le caractère est une disposition de l'âme à toujours agir fortement, et une manifestation de la force, en toutes les vertus. Il leur donne la constance, il assure leur progrès, il leur concilie l'estime, l'admiration, la confiance. Le vieil Aristote me semble l'avoir défini, par ces paroles : « *Ad virtutem necesse est fortiter et immobiliter operari.* » . . . . . .

. . . . . .

CAUSES FINALES

Point de causes finales, dit le matérialisme. Le cerf n'a point reçu de longues jambes pour courir plus vite, mais parce qu'il voulait courir plus vite, ses jambes se sont allongées; l'éléphant n'a point été muni d'une trompe, pour saisir les végétaux et les branches d'arbre qui servent à sa nourriture, mais le besoin lui a fait pousser le nez.

Cette niaiserie est contraire à la plus simple

induction tirée de l'observation de la nature humaine. Nous avons parfaitement conscience des causes finales dans nos œuvres. En vain, vous me direz : Cette montre marche plus longtemps, parce qu'elle a un plus grand ressort ; moi, je vous répondrai : Précisément, je lui ai donné un plus grand ressort pour qu'elle marchât plus longtemps.

Il est impossible que notre instinct intellectuel ne transporte pas, dans les merveilles de l'ordre universel, l'idée en vertu de laquelle, nous ordonnons les œuvres humaines à une fin. . .

. . . . . .

CHARITÉ

Le paganisme a fait l'esclavage. Le christianisme a poussé par la bouche de saint Basile, ce cri d'émancipation : « Dans la nature, il n'y a pas d'esclaves ».

Les enfants infirmes ou mal conformés étaient pour le paganisme une surcharge. A Sparte, il les précipitait du haut du mont Taygète ; à Rome, il les exposait dans les marais du Vélabre.

Le christianisme a pieusement recueilli tous les enfants abandonnés, et les a traités comme des enfants de Dieu.

Le paganisme chargeait, sur des bateaux prêts à sombrer, ses mendiants sans ressources et ses malades sans assistance; le lit du Tibre devenait leur hôpital.

Le christianisme a construit des hôtels et des palais pour toutes les misères. C'est là que les malheureux viennent se guérir ou mourir en paix.

Le paganisme jetait les cadavres de ses pauvres, aux pourrissoirs publics : *puticuli*.

Le christianisme les ensevelit avec respect et les dépose en terre sainte.

Le paganisme n'avait pas de Dieu pour les pauvres.

Le christianisme a fait du pauvre un Dieu : c'est pour lui l'image vivante, et comme l'incarnation du roi des pauvres, Jésus-Christ, vrai fils de Dieu.

Le paganisme s'amusait à voir mourir ; — le christianisme a fait cesser les jeux de la mort. Les atroces combats des gladiateurs prirent fin après un acte sublime de dévouement dont fut victime un pauvre moine d'Orient, nommé Télémaque.

Il était venu à Rome en l'an 404, à l'époque où l'on célébrait dans le *Colisée*, le VIe consulat d'Honorius. Déjà, plusieurs couples de combattants avaient succombé, lorsqu'au milieu d'un assaut qui tenait tout le peuple en haleine,

un moine apparaît, étendant les bras, et s'efforçant d'écarter les épées. Le peuple rugit contre le sacrilège qui trouble ses plaisirs, il l'accable de malédictions, et l'écrase sous les pierres ; Télémaque périt, martyr de sa charité. Mais cette sainte victime triompha de l'irrésolution d'Honorius. La même année parut un édit qui supprimait les combats de gladiateurs. . . . . .

. . . . . .

Mon esprit voit Dieu dans les œuvres de sa puissance ; mais mon cœur le voit bien mieux dans toutes les œuvres d'amour. . . . . .

. . . . . .

Quand le vieux Raguel vit le jeune Tobie, il dit à Anne, son épouse : « Comme cet enfant ressemble à mon beau-frère ! » Et apprenant qu'il était le fils de celui qu'il aimait, il tomba sur son cou, et se mit à pleurer, en disant : « Enfant, que la bénédiction de Dieu soit sur toi, car tu es le fils d'un homme bon, du meilleur des hommes.» Ainsi devons-nous reconnaître la ressemblance de Dieu dans nos frères, les aimer et les entourer des bras de notre charité, car ils sont les fils de l'être bon par excellence, du meilleur des êtres.

. . . . . .

Mieux vaut perdre dix bienfaits, que de se priver d'en placer un . . . . . .

. . . . . .

Je n'aime pas la charité poseuse qui raconte,

jour par jour, et par le menu, dans les feuilles publiques, tout le bien qu'elle fait. J'ai peur que Dieu, quand elle lui demandera sa récompense, ne se contente de lui montrer le journal qui aura chanté ses exploits, et de lui dire : « *Receperunt mercedem suam, vani vanam* ». . . . . .

. . . . . .

Madame Bienfaisance s'est imaginé de prélever un impôt sur le plaisir, en faveur des indigents. Elle annonce un bal pour les pauvres. Entendons-nous, il ne s'agit pas de faire danser les pauvres, mais de danser pour eux.

Impudence de la richesse qui étale son luxe en face de la misère, comme pour la rendre plus horrible par le contraste.

Cruauté d'un monde qui rit et qui s'amuse, pour empêcher le Christ de pleurer et de gémir, dans ses membres souffrants.

Vanité, coquetterie, plus vilaines passions, peut-être, qui profitent du nom sacré de la charité pour habiller leur sottise et leurs turpitudes.

Égoïsme, qui prend sa part d'abord, et se gave de joie, pour jeter ensuite, s'il y en a, ses miettes aux malheureux.

Voilà le bal pour les pauvres !

Malheureux frère ! Ouvre un instant la fenêtre mal jointe des mansardes où tu meurs de faim et de froid. Regarde dans la rue ces gerbes de

lumière qui inondent le pavé, écoute le piétinement des chevaux et le roulement des voitures, le murmure de la foule parée et joyeuse qui se presse d'entrer, et, tout à l'heure, les accords de cette musique vive et alerte qui se précipite et active le mouvement des contredanses, des valses, des polkas et des mazurkas. Regarde, écoute et sois content ; c'est pour toi qu'on s'amuse, c'est pour toi qu'on danse !

Oh non ! Ces ironiques joyeusetés n'ont point été inventées par la charité. La charité sort discrètement des demeures qu'elle habite, traverse à pied les rues sales et infectes, cherche dans l'ombre une porte mervoulue, un escalier branlant, une échelle pourrie, une corde effilée, grimpe jusqu'au pauvre, lui prend la main, et lui dit : « C'est moi, mon frère ! J'ai appris que tu étais dans l'affliction, et je viens te consoler ; dans la détresse, et je viens te secourir ; dans la souffrance, et je viens te soulager. Pour toi, je me prive, je me mortifie, je souffre volontiers ; car je t'aime ! »

La charité connaît le jugement du Sauveur : « Venez, les bénis de mon père ; j'étais dans la misère et, vous m'avez secouru ; dans l'abandon, et vous m'avez visité. » Soyez sûrs, ô mondains, qu'il ne vous dira pas : « Venez, bénis, j'étais dans l'affliction et vous avez ri pour moi ; dans

la peine, et vous avez dansé pour moi ! »

. . . . . .

Parler de la charité ne signifie rien, si on ne l'a pas. L'a-t-on ? On n'en sait rien, si on ne la fait pas. — Faire la charité, c'est à cela que se reconnaissent les vrais enfants du Bon Dieu. . . .

. . . . . .

Disputer à la charité ses œuvres, et vouloir que l'État reçoive tous les dons pour en être le distributeur, c'est renouveler la comédie du temple de Bel. Comme le dieu Bel, l'État est une bûche. Ce n'est pas lui qui mange les mets qu'on lui sert ; mais bien les prêtres de l'idole avec leurs femmes, leurs enfants, et toute leur gourmande parenté . . . . . .

. . . . . .

La charité est sœur cadette de la foi, mais une cadette qui en remontre à son aînée. Qui croit bien aime bien, mais qui aime bien croit encore mieux. . . . . .

. . . . . .

La charité par souscriptions ouvertes n'est guère qu'un steeple-chase des amours-propres, cherchant à se devancer de quelques pièces de cent sous. . . . . .

. . . . . .

Possédez tous les biens, jusqu'à n'avoir plus rien à désirer, vous êtes heureux comme un roi. — Il y a mieux que cela. Ouvrez largement votre

cœur et vos mains, et procurez-vous le bonheur de donner ; vous serez heureux comme un Dieu.

. . . . . .

CIVILISATION

Le barbare est la matière première de la civilisation. Le sauvage en est le dernier déchet.

. . . . . .

CONFIANCE

Exiger la confiance avant de l'avoir gagnée, c'est vouloir se faire payer d'un travail que l'on n'a pas fait.

La confiance ne se commande pas.

Il y a des âmes qui se livrent facilement. Un doux regard, un mot tendre les attire. Elles ne résistent pas au baiser mystérieux que leur donne, en passant, une âme sympathique.

D'autres, plus timides, plus discrètes, plus concentrées, ne s'ouvrent, ne s'épanchent, ne s'épanouissent, que lorsqu'on les a attendries par de larges libations de bonté.

C'est par la bonté que Dieu gagne notre con-

fiance, et nous attire dans ses bras. — Il est père.

Un supérieur obtiendra l'obéissance des hommes de devoir, s'il n'est que maître. Pour obtenir sa confiance, il faut qu'il soit père.

De la bonté ! de la bonté ! toujours de la bonté !

CONFIANCE EN DIEU

Pour avoir une véritable confiance en Dieu, il ne suffit pas de croire en sa puissance et en sa bonté, et de les révérer, il faut les aimer : « *Dilexi, quoniam exaudiet Dominus vocem orationis meæ.* » (*Ps. CXIV*).

Cette confiance amoureuse doit être courageuse et prompte à la prière. Ne nous mettons pas en retard par la considération des maux dont nous sommes accablés. De là naissent les plaintes, les murmures, les reproches à la Providence. Prions, dès que la douleur se fait sentir. « *Circumdederunt me dolores mortis, et pericula inferni invenerunt me, tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi.* » (*Ps. CXIV*).

Foi, révérence, amour, courage, prière, tout cela pénétré d'humilité, c'est-à-dire du souvenir de nos péchés, et par conséquent, de la conviction que nous n'avons aucun droit à la délivrance.

— La persévérance de nos maux est souvent le fruit de notre orgueil, l'humilité est promptement délivrée : « *Humiliatus sum et liberavit me.* » (*Ps. CXIV*).

CONFESSION

Vous avez peur de vous confesser à un pauvre prêtre qui tremble de vous trouver trop coupable ; dont l'âme compatissante s'émeut au long récit des fautes qui compromettent votre salut éternel ; qui n'a pas d'autre désir que de pardonner le plus tôt possible, et de prévenir de nouveaux écarts, par le bienfait de la grâce et ses sages conseils, et vous ne songez pas, qu'un jour, il faudra la faire, cette confession si redoutée, et devant un juge dont vous ne pourrez plus espérer le pardon. Quelle folie !

Au tribunal de Dieu, vous serez obligé de faire votre examen de conscience, mais vous ne le ferez pas seul ; Jésus-Christ et le démon le feront avec vous.

Au tribunal de Dieu, vous ferez votre confession, mais vous ne la ferez pas seul ; Jésus-Christ et le démon la feront avec vous.

Au tribunal de Dieu, il y aura une sentence ; Jésus-Christ la prononcera, le démon en triom-

phera, et vous serez forcé de dire : c'est juste.

Au lieu du repentir qui vous aurait sauvé, au tribunal de la pénitence, vous n'emporterez du tribunal de Dieu, qu'un regret éternel qui rendra votre peine plus cuisante et plus désespérée. — Pensez-y bien . . . . . .

. . . . . .

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME

> ...Il n'existe qu'un être
> Que je puisse en entier et constamment connaître,
> Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi,
> Un seul, je le méprise, et cet être, c'est moi.

Un saint ne dirait pas mieux, mais il aurait l'avantage de l'humilité chrétienne, sur l'orgueil honteux et dépité qui tourmentait l'âme du pauvre de Musset. . . . . .

. . . . . .

Je ne m'étonne pas de l'insistance avec laquelle une religion divine nous prêche la connaissance de soi-même. Les poètes et les philosophes de l'antiquité prétendaient que cette maxime : « Connais-toi, toi-même, » était descendue des cieux pour se fixer dans nos cœurs.

> ...*E cœlo descendit* γνῶθι σεαυτόν
> *Figendum, et memori tractandum pectore*
>
> (JUVEN. *Sat. XI*).

Strobée nous a conservé ce qu'en a dit Porphyre : « Connais-toi, toi-même, est une courte maxime, mais une si grande chose, que le Maître des dieux, pouvait seul la connaître :

Nosce teipsum : dictio quidem brevis est,
Sed tanta res quam Jupiter solus sciebat. »

Les anciens ont même découvert une chose qui sert de fondement à l'humilité chrétienne : à savoir qu'il est impossible de rentrer en soi-même, sans reconnaître que l'âme humaine est chétivement meublée :

Tecum habita, et novis quam sit tibi curta supellex.
(PERSE, *Sat. IV*).

Et cependant, dit le poète, « personne n'essaie de descendre en soi-même, personne ! Nous n'avons d'yeux que pour la besace de ceux qui nous précèdent dans le chemin de la vie :

Ut nemo in se tentat descendere ! Nemo !
Sed procedenti spectatur mantica tergo. »
(IBID.)

Cela n'est plus vrai depuis qu'il y a des chrétiens. Le vrai chrétien se regarde lui-même, plus qu'il ne regarde les autres. Il va de son âme à Dieu, de Dieu à son âme, et dans cet abîme qu'éclaire à fond la lumière de ses longs et fréquents examens, il découvre tant de misères et de mauvais instincts, qu'il n'est plus tenté de

mépriser autrui, et qu'il ne peut plus voir une scélératesse sans se dire à lui-même : Voilà pourtant ce que je pourrais faire ! O Dieu, soyez toujours ma force et mon refuge ! . . . . . .

. . . . . .

CONSOLATION

Les consolations humaines sont comme ces petits bonbons à la menthe que les enfants appellent des pastilles froides. On croit qu'ils rafraîchissent, c'est la sensation d'un instant, ils ne font qu'échauffer. Méfions-nous de ces soulagements passagers, et allons aux consolations divines . . . . . .

. . . . . .

CONSCIENCE

C'est exagérer la corruption païenne que de s'imaginer qu'elle était inconsciente. « Les Gentils, dit saint Paul, savaient ce qu'ils devaient faire ; c'était écrit dans leur cœur : *Qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis.* — La conscience témoignait en eux : *Testimonium*

reddente illis conscientia ipsorum. — La réflexion les accusait ou les défendait selon qu'ils avaient bien ou mal fait : *et inter se invicem cogitationibus accuaentibus, aut etiam defendentibus.* » (Rom. *cap.* 11, 15).

Nous trouvons le contrôle de cette magistrale affirmation chez les poètes et les philosophes de la gentilité. La conscience est un témoin qui manifeste son déplaisir.

> *Exemplo quodcumque malo committitur ipsi*
> *Displicet auctori.*
>
> (Juvenal, *Sat. XIV*).

« Il importe peu que tout le monde ignore notre honte, si nous la connaissons. Misérable celui qui méprise un pareil témoignage : *Turpia quid refert neminem scire, si tu scias ? O te miserum, si contemnis hunc testem !* » (Senec).

La conscience est un juge. La sentence qu'elle prononce est le premier châtiment des coupables.

> *...Prima hæc ultio quod se*
> *Judice nemo nocens absolvitur.*
>
> (Ibid.).

La conscience est un bourreau qui frappe dans l'ombre.

> *...Diri conscia facti*
> *Mens... Surdo verbere cœdit,*
> *Occultum quatiente animo tortore flagellum.*
>
> (Ibid.).

Non seulement le mal, mais la seule volonté de le commettre est châtiée par la conscience

Has patitur pœnas peccandi sola voluntas.
(JUVENAL, *Sat. XIV*).

CONVERSION

Nous prions beaucoup pour les pécheurs, nous ne songeons pas assez à les faire prier. Et pourtant, la prière du pécheur, est, dans l'ordre habituel de la Providence, le principe de sa conversion. Il faut, au moins qu'un cri de l'âme attire l'attention de Dieu sur lui, et alors, les phases de la conversion se déroulent dans un ordre admirable. David, qui connaissait par expérience le pécheur converti, les a décrites dans son Psaume XXXIXe, « Dieu, dit-il, a exaucé mes prières : *Et exaudivit preces meas* — Il m'a retiré de la misère et de la boue du péché : *Et aduxit me de lacu miseriæ et de luto fœcis.* — Il a établi mes pieds sur la pierre ; la ferme observance de ses saints commandements : *Et statuit super petram pedes meos.* — Il a dirigé mes pas, sur le chemin du salut et de la perfection, à travers tous les pièges et toutes les embûches du démon, du monde et des passions : *Et direxit gressus meos.* — Il a mis dans ma

bouche un cantique nouveau : la prière sanctifiée par sa grâce : *Et immisit in os meum canticum novum* ». . . . . .
. . . . . .

COURAGE

Il y a des hommes courageux par tempérament, d'autres ne le sont que par grâce, et ce ne sont pas les moins vaillants. Que d'âmes timides et pusillanimes par nature, ont affronté les plus cruels supplices et la mort la plus horrible, soutenu les combats d'une longue vie traversée par toutes sortes de tribulations, d'infirmités et de souffrances, sans jamais murmurer ni se plaindre, sans que la crainte les ait un instant ébranlées ! Les braves du monde auraient rendu les armes ; elles, au milieu des ombres de la mort, chantaient avec le Psalmiste : « O Dieu, je n'ai peur de rien, parce que tu es avec moi : *Nam etsi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es* ». (Ps. XXII).

Le sentiment de la présence de Dieu dans l'âme, l'intime et mystérieuse pénétration de sa force : voilà le secret du courage des martyrs et des saints . . . . . .
. . . . . .

CRAINTE DE DIEU

Craignons toujours, quelle que soit notre fidélité dans le service de Dieu, quelles que soient les consolations dont notre âme est inondée. Notre nature est l'inconstance même, et la joie spirituelle, un don de passage. — Craignons toujours, afin d'être toujours humbles : l'humilité est le sel des vertus : « *Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore.* » (*Ps. II*).

CRITIQUE

L'esprit critique est bon ; il nous empêche d'accepter de confiance quantité d'idées fausses et de faits controuvés. Mais il a besoin de ne pas trop courir après les petites bêtes. A force d'en trouver, on se dégoûte de tout, même de chefs-d'œuvre.

Les meilleurs yeux ne voient pas les légions d'animalcules microscopiques qui pullulent dans nos aliments. C'est heureux ; car qui donc voudrait boire et manger ? . . . . . .

. . . . . .

Bon nombre de critiques me font l'effet de ces vilains oiseaux qui sont incapables de faire un nid, et d'y pondre le plus petit œuf, et qui pour se venger de leur impuissance dévastent les nids, et cassent les œufs des autres. . . .
. . . . . .

CROIX

Pour l'âme impatiente, les bras de la croix sont arides. L'âme patiente y moissonne toutes les fleurs du saint amour. . . . . .
. . . . . .

CULTE

C'est décidé par les tyranneaux qui nous gouvernent : le Christ n'a plus le droit de triompher dans nos rues, et sur nos places publiques ; on supprime les processions.

Citoyens, écoutez-moi bien. On n'étouffe pas, par un décret, un des plus profonds instincts du cœur humain : Il lui faut une religion, et il a besoin de la manifester par le culte extérieur. Nous aurons encore des processions ; j'en appelle à la révolution dont vous êtes les héritiers, en

haine et en sottise. Après avoir fermé la rue au Christ et à ses adorateurs, vous y défilerez vous-mêmes, sous quelque habit grotesque, et au bout du défilé, il y aura votre saint sacrement. Non pas un Dieu caché sous les voiles pudiques d'une substance qu'il a transformée ; mais je ne sais quelle gourgandine déguisée en Raison, ou bien quelque gros imbécile habillé en Progrès. — Nous serons bien vengés. . . . . .

. . . . . .

CUPIDITÉ

Qui a bu, boira ; qui est riche veut l'être davantage :

Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crescit.

Les désirs tranquilles de l'homme laborieux qui amasse sou à sou, une modeste aisance, sont rares, la cupidité est rageuse ; on veut être riche le plus tôt possible.

...Dives qui fieri vult,
Et cito vult fieri.

Mais alors, adieu le respect des lois, la crainte de faire du tort à autrui, la délicatesse dont s'enveloppe la probité :

...Sed quæ reverentia legum?
Quis metus, aut pudor est unquam properantis avari?

Une fois riche, on devient respectable. Personne ne s'inquiète de savoir d'où l'on a ; il suffit d'avoir.

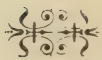
Unde habeas quærit nemo, sed oportet habere.
(JUVENAL, *Sat. XIV*).

Ne dirait-on pas que Juvénal a peint à l'avance nos mœurs contemporaines. Le dernier trait surtout, flagelle une foule d'honnêtes gens, de chrétiens même, qui recherchent, sans pudeur l'alliance des fortunes véreuses : *Oportet habere !*

Il y a cependant un degré de moins dans notre honte. Personne, je pense, n'oserait dire aujourd'hui que la maxime *Unde habeas quærit nemo, sed oportet habere*, est digne de Dieu.

Diis atque ipso Jove digna dictio.

. . . . . .



DEVOIR ET DROIT

Que de gens se montrent, plus qu'il ne faut, jaloux de leur droit. — C'est mon droit ! C'est mon droit ! disent-ils. Ils oublient que, à côté du droit, il y a le devoir, et qu'on a, plus souvent qu'on ne pense, le devoir de ne pas user de tout son droit. . . . . .

. . . . . .

La loi du devoir est écrite en toute conscience humaine : « Chaque homme est sa loi, dit l'apôtre, *Ipsi sunt sibi lex.* »

Mais combien d'âmes ne savent pas lire au-dedans d'elles-mêmes. Il leur faut, pour cela, un appareil divin. Cet appareil, c'est la loi de Dieu, promulguée, le Décalogue, à l'aide duquel, l'esprit le plus myope peut voir aisément tout ce que l'homme doit à Dieu, à son prochain, et à lui-même . . . . . .

. . . . . .

L'intelligence va plus vite au devoir que la volonté ; elle le voit, elle le montre, elle l'appelle.

Mais la pauvre volonté traîne après elle le fardeau des passions, qui la retarde et souvent l'immobilise. Voilà pourquoi il arrive qu'on

voit le bien, qu'on l'approuve, et qu'on fait le mal : «*Video meliora proboque, deteriora sequor.* »

. . . . . .

DIEU

Les âmes simples lisent dans la nature, comme dans un livre ouvert, toutes les perfections de Dieu. Les âmes superbes n'y voient rien :

> Car le monde à l'orgueil est un livre fermé.
>
> (LAMARTINE, 2e *Médit.*).

. . . . . .

Chercher Dieu, jusqu'à ce qu'on puisse le voir, et fixer sur lui l'œil de l'âme, sentir, sur son esprit, sa volonté, son cœur, ses instincts, ses passions, le rayonnement de sa face adorable, quel noble emploi de la vie ! quel honneur ! quelle chaste volupté ! C'est le fruit de ce qu'on appelle, dans le langage spirituel, l'exercice de la sainte présence de Dieu. Par le sentiment profond qu'il donne de sa présence à ceux qui le cherchent, Dieu prélude à la gloire et aux délices de la vision céleste. Cherchons-le donc toujours : *Quærite faciem ejus semper.* (*Ps. CIV*).

. . . . . .

Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentiâ. La voix puissante et magnifique de Dieu

se fait entendre partout, dans la nature, dans l'histoire et dans les âmes ; écoutons-la. Elle brise l'endurcissement du pécheur orgueilleux : *Vox Domini confringentis cedros ;* elle ébranle le désert des âmes que le péché a dévastées... *concutientis desertum ;* elle hâte l'enfantement des généreuses et magnanimes résolutions : *.....præparantis cervos ;* elle éclaire la sombre horreur des lieux où le crime se réfugie, espérant vivre à l'abri du remords : *revelabit condensa.*

. . . . . .

Dieu possède tout infiniment. Que pouvons-nous lui donner dont il ait besoin, et qui l'augmente ? — Sur ce point, le vieil Aristote est d'accord avec le Psalmiste. Celui-ci a dit : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* (*Ps. XV*). Celui-là : *Bonum quod undique perfectum est ipsum per se satis est, nullamque rem externam desiderat.* (*Lib. I. Ethic. C.* 5) . . .

. . . . . .

Au fond de la mythologie des anciens, il y avait cette grande idée : que Dieu, principe de toute vie, en est aussi l'exemplaire. Voulant être vicieux, ils avaient imaginé des dieux vicieux pour rester dans la règle. « Si tu es surpris en adultère, dit Aristophane, tu te tireras d'affaire, et ton éloquence prouvera facilement que tu n'es pas coupable. Rejette tout sur Jupiter ; dis que ce dieu se laisse vaincre tous les jours par

l'amour, qu'il ne peut pas résister aux femmes, et qu'on ne doit pas demander d'un homme, qu'il ait plus de force qu'un Dieu. »

(*Nuées, Act. III. Sc.* 2).

Térence imite ce passage :

Quod ille fecit, ego
Homuncio non facerem ?

. . . . . .

Nous sommes comme l'argile entre les mains du potier. Dieu fait de nous ce qu'il veut : des vases élégants et magnifiques ; des petits pots sans grâce et sans beauté. Saint Paul qui raconte ce mystère, savait bien ce qu'il en était, lui que le Seigneur appelait « un vase d'élection : *Vas electionis.* »

J'admire les belles faïences qui ornent le palais du roi des rois, et je chante avec le Psalmiste : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

Pour moi, mon Dieu, je ne suis qu'un pauvre petit pot indigne d'être vu. Dites de moi ce que vous voudrez ; qu'importe ! Pourvu que je sois dans votre maison, cela me suffit. Plus je vous sais grand, plus j'ai de plaisir à n'être rien devant vous . . . . . .

. . . . . .

Ceux qui ne regardent qu'au dehors, voient parfois s'éclipser les beautés de la nature. Leur âme attristée retombe lourdement sur elle-même. Le saint regarde en son âme où Dieu réside ; et

Dieu, toujours beau, le réjouit sans cesse.

. . . . . .

A cœur aimant, tout parle de ce qu'il aime. Si nous aimions bien Dieu, nous le verrions partout. Le ciel est son palais, le soleil est sa tente ; la lumière est son manteau, la tempête est sa voix, l'orage est le bruit de ses pas, la mer est l'image de son immensité, le torrent, l'image de sa colère, la source, l'image de son inépuisable libéralité ; la montagne est son trône, le parfum des fleurs, l'encens que lui envoie la nature ; les oiseaux chantent ses louanges, la vie universelle, toujours active et toujours renouvelée, est la manifestation de son éternelle vie. « Les cieux racontent la gloire de Dieu.. Mon Dieu, mon Dieu, que ton nom est donc admirable par toute la terre : *Cœli enarrant gloriam Dei... Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universâ terrâ !* » . .

. . . . . .

Dieu ne se retire jamais de nous ; c'est nous qui nous retirons de lui. Il ne s'en va pas quand nous l'oublions, ou lui déclarons la guerre ; il reste, nous regardant faire nos sottises. Mais parfois il s'abstient, et voilà qui est terrible. Plus de grâces pour empêcher une société de se corrompre et de se dissoudre ; plus de secours, pour la préserver de l'invasion des bêtes de proie qui la guettent et attendent le plus beau moment

de son ivresse, pour se jeter sur elle et la dévorer.

Quand un peuple n'est qu'oublieux, le malheur réveille ses religieux souvenirs, et alors, il suffit d'un cri de détresse poussé vers le ciel, pour que Dieu qui s'est abstenu se remette à l'œuvre. C'est le salut. Mais quand on ne veut plus de Dieu, sa méprisante justice laisse faire à la corruption et aux bêtes de proie, leur funeste ouvrage. C'est comme cela hélas ! que nous finirons bientôt, si la haine de Dieu reste triomphante . . . . . .

. . . . . .

Nous n'avons pas l'amour de Dieu, si nous ne savons pas l'exprimer par des actes ; pas plus que nous ne connaissons une langue, si nous savons la lire, sans pouvoir la traduire. . . .

. . . . . .

La Trinité divine est l'astre qui préside au jour éternel des cieux. L'humanité du Christ est l'astre qui préside à la nuit mystérieuse et passagère de ce monde. . . . . .

. . . . . .

On mesure l'élévation d'une âme à la peine qu'elle éprouve de ne pas aimer Dieu, comme il mérite d'être aimé, et de ne pouvoir pas faire tout le bien qu'elle désire, pour lui plaire. . .

. . . . . .

Je n'aime pas les écrivains qui me parlent des choses de Dieu, en un style trop cherché et pré-

cieux, qui côtoie le ridicule, quand il n'y tombe pas. Combien je leur préfère la noble simplicité de Bossuet, et les tendres effusions des pieux auteurs qui ne se cassent pas la tête, et ne tourmentent pas le dictionnaire, pour faire parler leur cœur . . . . . .

. . . . . .

DIRECTION

Quantité de jeunes gens croient n'avoir plus besoin de conseils ni de direction. Ils sont dans l'âge où l'on se conduit soi-même. — Saint Bernard les pince de la belle manière : « *Stulto se discipulum subdit, qui se sibi magistrum constituit* : Celui qui veut être son maître devient le disciple d'un sot. » . . . . . .

. . . . . .

Quand on veut diriger les âmes par ses conseils, il faut s'oublier soi-même, et obéir à cette invitation si simple que nous adresse tout homme en peine : « Mettez-vous à ma place. »

. . . . . .

DISCOURS

La perspective intellectuelle n'est pas moins nécessaire au discours que la perspective visu-

elle, au tableau. La raison, comme la vue, est choquée si les idées, comme les objets, ne se présentent pas dans l'ordre et le développement qui leur conviennent. . . . . .

. . . . . .

Ceux qui s'imaginent qu'on fait un discours sans peine, oublient la loi qui condamne la nature humaine aux enfantements laborieux : « *In dolore paries filios.* » Cela a été dit pour les pauvres femmes, et aussi, pour les pauvres orateurs. . . . . .

. . . . . .

Pour parler en public, comme on écrit, il faut d'abord écrire comme on parle. . . . .

. . . . . .

J'ai entendu des improvisateurs dont les discours ressemblaient au *Roman chez la portière.* On y passait tout à coup de la page 104 à la page 297. Çà ne se suivait pas. Tout de même, il y avait des imbéciles qui trouvaient cela bien intéressant. . . . . .

. . . . . .

DOUCEUR

Douceur contre violence : c'est mon système. L'obus qu'on lance contre un mur de pierre,

éclate avec fracas, et fait brèche. Couvrez le mur d'un matelas, l'obus s'y enfonce, et avorte misérablement. Pouf ! ! C'est tout . . . . .

. . . . . .

Les âmes bonnes prennent pour de la lâcheté la douceur avec laquelle on supporte les injures. Elles sont incapables de comprendre que les forts ne sont pas les violents, mais les patients. Dieu est la patience même ; l'Écriture l'appelle : *Deus fortis* . . . . . .

. . . . . .

DISCUSSION

Quand vous discutez avec un adversaire faites-lui toutes les concessions possibles. Vous l'enlevez ainsi tout doucement, et il se laisse faire, jusqu'au bon moment où vous le lâchez. Plus vous l'avez porté haut, plus la chute est lourde. Aigle et tortue. Après la chute, adieu la carapace ! La pauvre bête est à nu. Vous pouvez la manger à loisir. . . . . .

. . . . . .

Rien de plus insupportable dans la discussion, que les braillards qui croient racheter l'indigence de leurs raisonnements, par la quantité de son qu'ils dépensent. . . . . .

. . . . . .

ÉDUCATION

Vous voulez, mon ami, vous consacrer à l'éducation de l'enfance. C'est une belle tâche. Permettez-moi de vous donner quelques conseils.

Méditez, avant de vous mettre à l'œuvre, ces paroles de saint Jean Chrysostome : « Le peintre, le statuaire, ne peuvent égaler en leurs admirables ouvrages, celui qui sait façonner par ses leçons, l'âme des enfants : « *Omni arte pictore, omni arte statuario, cœterisque hujus modi omnibus excellentiorem duco, qui juvenum animos fingere non ignoret.* »

Ainsi donc, vous êtes artiste, et le plus grand des artistes. Ayez l'œil fixé sur le type divin qu'il faut copier, et dont il faut reproduire la ressemblance dans l'âme des enfants : le Christ.

. . . . . .

Éduquer, c'est faire sortir une jeune âme de sa grossière enveloppe d'ignorance et de corruption originelle, et la préparer à jouir des grands biens de la vie intellectuelle et morale. L'éducation a donc pour but de former l'esprit et le cœur des enfants. Et parce que le corps et

l'âme sont inséparablement unis, non seulement, dans la responsabilité personnelle, mais dans toutes les opérations, l'éducation doit tenir compte du corps, le discipliner, pour qu'il ne soit pas un obstacle, le perfectionner, pour qu'il devienne un serviteur utile.

Allez droit au cœur. Qu'importe que l'intelligence éprouve un léger retard, pourvu que le cœur soit bien pris. L'esprit marche plus sûrement et plus vite, en compagnie d'un cœur droit. . . . . .

. . . . . .

La religion seule est capable de former le cœur des enfants, car elle seule leur apprend en plein leurs devoirs envers Dieu, envers les hommes, envers eux-mêmes. Faites de ceux qui vous sont confiés, de bons et solides chrétiens ; rendez-les pieux sans bigoterie. L'esprit du monde est fait de superbe et d'arrogance ; la piété engendre la véritable grandeur d'âme, sans compter la force et la consolation dont l'homme a besoin, dans les épreuves que Dieu lui réserve.

Habituez de bonne heure vos enfants au sacrifice de leurs volontés propres, de leurs goûts, de leurs aises. Les gens les plus aimables, et d'une action plus féconde dans la vie sociale, sont ceux qui savent se sacrifier. . . . . .

. . . . . .

Prenez la mesure des petites intelligences qu'il faut instruire, afin de proportionner la nourriture à leur capacité. Ne les bourrez pas, mais donnez-leur le temps de digérer. Exprimez de tout ce qui instruit, le suc caché dont le cœur peut profiter.

Surveillez l'imagination, et fermez-lui la porte du rêve. L'habitude rêvassière est pernicieuse. On y perd son temps, et souvent le bon sens, quand on n'y rencontre pas la débauche.

Occupez toujours l'esprit et le corps, sans les surmener. L'activité bien réglée rend l'esprit et le corps alertes et sains.

Châtiez modérément, mais avec fermeté. Pour de tous jeunes enfants, le châtiment corporel, si l'on n'en abuse pas, est ce qu'il y a de mieux. C'est vite fait, et çà porte coup. Pour des enfants capables de raisonner la correction, agissez comme le confesseur ; imposez des peines expiatoires et médicinales, en même temps. Punissez les insolences de l'orgueil par des humiliations, la paresse par le travail, la gourmandise par des privations, l'égoïsme et la méchanceté par des actes de charité. Les arrêts et les pensums à propos de tout : c'est bête.

Pas de vaines menaces. La menace sans effet engendre le mépris de l'autorité, et l'obstination dans le mal. . . . . .

. . . . . .

Mettez-vous au-dessus des enfants, sans les tenir à distance. Gagnez leur confiance, sans jamais leur permettre une inconvenante familiarité.

A l'égard de leurs parents, que les enfants soient affectueusement respectueux et parfaitement soumis.

A l'égard des inférieurs, qu'ils évitent le laisser aller et l'arrogance.

Faites régner entre eux la concorde perpétuellement entretenue par de mutuels égards, et de charitables prévenances.

Cette triple harmonie est la pierre de touche d'une bonne éducation. . . . . .

. . . . . .

Tâchez de vous entendre avec les parents, si c'est possible ; mais attendez-vous à les rencontrer sur votre chemin. Trop occupés, trop faibles ou trop sots pour élever leurs enfants, ils vous les abandonnent. Mais leur vanité peut toujours tenir le haut bout d'une éducation devant laquelle leur incapacité abdique. Les enfants savent par quelles ruses, quelles caresses, quelles grimaces, quels pleurs, on peut les surprendre, les séduire, les attendrir, et obtenir d'eux, des concessions qui troublent le travail, ou rendent la correction impossible.

Ne cédez pas ; maintenez votre autorité avec

une fermeté polie ; et si on lui donne le dessous, allez-vous en. . . . . .

. . . . . .

On écarte des ruches, les plantes nuisibles ; on les entoure de fleurs mielleuses, où l'abeille butine. De même, écartez des jeunes âmes qui vous sont confiées, les mauvaises compagnies, et ne les laissez approcher que par des amis vertueux.

. . . . . .

Enfin, priez pour les chers petits. La prière, apostolat silencieux et recueilli, fait souvent plus que les avertissements, conseils, encouragements, reproches, corrections. Vous avez besoin de Dieu pour faire des hommes. Votre bonne volonté, votre patience et votre travail mettent au point le chef-d'œuvre ; c'est Dieu qui donne le fini. . . . . .

. . . . . .

Les maisons religieuses d'éducation, sont l'arche sainte où se conserve l'innocence de la jeunesse. Quand elle en sort, elle va souvent, comme le corbeau de Noé, s'abattre sur la chair, y trouve d'immondes plaisirs, et ne revient pas. Mais quelquefois, aussi, comme la colombe, ne pouvant poser nulle part, sans la souiller, son âme immaculée, elle retourne à tire d'aile vers ceux qui l'ont sauvée du déluge. Une foule de vocations sont dues à ces délicatesses des cœurs purs.

. . . . . .

Un des fléaux de l'éducation, une des causes de l'étiolement de la jeunesse, de la demi-science, de l'incapacité fardée, de la débâcle des intelligences, de la fainéantise à outrance, après les excès de travail, c'est la limite d'âge.

Dire à une jeune nature : A tel âge, tu sauras cela, ou bien tu seras estimée ne le savoir jamais, et telle ou telle carrière te sera fermée, — n'est-ce pas ridicule, absurde, insensé, immoral, odieux ?

La santé du corps perd, aux excès d'un travail prématuré, sa fleur et ses espérances d'avenir. L'accumulation précoce des connaissances produit l'indigestion intellectuelle.

La jeunesse devient semblable à ces produits fades et pâles que l'on obtient par des moyens factices : pas de fibres solides, pas de fécondité.

Si je ne puis être fait qu'à vingt-cinq ans, laissez-moi arriver à cet âge. La société y perdra-t-elle, parce que de sages délais m'auront assuré la santé de l'âme, dans la santé du corps : *Mens sana in corpore sano.*

Laissez donc aux saltimbanques forains, le privilège de montrer aux curieux des phénomènes, des monstres, et faites des hommes.

. . . . . .

Trop peser sur un caractère jeune et vigoureux, c'est le forcer à l'hypocrisie. Il en souffre, il en a honte. Plié momentanément sous la

roue de pression, il n'attend qu'un échappement. Gare à la détente ! elle sera formidable.

. . . . . .

« *Possedi hominem per Deum :* J'ai possédé un homme par Dieu, » disait la mère Ève, en pressant sur son cœur son premier enfant. Elle n'oubliait pas le père commun de qui procède, et à qui appartient toute créature.

Les parents, aujourd'hui, étranglent le cri de notre première mère : « *Possedi hominem :* l'enfant est à nous, » disent-ils. Tout ce qu'il a d'intelligence, de qualités et de charmes leur appartient sans partage. Que Dieu s'avise de faire valoir ses droits sur leur progéniture adorée, les cœurs se brisent et lui reprochent ses duretés.

Mais le jour vient où l'enfant prétend se posséder lui-même. Il se révolte contre les tendresses égoïstes qui veulent trop jouir de lui ; il les trouve ridicules et s'en moque. — Cruelle revanche de Dieu, source de larmes et de douleurs inconsolables dans la famille. — Mais aussi, pourquoi voler le maître de la vie ?

. . . . . .

Deux précautions à prendre dans l'éducation des enfants : Veillez avec soin sur leurs compagnies : « Un raisin gâté empoisonne toute une grappe :

Uvaque conspecta livorem ducit ab uvâ. »

(JUVENAL, *Sat. II*).

« Ne point leur permettre le moindre mal ; ils ne croient jamais avoir atteint les limites de la permission donnée :

Nemo satis credit tantum delinquere, quantum Permittas, adeo indulgent sibi latius ipsi. »

(JUVEN. *Sat. XIV*).

. . . . . .

Vieille réponse au système de l'éducation sans Dieu. Elle est de Socrate, et nous a été transmise par Platon. (*In Menone*).

« Ἀρετὴ ἂν εἴη οὔτε φύσει οὔτε διδακτὸν, ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ παραγιγνομένη. »

« La vertu n'est pas un produit de la nature ou de l'instruction, mais un don de la divinité. »

. . . . . .

ÉGLISE ET ÉTAT

Uni à l'Église, non pour subir son joug, mais pour obéir à ses saintes influences, un état peut offrir toutes les garanties désirables d'honnêteté publique et de stabilité. Mais il y a longtemps que les pouvoirs humains n'entendent plus raison sur ce point.

Leur révolte était prévue et annoncée : Ils ont frémi, ourdi de vains complots, et tenu conseil contre le Christ vivant en son Église. — Brisons, disaient-ils, les liens d'un commerce

inutile, et rejetons loin de nous le joug d'une tutelle qui nous amoindrit : *Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum.*

Dieu s'est moqué de leur présomptueuse audace, et les a sifflés, en les abandonnant à leurs extravagances : *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.* — Finalement, il leur a fait entendre la voix de sa colère, dans les cris des peuples révoltés, et les a troublés par ses fureurs : *Tunc loquetur ad eos in ira sua, et in furore suo conturbabit eos.*— Si les rois et les juges de la terre avaient s'instruire à l'école des bouleversements sociaux, ils apprendraient qu'un état, comme les individus, doit servir Dieu, dans la crainte, et prospérer sous ses yeux, avec un saint tremblement : *Servite Domino in timore et exultate ei cum tremore.* Pour cela, il faut embrasser la loi, et cette loi, c'est l'Église : *Apprehendite disciplinam.* (*Ps. II*). . . . . .

. . . . . .

Chose singulière ! Pour exalter les triomphes et les bienfaits régénérateurs de la libre-pensée, les ennemis de l'Église ne cessent de dire qu'elle est vieille, décrépite, impuissante, momifiée dans son action politique, scientifique, littéraire, artistique, etc. Mais à peine l'ont-ils écrasée de leur superbe mépris, qu'ils se plaignent à pleine bouche, de son esprit envahissant, de

ses empiétements, des périls qu'elle fait courir à la société moderne. Quoi de vrai, dans cette comique contradiction ? — Rien que cette parole de l'Écriture : L'iniquité se ment à elle-même : *Mentita est iniquitas sibi.* . . .

. . . . . .

Après avoir raconté que les chrétiens pouvaient effrayer les païens, et s'épargner bien des persécutions, s'ils eussent voulu faire de la résistance à main armée, un honnête historien écrit ceci : « On ne vit jamais de révoltes chrétiennes, de parti chrétien ; jamais les adorateurs du Christ ne choisirent, dans leurs rangs, un chef temporel, pour l'opposer au pouvoir, parfois bien fragile, qui les décimait. A mes yeux, c'est là un des faits les plus remarquables de l'histoire. Il montre combien, en dépit des défaillances individuelles, malgré les schismes, les luttes doctrinales, l'Église, dans son ensemble, demeura fidèle à l'esprit de l'Évangile, et à l'enseignement apostolique ; il fait voir, en même temps, l'inintelligence politique, et le manque d'équité des persécuteurs qui cherchaient à supprimer les citoyens les plus paisibles de l'empire, et refusaient de reconnaître une grande force numérique et une grande force morale, sur laquelle de vrais hommes d'état auraient été heureux de s'appuyer. » (Paul Allard. *Histoire des Persécutions pendant la*

*première moitié du III*e *siècle*). Et c'est tout! — Mais allez donc jusqu'au bout, puisque vous êtes chrétien. Ce fait si remarquable qui montre la fidélité des chrétiens à l'esprit évangélique, l'intelligence et le manque d'équité des persécuteurs, ne montre-t-il pas aussi, que Dieu a écarté, avec un soin extrême, de l'établissement de son Église, les moyens humains, surtout la force et la protection des pouvoirs, afin qu'il fût bien prouvé par son triomphe, que l'Église est œuvre divine. Quand un narrateur chrétien rencontre ces conclusions dans l'histoire, il ne doit pas les esquiver. . . . . .

. . . . . .

Cette arche que l'Écriture nous montre portée sur les eaux du déluge, c'est la figure de l'Église. Elle a été construite sur les plans de Dieu qui en a déterminé les dimensions ; elle sert de refuge à ceux qu'il veut sauver ; elle vogue tranquille sur les eaux de colère qui engloutissent les erreurs et les crimes de l'humanité. — La vie de l'Église est un poème à refrains. Les récits de toutes les révolutions et catastrophes qui menacent son existence, se terminent par ces paroles de la Genèse : « *Porro arca ferebatur super aquas.* » . . . . . .

. . . . . .

Combien peu d'hommes dans nos églises ! Si c'est comme cela au Ciel, Jésus-Christ a bien

fait de dire qu'on ne s'y mariera pas, car les pauvres femmes auraient bien de la peine à trouver mari. . . . . .

. . . . . .

Lorsque Virgile disait de la Rome ancienne que « Dieu ne lui avait assigné de limites ni dans l'espace, ni dans le temps,

His ego nec metas rerum nec tempora pono
Imperium sine fine dedi... »

Voulait-il flatter le peuple romain, ou bien traduisait-il un vieil oracle des Sibylles ? — Je n'en sais rien. Mais il a prophétisé, sans le vouloir, la Rome nouvelle, centre de l'Église Catholique, dont l'universelle domination doit durer jusqu'à la fin des siècles : *Usque ad consummationem sæculi*. . . . . .

. . . . . .

L'Église est comme Dieu qui l'a faite à son image. Dieu est patient, parce qu'il est éternel, l'Église est patiente, parce qu'elle dure toujours. Aussi, quelle sage et majestueuse lenteur dans ses institutions, réformes, répressions ! Tandis que les gouvernements humains se pressent et brouillent tout, parce qu'ils n'osent pas compter sur le lendemain ! . . . . . .

. . . . . .

En priant pour tout le monde, l'Église atteste son universalité. Qui est-ce qui prie pour qu'elle se convertisse ? Les hérétiques de bonne foi,

qui demandent à Dieu la conversion de l'Église, sont toujours pris au piège de leurs prières. Ils croient attirer l'Église ; l'Église les attire, et finit par s'emparer de leur âme. . . . .

. . . . . .

A l'époque de Luther, l'Europe a voulu s'affranchir de la tutelle de l'Église, comme les adolescents que le joug maternel impatiente. Il lui est arrivé ce qui arrive à toute jeunesse qui s'émancipe : elle s'est débauchée. . . .

. . . . . .

ENFER

L'Enfer est la privation de Dieu. Est-ce donc une si grande perte que d'être privé de ce que l'on a dédaigné ? — Le pécheur ment s'il dit cela. Il n'a pas dédaigné Dieu. Il l'a cherché partout où il ne se trouvait pas ; il le trouve maintenant là où il ne le cherchait pas. — Son âme, loin de revenir sur le mouvement natif qui l'emporte vers le souverain bien, obéit éternellement à ce mouvement, et son supplice est de se sentir éternellement repoussée . . . . . .

. . . . . .

Les païens divisaient les perfections divines.

Ils avaient incarné la justice, et l'avaient mise aux enfers. Là, elle est inexorable :

Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
(Georg. IV, 470).

. . . . . .

Une foule de gens ne croient pas à l'Enfer, et s'imaginent que c'est un progrès de l'esprit moderne. C'est tout simplement un retour à la vieille corruption païenne qui ne demandait pas mieux que de se débarrasser des croyances gênantes.

En ce temps-là, les sages disaient aux honnêtes gens :

Esse aliquos Manes, et subterranea regna
Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur,
Sed tu vera puta.
(Juven. *Sat. II*).

« Qu'il y ait des mânes et des royaumes sou-
« terrains, c'est ce que ne croient plus même les
« enfants, si ce n'est ceux qui ne paient pas
« encore pour entrer aux bains. Mais toi, n'en
« doute pas. »

Les châtiments supprimés, la vie est plus commode, mais aussi, le crime triomphe, le désordre est l'état normal de l'humanité, et ce désordre est, pour un esprit sensé, une des preuves les plus frappantes de la vérité des pénalités d'outre-tombe . . . . . .

. . . . . .

ENTÊTEMENT

L'entêtement naît d'un accouplement de l'orgueil et de la sottise.

Ne cherchez pas à convaincre un entêté. C'est une mauvaise bête qui se retourne contre vos arguments et croit les avoir effondrés, quand il ne les a pas même effleurés ; — un sanglier qui crie victoire, quand toute la meute l'a coiffé.

. . . . . .

ERREUR

Quand un grain de poussière tombe dans l'œil, il en fait jaillir des larmes qui le chassent dehors. Ainsi l'erreur, dans une âme droite et pure . . . . . .

. . . . . .

Un homme se trompe, ne vous pressez pas de lui reprocher son erreur ; mais plaignez-le, et avertissez-le ; car vous êtes homme. Demain, ce sera votre tour. L'erreur ne mérite nos reproches, que lorsque celui qui se trompe, a l'impudent orgueil de se croire infaillible. . . . . .

. . . . . .

ESPRIT

On peut avoir beaucoup d'esprit, mais il ne faut pas trop le montrer. L'incontinence d'esprit est, dans la vie sociale, plus nuisible à celui qui s'y laisse aller, qu'à ceux qu'elle gêne. . . .

. . . . . .

On vous raille, et vous répondez finement ; c'est bien, vous avez de l'esprit. Si vous aviez pu garder le silence, vous auriez eu de la grandeur d'âme. . . . . .

. . . . . .

EUCHARISTIE

La communion ! chose étrange et merveilleuse ! Ce n'est pas une simple rencontre de Dieu et de l'homme, comme celles dont parlent les Livres Saints ; c'est Dieu entrant dans l'homme, pénétrant l'homme, et le changeant en lui-même.

Comment se préparer à une si grande action ? Les Anges eux-mêmes, avec leur pure et sublime nature, ne pourraient pas, sans témérité, s'approcher de la table sainte.

Cependant, le divin Sauveur, en nous donnant

sa chair et son sang a dit : « Si vous ne mangez et ne buvez, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Malheur donc à celui qui s'éloigne de la communion, pour s'épargner la peine de purifier son cœur et de le rendre moins indigne de l'hôte divin qui veut bien le visiter ! Malheur à celui qui se jette sur le pain des Anges, comme sur une nourriture vulgaire, et fait subir à la chair très pure du Sauveur, le contact d'une âme souillée par mille imperfections !

Faut-il pourtant s'éloigner, parce qu'on est misérable ? Non. — Car l'Eucharistie est remède, en même temps que nourriture.

Si vous avez la conscience pure de toute faute grave, présentez-vous au Sauveur, comme un malade qui demande sa guérison. Détestez les fautes légères et les inclinations mauvaises qui vous rendent incapables de goûter la manne céleste, et de mettre à profit sa vertu perfective. Demandez au divin médecin qu'il vous donne la santé de l'âme. Petit à petit, vous sentirez l'efficacité de la sainte médecine qui guérit toutes les infirmités humaines, et vous pourrez vous estimer moins indigne.

Ne vous pressez pas. Il faudra longtemps, peut-être, pour vous guérir, mais communiez toujours, avec la ferme volonté de devenir meilleur, et la haine croissante des plus petites fautes.

. . . . . .

Dès l'origine du monde, Dieu voyait son Eucharistie et la préparait. Voyez de loin vos communions. Quelques instants ravis à vos occupations ordinaires, est-ce assez pour ouvrir au Christ le chemin de votre âme ? Si vous arrivez à l'église sans avoir pensé à votre grande action, la Communion devient une surprise. Vous en êtes saisi, et ne savez plus, ni ce que vous faites, ni ce que vous dites. A moins, ce qui est pire, que votre âme, emportée par le travail des pensées vaines qui l'occupent d'ordinaire, ne songe point à la visite de Dieu présent en elle. Que devenir en cet état ? Le fils de Dieu est en vous avec toute sa vie ; mais ne trouvant ouvert aucun des vaisseaux par où il pourrait l'écouler, il la garde. Votre Communion est perdue. Le fleuve de vie a traversé votre âme sans rien féconder.

Voyez donc vos Communions plusieurs jours ou plusieurs heures à l'avance, selon qu'elles sont plus ou moins rapprochées.

Dites à votre âme : « Dieu va venir. — Bienheureux ceux qui sont appelés aux noces de l'Agneau. »

Écoutez la voix des Anges qui annoncent la visite de l'Époux : Le voici, allez au-devant de lui : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei.* Dites-lui, à ce bien-aimé : « Très doux Seigneur, préparez ce cœur qui vous attend. » Et ouvrez-le vous-même,

ce pauvre cœur. Il est indigne, c'est vrai ; mais selon la belle pensée de sainte Catherine de Sienne, Jésus est digne de vous faire du bien. C'est pour cela qu'il vient en vous. . . . .

. . . . . .

« *Accipe librum et devora illum :* Prends ce livre, et mange-le, » disait une voix mystérieuse à l'Apôtre saint Jean (*Apoc. X*, 9). — Cette voix nous pouvons, si nous écoutons bien, l'entendre à la porte du tabernacle. Jésus-Christ est le livre de vie ; il faut le manger pour le bien comprendre. Une foule d'âmes saintes n'ont pas eu d'autre science que celle qu'elles puisaient dans leurs communions ; elles ont dit et fait des choses sublimes . . . . . .

. . . . . .

Si nous devions recevoir chez nous un grand personnage, longtemps à l'avance, tout serait prêt, pour qu'il pût entrer dans une demeure irréprochable. Ce que nous craignons le plus en pareil cas, c'est la surprise. Un meuble mal placé, le faux pli d'un rideau, un grain de poussière, c'est assez pour nous troubler et nous empêcher de jouir de l'honneur qu'on nous fait. Notre hôte est avec nous, nous ne sommes pas avec lui.

Sous cette image familière, reconnaissons nos communions. La plupart sont des surprises. Si Jésus ne dit rien à notre âme, quand il l'habite,

si son adorable beauté semble avoir perdu la puissance de nous ravir, si le feu de son amour ne se fait pas sentir à notre cœur, s'il ne laisse en nous, après sa visite, que tristesse, inquiétudes et regrets, n'accusons que nous-mêmes. Jusqu'au moment de l'entrée de l'hôte divin, c'est à peine si nous nous sommes occupés de lui et de sa demeure. Il l'a surprise, pleine de ces petits désordres qu'une âme honnête ne peut souffrir, et dont elle se préoccupe et s'inquiète, au risque de perdre la joie et le bénéfice d'une visite qui devait être pour elle, une fête de douce mémoire. Quand pourrons-nous dire avec assurance : Mon cœur est prêt, Seigneur : *Paratum cor meum, Deus paratum cor meum.* . . . . . .

. . . . . .

« Qu'ils sont aimables, qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Dieu des armées ! Mon âme soupire et languit après les parvis du Seigneur, mon cœur et ma chair tressaillent vers le Dieu vivant. Le passereau même trouve une demeure pour s'y réfugier, et la tourterelle, un nid, pour y déposer ses petits. Ah ! Seigneur des armées, mon roi et mon Dieu, que je retrouve donc vos autels ! Heureux ceux qui habitent votre demeure ; ils peuvent sans cesse y chanter vos louanges.

« Un jour dans vos parvis vaut mieux que mille loin de vous. J'aime bien mieux être le

« dernier dans la maison de mon Dieu, plutôt que « d'habiter dans les tentes des pécheurs. »

Ainsi chantait David ou le pieux compagnon d'exil qui l'avait accompagné dans sa fuite devant Absalon. Et cependant, les tabernacles, les parvis, la maison de Dieu, dont il est ici question, ce n'est pas encore le temple magnifique que doit bâtir Salomon, c'est la tente provisoire de Sion, où sont recueillis les témoignages de la miraculeuse protection de Jéhovah, sur le peuple d'Israël. Et en présence de ces signes fragiles destinés à disparaître dans les tempêtes de la guerre et de la persécution, quelle piété ! quelle ferveur ! Jusqu'à la défaillance, jusqu'à l'extase ! — Et nous qui possédons Dieu lui-même, Dieu en personne, réellement, substantiellement dans nos tabernacles, quels sont nos désirs, notre amour, nos joies, nos préférences ? — Hélas ! ! ! . . . . . .

. . . . . .

FAIBLESSE

La faiblesse est ombrageuse ou trop confiante. Ombrageuse, elle soupçonne, exagère, et devient facilement injuste. Trop confiante, elle se laisse mener. L'homme faible ne voit que par les yeux de l'habile ou de l'audacieux qui s'est emparé de lui. Ses défauts naturels n'en sont que plus graves et plus redoutables. C'est toujours une faute de lui confier quelque autorité. Malheureusement, on ne s'aperçoit de cette faute, que quand le mal est fait . . . . . .

. . . . . .

Mais ne croyez pas, Monsieur Jordonne, qu'on est faible parce qu'on est d'accord avec ceux que ne peut réduire notre esprit dominateur. Vous supposez à tort qu'un maître n'a pas de volonté, parce qu'il refuse de vouloir comme vous, qui voulez mal. . . . . .

. . . . . .

FEMME

« Tu seras au pouvoir de l'homme, dit le Seigneur à Ève, et il te fera sentir son joug : *Sub*

viri potestate eris et ipse dominabitur tibi. » (*Gen. Cap. III*).

Quel sinistre accomplissement de cette malédiction prophétique, surtout dans le monde des Gentils! Pour justifier les abus de son autorité et de son pouvoir, l'homme affiche publiquement son mépris pour la femme. « Les lois, dit Platon, ne doivent pas perdre la femme de vue un seul instant... car si cet article est mal ordonné, elles ne sont plus la moitié du genre humain, mais elles deviennent autant de fois plus la moitié qu'elles ont de fois moins de vertus que nous. » (DE LEG.) « L'inconstance du caractère, la mobilité des affections, la perversité naturelle, qui distinguent les femmes, ne manqueront jamais, malgré toutes les précautions imaginables, de les détacher de leur mari. Voilà pourquoi la femme n'est jamais propre à l'état d'indépendance. »

Ainsi parle la loi de Manou. Conséquence : Faire de la femme, une esclave dans la famille, et lorsque le mari vient à mourir, brûler la femme.

« La femme est perverse par nature, dit Hippocrate. »

Pauvre femme ! Elle est bien punie d'avoir induit l'homme à pécher. Elle nous a fait perdre la grâce de notre origine ; aujourd'hui encore, elle est, en bien des lieux, un obstacle à la péné-

tration de la grâce de la rédemption. Le christianisme veut réhabiliter la femme ; mais le Musulman n'entend pas être privé de son esclave ; le sauvage, de sa bête de somme. — En Chine, la condition de la femme est un préjugé vivant qui ne paraît pas près de céder aux influences civilisatrices du christianisme. Mutilée et méprisée, cette triste créature doit se tenir dans l'ombre ; il ne lui est même pas permis de manger avec son mari et avec son fils. Aussi voit-on des femmes chinoises s'imposer des jeûnes rigoureux, dans l'espoir qu'à force de souffrances volontaires, elles obtiendront d'être transformées en homme après leur mort. Le christianisme leur ouvrirait les portes du ciel, même sur la terre, puisqu'il les élèverait à la dignité d'hommes, sous une multitude de rapports. C'est ce que l'orgueil chinois ne peut souffrir. Et pourtant, la philosophie a passé par là . . . . . .

. . . . . .

Ajoutez aux amabilités de Platon, de Manou et d'Hippocrate, les gentillesses du digeste indien. « La femme reste fidèle à son mari, ni par crainte de la loi morale, ni par sévère réprimande, ni par soin de sa fortune, ni par respect pour sa famille, ni par bons traitements, mais par la seule terreur des coups et de la prison..... Le néant, le vent, la mort, les régions profondes,

le coupant du rasoir, le poison, les serpents, ne sont pas, quand ils sont réunis, aussi méchants que la femme. »

Les modernes, moins brutaux, n'épargnent pas la pauvre créature dans leurs analyses psychologiques. « La femme est un être vain et égoïste qui aime l'amour de tout le monde, bien plus que les personnes ; — un être léger qui prend au sérieux la supériorité que nous nous attribuons, et l'admiration que nous feignons d'avoir pour nous-mêmes, dans l'espoir de la lui faire partager ; — un être faible et maladif, esclave de l'imagination et des sens. Ne cherchez pas à lui prouver quelque chose ; contentez-vous de lui plaire, car elle se laisse convaincre par celui qui raisonne, et non par ses raisonnements. »

Et c'est par cet être inférieur et méprisable, que l'homme s'est laissé séduire, jusqu'à l'oubli de Dieu ? Il est donc bien bête ! Non, je ne puis pas croire à la vérité de ses mauvais propos ; j'aime mieux n'y voir qu'une pure vengeance de sa honteuse défection . . . . . .

. . . . . .

L'homme est-il meilleur que la femme, et vice-versa ? — Distinguons entre la masse et l'individu. — Un homme excellent vaut mieux à mon avis, que la plus excellente des femmes. Mais il y a, je crois, beaucoup plus d'ex-

cellentes femmes, que d'hommes excellents.

. . . . . .

« J'ai lu dans mes livres, dit Caldéron, que l'être qui doit le plus de reconnaissance à Dieu, c'est l'homme, parce qu'il est un petit abrégé du monde ; et moi, je pense que c'est la femme, parce qu'elle est un petit abrégé du ciel. » (*La vida es sueno, Jornado II, sc.I*). A la bonne heure, voilà un homme aimable ! Et il a raison, si l'on regarde dans l'âme de la femme par excellence, Marie, très sainte mère du Christ, en laquelle tout le sexe a été réhabilité. . . . . .

. . . . . .

Il y a des femmes tellement vertueuses qu'elles ne s'imaginent pas qu'on puisse aimer un autre homme que celui qu'on épouse. Telle était Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. — Un jour, une religieuse carmélite qui l'aidait à faire son examen de conscience pour une confession générale, lui demanda si, avant son mariage, elle n'avait pas cherché à plaire à quelqu'un de la cour du roi, son père : « Oh non, ma mère, répondit-elle avec une adorable naïveté, *il n'y avait pas de roi !* »

Et c'est à cette chaste femme que Louis XIV a infligé la douleur et la honte de ses scandaleuses amours et de ses bâtards ! — Ne méritait-il pas de finir comme ces vieux libertins qui épousent piteusement leur gouvernante, et

d'être morigéné dans sa vieillesse par la veuve d'un bouffon ! Heureusement que c'était une honnête et dévote personne. . . . . .

. . . . . .

La coquetterie fait arme de tout : « Il n'y a pas un bout de nos rubans, me disait une femme spirituelle, pas un pli de nos vêtements, pas une mèche de nos cheveux, qui n'ait des intentions. »

. . . . . .

« La vengeance est le plaisir d'un esprit faible, petit, étroit :

...Quippe minuti
Semper et infirmi est animi exiguique voluptas
Ultio. »

Et le poëte ajoute malignement :

« C'est dans la vengeance surtout, que la « femme se complaît :

...Continuo sic collige quod vindictâ
Nemo magis gaudet quam femina... »
(JUVEN. *Sat. XIII*).

Sur ce point, je connais beaucoup d'hommes qui sont femmes. . . . . .

. . . . . .

Je viens de lire en tête d'un ouvrage destiné aux femmes, l'épigraphe suivant :

« Il faut rendre les femmes raisonnables, avant de vouloir en faire des chrétiennes. »

Est-ce que je me serais trompé ? — J'ai toujours cru qu'il fallait s'appliquer à faire des

femmes, de bonnes chrétiennes, afin de les rendre raisonnables . . . . . .

. . . . . .

FLATTERIE

Le flatteur est un malin. A l'heure où vous gobez sa louange, et la croyez sincère et désintéressée, il ouvre, dans la paroi de votre âme vaniteuse, une fenêtre dérobée, par où il reçoit comme l'antique Sérapis, les baisers du soleil. Toutes les faveurs dont vous payez ses bassesses passent par là ; et vous vous imaginez qu'elles sortent par les grandes portes de votre muni ficence. Imbécile ! . . . . . .

. . . . . .

C'est quand il nous imite et devient l'ombre vivante de nos défauts et de nos vices, que le flatteur est consommé dans son art ; car ce que l'homme aime par dessus tout, c'est de se retrouver dans quelqu'un. Qu'avez-vous fait à Dieu, qu'il vous ait donné des flatteurs ? C'est un présent de sa colère, dit le poète :

> Détestables flatteurs, présent le plus funeste,
> Que puisse faire aux rois la colère céleste !

Hélas, à ce compte, tous les orgueilleux sont rois !

. . . . . .

Lorsque vous voyez venir à vous, des gens que vous ne connaissez pas, et que vous les entendez vous faire toutes sortes de compliments sur vos talents, vos vertus, votre influence, regardez bien leur habit. S'il montre la corde, défiez-vous, et dites tout doucement à votre porte-monnaie : Tiens-toi bien ! . . . . .
. . . . . .

FOI

Croyons tout : tout ce que Dieu enseigne, tout ce qu'il commande, tout ce qu'il désire. La foi vive et profonde est, dans la vie des saints, le premier élément de perfection.

Croyons que Dieu est la beauté suprême, la majesté infinie, partout présent, plus que le soleil n'est présent à nos yeux, plus que l'air n'est présent à notre poitrine, plus que le sang n'est présent à nos veines, plus que nous ne sommes présents à nous-mêmes. — Est-ce que nous oserons rien faire qui l'offense et lui déplaise ?

Croyons que Dieu est bon, plus que toutes les créatures ne sauraient le dire, qu'il nous a tout donné, et qu'il nous prépare un bien infini, lui-même. — Est-ce que nous ne l'aimerons pas ?

Est-ce que nous ne nous donnerons pas à lui tout entiers ?

Croyons que Dieu est souverainement juste ; qu'il ne laisse aucune faute impunie, parce qu'il voit, compte et mesure toutes nos prévarications ; croyons que sa justice a devant elle, le champ sans limite de l'éternité, et qu'elle y poursuivra toutes les iniquités des hommes. — Est-ce que nous aurons assez de larmes pour nos péchés ? Est-ce que nous hésiterons à marcher résolument dans les voies austères de l'expiation ?

Croyons que Dieu a souffert pour nous, et que sanglant et défiguré, il nous invite, par ses gémissements, à le suivre sur la route du Calvaire. — Est-ce que la mortification ne deviendra pas pour nous, aimable et désirable ?

Croire tout cela, d'une foi vive et profonde, c'est la sagesse du chrétien : Tous les biens nous viennent avec elle : *Venerunt omnia bona pariter cum illâ* . . . . . .

. . . . . .

Un de mes amis, l'abbé B..., rencontra sur son chemin un Auvergnat, petit marchand ambulant alerte, joyeux et de facile conversation. C'était dans les environs de Pont-Levoy. Le bonhomme, sans présentation, aborde l'abbé : « Monsieur le Curé, dit-il, ce grand bâtiment qu'on voit là-bas, n'est-ce pas le fameux collège de Pont-Levoy ? — Oui, mon ami. — Oh bien ! je me

suis laissé dire qu'il y avait là, un proviseur qui se faisait servir tous les jours, un dîner de vingt personnes, lors même qu'il était seul à table. — Et vous l'avez cru ? — Écoutez, je l'ai cru, parce que ça ne me coûtait rien, mais si ça m'avait seulement coûté un sou, je ne l'aurais pas cru. »

Beaucoup sont Auvergnats dans le royaume de Dieu. Ils auraient la foi, si ça ne leur coûtait rien. Mais ça coûte plus d'un sou, hélas ! . . .

. . . . . .

La foi est un vieux joyau qui peut n'être pas à la mode de l'esprit moderne. Il n'en est pas moins de la plus belle eau. Les verroteries de la science humaine ne parent pas une âme, comme ce diamant divin. . . . . .

. . . . . .

La foi nous montre le souverain bien pour que l'espérance le désire et l'attende, et que la charité le possède . . . . . .

L'obscurité des vérités de la foi nous fait moins peur que la lumière. Une foule de gens craignent de comprendre, parce que cela les obligerait à bien faire : *Noluit intelligere ut bene ageret.* (*Ps. XXXV*). — Ne soyons pas dupes de ceux qui disent : je n'ai pas la foi. La plupart du temps, ils ne la veulent pas. . . . . .

. . . . . .

L'incrédulité prétend avoir rencontré dans la foi, des mystères inacceptables pour la raison.

Elle serait moins fière si nous pouvions pénétrer jusqu'au fond des âmes. Nous y verrions la triste vérité de cette parole de l'Apôtre : « C'est en chassant la bonne conscience, qu'on fait naufrage dans la foi : *Bonam conscientiam repellentes, circa fidem naufragaverunt.* » (*I Tim. C I*,19) .

. . . . . .

Pour le plus grand nombre de ceux qui ont tué la foi dans leur âme, on peut dire, comme pour bon nombre d'assassins : Cherchez la femme . . . . . .

. . . . . .

Lettre à un ami M. E. B.

« La foi ! la foi ! Je voudrais avoir la foi ! Tel est le cri de votre âme, mon ami. Vous sentez le besoin de croire, Dieu soit béni ; c'est un grand pas que vous avez fait. J'ai plusieurs fois entendu dans vos conversations des paroles qui retentissaient douloureusement en mon âme, parce qu'elles me faisaient entrevoir dans la vôtre, un vide, sur lequel il fallait diriger votre attention, avant de vous rien dire de la pratique des devoirs chrétiens, que vous voyez si facilement accomplir autour de vous. Si Dieu vous le montre aujourd'hui, ce vide, n'ayez pas peur d'y porter vos regards et d'en mesurer la profondeur. Faites devant lui cette méditation consciencieuse, dont

vous me parlez dans votre lettre, et laissez-moi converser à cœur ouvert, avec vous, comme avec le meilleur ami que j'aie, à l'heure qu'il est, en ce monde, celui dont ma charité de jeune prêtre a voulu et cherché premièrement le salut.

« Fils d'une famille chrétienne, élevé dans un collège religieux, dont vous aimez à vous souvenir, vous avez eu la foi. Il fut un jour où la vérité chrétienne habitait tranquillement votre âme d'enfant. Dieu croissait en vous parce que vous suiviez docilement l'impulsion de sa grâce.

« Cette grâce des jeunes années, nous sommes libres de la conserver par de généreux efforts, libres aussi d'y renoncer. C'est malheureusement ce qui arrive à la plupart des jeunes gens que les passions, les mauvais livres, les fréquentations dangereuses entraînent hors du chemin laborieux du devoir et de la vertu. La grâce perdue, la foi s'obscurcit ; elle finit par s'éteindre, si l'absence de la grâce se prolonge. Heureuse l'âme dont la raison reste saine, et conserve assez de droiture pour sentir, après l'apaisement des passions de jeunesse, et en face des responsabilités de l'âge mûr, qu'il lui manque quelque chose.

« Vous êtes cette âme, mon ami, et c'est pour obtenir de vous une détermination pratique, depuis longtemps désirée par ceux qui vous aiment, que Dieu vous envoie aujourd'hui les

bons mouvements qui vous font désirer la foi.

« En désirant la foi, croyez-le bien, vous ne désirez pas une chose de luxe, un simple ornement de votre honnêteté, mais un aliment absolument nécessaire à votre nature, pour qu'elle accomplisse sa destinée. La foi est à l'âme, destinée à la surnaturelle et éternelle vision de Dieu dans le ciel, ce que le pain est au corps, naturellement destinée à une vie temporaire et imparfaite. Que dis-je ? — C'est à proprement parler le *panem quotidianum*, que nous demandons à Dieu soir et matin. C'est, selon l'expression de saint Paul, « le support des choses que nous espérons ; » et d'après le concile de Trente, « le fondement de notre salut, la racine de notre justification. » C'est pourquoi « sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu, nous disent les Saintes Lettres » — « Celui qui ne croira pas sera condamné ; » bien plus, « celui qui ne croit pas en Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi, est déjà jugé. »

« Et remarquez, cher ami, qu'il ne s'agit pas ici de la croyance aux vérités, que la raison peut se démontrer, mais de la croyance aux vérités que Dieu nous a lui-même enseignées, et auxquelles nous devons adhérer fermement, quand bien même, il nous serait impossible de les comprendre, et de les démontrer intrinsèquement. La foi s'élève au-dessus de la raison, et met toute

sa confiance dans la suprême vérité et véracité de Dieu, comme l'indique le mot *fides*.

« Mais pourquoi nous imposer une pareille croyance ? — Impertinente question par laquelle l'homme semble reprocher à Dieu le plus grand de ses bienfaits. — Dieu n'était point obligé de se faire connaître à nous, autrement que par le rayonnement, la manifestation de ses perfections infinies dans les créatures ; c'est notre moyen naturel de connaître, et il y a dans cette connaissance qui peut être indéfiniment perfectionnée, de quoi rassasier l'esprit, remplir le cœur, ravir tous les sens, béatifier tout notre être. Mais, en creusant dans nos âmes l'appétit de la félicité, Dieu a pris, en quelque sorte, mesure sur sa plénitude infinie. Il a voulu nous faire participer à sa propre félicité, en se donnant à nous, sans moyen terme ; nous béatifier par la vision intuitive de son essence infinie, de sa vie et des harmonies intimes de son impénétrable nature. Voilà notre fin dernière. Elle est tellement au-dessus de notre nature, que même, en supposant à celle-ci le plus haut de perfectibilité, nous ne pouvons concevoir qu'elle entre dans l'infini, si l'infini lui-même ne l'y attire. Bref, notre fin dernière est proprement surnaturelle. Dieu qui nous l'a assignée librement, est libre de choisir les moyens de nous y conduire, et logiquement, ces moyens doivent être proportionnés à la fin :

fin surnaturelle, moyens surnaturels. Or la foi est, de tous les moyens surnaturels, celui qui se conçoit le premier, puisqu'il prépare tous les autres : l'espérance, la charité, les vertus et les œuvres saintes.

« Malheureusement, tous ne partent pas du principe d'une fin dernière surnaturelle, attendu que ce principe appartient lui-même à la foi. Il ne peut servir de point de départ, et être mis à la tête d'une déduction logique, que pour ceux qui sont plutôt oublieux qu'incrédules, et auxquels il est facile de rappeler les enseignements religieux de leur première éducation.

« Si vous êtes plus qu'oublieux, cher ami, si les influences d'un milieu rationaliste vous ont mis en défiance contre les vérités de la foi, rappelez-vous que Dieu a réuni autour de ces vérités, toutes les preuves extrinsèques capables de justifier notre adhésion, et de préparer un esprit droit à l'acte éminemment humble, généreux, puissant, surnaturel de la foi. Les miracles, les prophéties, la conquête surhumaine du monde païen, par douze hommes sans lettres, sans puissance et sans crédit, l'héroïque confession des martyrs, la vie si longue, si pleine, si inaltérable, si majestueuse de l'Église, dans des conditions de lutte et de résistances, où la plus forte des sociétés humaines aurait péri cent fois ; tout cela converge vers un seul point, le dogme

fondamental de la divinité de Jésus-Christ, le plus grand des thaumaturges, l'objet suprême des prophéties, l'éducateur des apôtres et la source de leur mission, l'invisible soutien des martyrs qui témoignaient par le sang et la mort, du fait de son existence, de sa vie, et de son œuvre rédemptrice, — fondateur de l'Église dont il a prédit les combats et les triomphes, et à qui il a promis son assistance, jusqu'à la fin des siècles.

« Dès qu'il est prouvé que Jésus-Christ est Dieu, il faut bien croire sa parole, quand bien même, elle nous enseignerait des vérités incompréhensibles. Il serait plus qu'étrange que nous eussions confiance en des hommes graves et instruits, qui nous révèlent les mystères des sciences humaines, auxquels, la plupart du temps, nous ne comprenons pas grand chose, et que nous refusassions de croire des vérités dont un Dieu est l'éternel témoin.

« La raison humaine pour légitimer ses résistances, niera-t-elle le dogme fondamental de la divinité de Jésus-Christ ? — Mais ce dogme appartient à l'histoire. Il est écrit dans les préparations prophétiques qu'on voit se dérouler à travers les siècles anciens, et dans la prodigieuse transformation qu'a subie le genre humain, depuis l'avènement de celui que les arabes ont appelé le « désiré des nations », le « libérateur »,

le « sauveur du monde », « l'envoyé de Dieu, » « Dieu avec nous.» A toutes les objections inventées par l'incrédulité militante, pour ruiner ce fondement de notre foi, la controverse catholique a opposé des réfutations triomphantes. Dans le champ de la métaphysique, elle a démontré qu'il est absurde de refuser à Dieu le pouvoir de déroger à des lois dont il est le maître absolu, et de révéler un avenir éternellement présent à sa pensée, que, par conséquent, le miracle et la prophétie sont possibles ; que, dans leurs manifestations sensibles, ce sont des faits qui relèvent de l'expérience et que l'on peut parfaitement constater. Contre l'argumentation multiple et tracassière de la critique, elle a établi l'authenticité, l'intégrité, la véracité de nos livres saints et confirmé leur autorité historique, par des découvertes archéologiques, auxquelles on ne s'attendait pas. Elle a prouvé qu'aucune cause naturelle, ne pouvait expliquer les prodigieuses conquêtes du christianisme ; qu'il est impossible d'attribuer au fanatisme, le témoignage sanglant des martyrs, tués, non pour des théories et des systèmes, mais pour des faits, et, entre tous pour le fait capital de l'intervention rédemptrice d'un Dieu-Homme, dans la vie de l'humanité ; que la vie impérissable de l'Église ne se peut expliquer que par l'assistance surnaturelle du Dieu qui lui a promis l'immortalité ; bref, que le fait capital

de l'existence et de la divinité du Verbe incarné, subsiste en dépit de toute opposition et résistance, et en lui, toutes les vérités du christianisme.

« Mais je dois vous le dire, cher ami, tout cet ensemble de preuves ne donne pas la foi ; son efficacité s'arrête à l'éclosion d'une conviction rationnelle qui prépare l'âme à recevoir le grand don de Dieu. Voilà pourquoi nous appelons ces preuves, *motifs de crédibilité* ; ils nous font voir qu'il faut croire, dit saint Thomas. Analysez leur force, mesurez leur portée, vous verrez qu'ils n'autorisent, en somme, que cette conclusion : Dieu a parlé. Mais cette conclusion est une lumière qui, semblable à la flamme du buisson ardent, vous appelle auprès de ce Dieu révélateur et vous impose le respect de sa parole.

Comme Moïse, vous quittez votre chaussure, vous secouez la poudre de vos pieds, vous vous prosternez, c'est-à-dire, vous vous dégagez du vain appareil de l'argumentation, vous imposez silence aux dernières clameurs de la raison étonnée, vous la soumettez à la parole de Dieu, et vous dites, du fond du cœur : Mon Dieu, je crois fermement.

« Alors, cher ami, votre âme habite un autre monde, le monde surnaturel. Vous croyez, parce que Dieu parle, parce que ce Dieu, possédant essentiellement toute vérité à la lumière de

sa très pure essence, animant toute vérité d'un amour infini, ne peut, ni ne veut vous tromper. Vous croyez tout ce qu'il vous révèle, même les mystères que l'intelligence bornée de l'homme ne peut comprendre. Vous croyez, et la cause intime de votre foi, son ressort, son énergie, c'est la grâce de Dieu qui tient en respect votre raison, l'éclaire sur son insuffisance, vous excite, vous presse, et vous fait croire.

« On peut être convaincu de la nécessité de croire, et ne pas croire. La grâce est absolument indispensable à la foi. C'est le don mystérieux dont le Sauveur parlait à la Samaritaine auprès du puits de Jacob, lorsqu'il lui disait : « *O si scires donum Dei* ! O si tu connaissais le don de Dieu ! » Voilà pourquoi nous prions et demandons la foi pour tous ceux qui ne l'ont pas ; voilà pourquoi j'ai juré à Dieu que je l'importunerais jusqu'à ce qu'il vous ait fait la grâce de croire ; voilà pourquoi vous devez demander vous-même cette grâce, avec le candide abandon d'un enfant qui sent ses besoins, et les communique à son père.

« Vous la demanderez, n'est-ce pas, par Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi ? Vous prendrez sa croix, vous la presserez sur votre cœur, et je doute que vous puissiez affronter pendant un quart d'heure cette sainte entrevue, sans vous sentir ému, sans entendre au fond de

votre âme, une voix mystérieuse et tendre, qui vous dira : « O mon fils, si tu connaissais le don de Dieu ! Pourquoi demeures-tu si longtemps éloigné de mon éternelle vérité ? Que de fois j'ai frappé à la porte de ton cœur, et tu ne m'as pas répondu ! Aujourd'hui, je reviens encore te proposer ma grâce, avec la foi et tous les actes de la foi. Réponds-moi ! réponds-moi ! »

« Oserez-vous vous refuser à ses divines instances, cher ami ? Que serait donc devenu cet excellent cœur qui a su conquérir mon amitié ? Ouvrez-le à l'amitié de Dieu qui vous implore, afin que nous soyons unis par des liens plus purs, plus étroits et plus solides, que les liens périssables des affections humaines. ». . . . .

. . . . . .

FORCE

La force qui a besoin de beaucoup de bruit et d'actes violents pour s'affirmer n'est pas la vraie force. Un tempérament de brute ne peut faire illusion qu'aux niais qui le prennent pour un caractère. . . . . .

. . . . . .

Nous prêchons la force à nos jeunes générations ; nous leur démontrons éloquemment qu'il

en faut, et qu'elles n'en ont pas; mais nous n'avons pas le philtre qui la donne. Apprenons-leur donc à dire à Dieu, d'un cœur humble et plein de sincères désirs : « O Dieu, c'est toi qui es ma force : *Tu es Deus, fortitudo mea ! — Domine, fortitudo mea et robur meum !* » A l'Esprit Saint : « Donne à mon misérable corps, cause de tant de faiblesses, ton inépuisable vigueur : *Infirma nostri corpori virtute firmans perpeti.* » Cette prière vaudra mieux que tous les discours.

. . . . . .

FRANCE

« Heureuse nation française ! disait le pape Benoît XIV. Elle fait des sottises tant que le jour dure, et Dieu aidant, elle les répare pendant la nuit. » — Hélas ! je trouve que le jour dure bien longtemps. . . . . .

. . . . . .

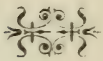
FRANÇOIS II, DE NAPLES

François II, roi de Naples, vient de mourir. « Il a porté l'exil avec dignité, dit la presse, mais

quel piètre homme ! si l'on ne considère que la petite portée de son esprit, et la faiblesse de son caractère ! »

Or, un jour, pendant les fêtes du Centenaire de 1867, à Rome, je lui fus présenté. Je crus de mon devoir de lui promettre des prières pour le rétablissement de son pouvoir et le retour dans ses États. Ses yeux s'illuminèrent comme d'un feu céleste, et d'une voix ferme, il me dit : « Ne demandez pas cela, mon Père ; mais bien que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse et que je sois toujours prêt à m'y soumettre, au prix de toutes les tristesses et de toutes les infortunes. »

Je ne saurais dire quels furent mon étonnement et mon admiration. Rien que pour cette parole, François II est, à mes yeux, plus grand que bien des grands hommes.



GRACE

Nous devons compter sur la grâce, parce que sans elle, nous ne pouvons rien faire ; mais elle ne nous dispense pas d'agir et avec vigueur, dans l'œuvre de notre salut et perfection. Le proverbe dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Avec plus d'ordre et plus énergiquement, le Psalmiste a dit : « Attends le Seigneur, et agis virilement : *Exspecta Dominum, viriliter age.* » . . . . . .

. . . . . .

La nature a ses fleurs et ses fruits, mais ce sont fleurs et fruits sauvages. Quand Dieu greffe sur notre sauvageon, fleurs et fruits se transforment. Le parfum, le goût, l'arome, deviennent méconnaissables, c'est le parfum, le goût, l'arome du ciel. La sève humaine a pris une vertu nouvelle en se mêlant à la sève divine, la grâce.

Le jardinier émonde le sauvageon et ne lui laisse ni branche, ni bouton, afin que la sève ne se perde pas en épanchements stériles, mais que, concentrant toute sa vigueur vers la greffe, elle la développe plus vite et plus richement. Ainsi, devons-nous émonder la nature, et contenir ses saillies, afin que toutes ses forces vives, conver-

geant vers la greffe divine et s'unissant à sa vertu, produisent plus vite et plus richement, fleurs et fruits surnaturels.

Comme le jardinier consulte la nature de ses sujets avant d'y insérer la greffe, Dieu consulte nos aptitudes naturelles, pour nous donner sa grâce, car il faut qu'il y ait, entre le sujet et la greffe, des affinités. Une nature vive et agissante reçoit une grâce qui la pousse aux œuvres extérieures de zèle et de charité. Une nature reposée et contemplative reçoit une grâce qui la conduit dans la solitude, sainte patrie des amoureux épanchements.

Plus parfaites et plus fécondes, sont les natures aptes à l'action et à la contemplation, parce qu'elles sont plus richement greffées. Telle était Catherine de Sienne, si profondément absorbée en Dieu, et si activement dévouée au salut des âmes, et aux intérêts de la sainte Église. . . .

. . . . . .

GRANDEUR

Nous avons, pour juger la grandeur, une mesure qui n'est pas celle de Dieu. Il n'y a que lui qui sache tout ce qu'il y a de petitesse au fond de l'âme de ceux que nous appelons des

grands hommes. C'est avec cela qu'il se moquera de nous, quand nous serons morts : *In interitu vestro ridebo vos, et subsannabo vos.* . . . .

. . . . . .

GUERRE

Les anciens avaient associé Mars et Minerve, dans le patronage des armées. Ingénieuse union qui donnait à la force brutale la sagesse pour guide.

Sans la sagesse, en effet, la guerre n'est qu'un brigandage. Mais la sagesse antique n'était qu'une toute petite vertu, en regard de l'esprit chrétien, qui a pris, peu à peu, la direction des forces militaires. Pour les païens, l'ennemi vaincu n'était qu'une victime vouée au supplice ou à l'esclavage. La sagesse chrétienne l'a transformé, et ne voit plus en lui qu'un malheureux dont il faut honorer le courage, et respecter l'infortune. Si la passion a souillé de quelques excès les armes chrétiennes, ces excès ont souvent été réparés par d'augustes repentirs. Après la victoire, le païen ne connaissait que le triomphe, le chrétien y a joint l'expiation. . . . . .

. . . . . .

HAINE

On a de l'aversion malgré soi ; il faut vouloir pour haïr. . . . . .

. . . . . .

La haine médite les crimes que la colère improvise. . . . . .

. . . . . .

Mieux vaut le mécontentement qu'on vomit tout de suite en des paroles vives, désagréables, et même dures, que celui qu'on digère lentement et en silence. Le premier est bientôt passé ; le second s'insinue dans l'âme sous forme de rancune, et de la rancune à la haine, il n'y a pas loin. . . . . .

. . . . . .

N'aimez-vous pas mieux les bourrades passagères d'un bon enfant, qui, du jour au lendemain, oublie sa colère, que la pieuse rancune d'un saint homme susceptible et ombrageux qui se croit obligé de vous punir, par une longue et solennelle froideur, d'une injure imaginaire dont il vous croit coupable. . . . . .

. . . . . .

HENRI IV

Vaillant capitaine, habile politique, sage administrateur, intelligent, bon et ferme, l'étoffe d'un grand monarque. Malheureusement, le huguenot n'était pas tout à fait mort en lui, et le paillard était trop vivant. Ancien chef de l'hérésie, il lui a accordé des privilèges et des franchises qui ont amené, dans la nation très chrétienne, le renversement de l'ordre chrétien, et les désordres de ses mœurs n'ont été que trop bien imités dans sa descendance. Il est mort sous le couteau d'un assassin, et sa race a été deux fois balayée par les révolutions. Ce qui en reste ne se rétablira que par la pureté de la foi et des mœurs, si les jugements de Dieu ne sont pas sans appel, de la justice à la miséricorde. . . . . .

. . . . . .

HONNEUR

François Ier écrit : « Tout est perdu, fors l'honneur » ; et cependant, au lieu d'abdiquer entre les mains de son vainqueur et de le mettre

ainsi dans l'impossibilité de nuire à la France, il entre en accommodement avec lui, et laisse humilier son royaume et sa patrie, au profit de sa personne.

Pie VII entendait autrement sa dignité. « Si vous obtenez de moi, disait-il à Napoléon, les concessions que vous demandez, mon abdication est signée, un nouveau pape est élu, et vous n'avez plus entre les mains, que le moine crasseux, Chiaramonti ». — Ces papes n'en font jamais d'autres . . . . . .

. . . . . .

HONNEURS-LOUANGES

Qui donc a dit qu'on allait me faire cardinal ? — Je n'en sais rien. Les barbouilleurs de papier ont ébruité ce cancan, et voilà qu'il fait le tour de la presse. Une dévote attendrie m'écrit : « Mon Très Révérend Père, la France apprend avec bonheur, etc.....» — Pauvre bonne femme ! La France se soucie de mon cardinalat comme un poisson d'une pomme. S'il y a des heureux dans cette affaire, ce sont les ingénus qui s'imaginent qu'on grandit Tom-Pouce, en le hissant sur des échasses. Pour moi, j'en serais embêté. J'estime que le plus grand honneur que Dieu

puisse me faire, est de me laisser vivre sans honneurs. . . . . .

. . . . . .

Je ne connais rien de plus humiliant que la louange des sots, si ce n'est la manière dont ils l'expriment. Leur jugement nous tue à moitié, leurs louanges nous achèvent. . . . . .

. . . . . .

Les rêves de grandeur hantent toutes les cervelles, même celles des religieux. Mais pour peu qu'on ait un petit grain de sagesse, et une petite flamme d'amour de Dieu, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on est un parfait imbécile.

. . . . . .

Noblesse, gloire, honneur, se suivent.

La noblesse est le droit d'être connu : *Nobilitas, noscibilitas*, — droit fondé sur la science, la vertu ou la naissance. La dernière ne signifie pas grand chose sans l'une des deux autres. .

. . . . . .

La gloire est la notoriété de la noblesse, saluée par la louange des hommes : *Clara cum laude notitia* (Saint THOMAS).

Le respect qui s'incline devant la gloire, c'est l'honneur. . . . . .

Un véritable enfant de Dieu se contente de la noblesse, et n'a cure de la gloire et des honneurs. . . . . .

. . . . . .

HONNÊTETÉ

Un homme pauvre n'est pas toujours un pauvre homme. Il en est de même de l'homme honnête et de l'honnête homme.

Vous devez à votre voisin, un homme plus ou moins considérable, et vous êtes bien résolu de ne jamais lui montrer la couleur de votre argent ; vous n'êtes pas un honnête homme.

Mais quand il passe, vous le saluez, chapeau bas, front incliné, bouche en cœur ; vous êtes un homme honnête.

Montez plus haut.

Vous devez à Dieu quantité d'actes religieux, dont vous prétendez vous abstenir, tant qu'il n'y aura pas contrainte par corps ; vous n'êtes pas un honnête homme.

Mais après cela, vous avez bonne opinion de Dieu ; vous le saluez de temps à autre, vous lui rendez visite, quelquefois ; vous faites l'aimable avec ses ministres ; vous êtes un homme honnête.

Question de grammaire, trop souvent oubliée par ceux qui se disent honnêtes gens. Pas de transposition, s'il vous plaît ! . . . . . .

. . . . . .

HUMILITÉ

L'humble ressemble aux vases d'argile que portaient les soldats de Gédéon. Il faut que la mort le brise pour qu'on puisse voir, en tout son éclat, la lumière de ses vertus. . . . .

. . . . . .

Ne nous comparons à personne, si ce n'est pour convenir que tout le monde vaut mieux que nous. . . . . .

. . . . . .

Il nous est permis de nous indigner contre le vice et le crime ; mais que ce soit humblement, c'est-à-dire sans faire déborder notre indignation jusqu'aux vicieux et aux criminels. Car, si nous voulons regarder attentivement jusqu'au fond de notre pauvre nature, nous y découvrirons les convoitises, d'où procèdent tous les vices et tous les crimes, et serons bientôt convaincus qu'il y a en chacun de nous, l'étoffe d'un scélérat. . . . . .

. . . . . .

Si donc, nous sommes tentés de dire de quelqu'un : C'est un misérable, jetons un coup d'œil franc et sincère au fond de notre âme. Nous y verrons de vilaines choses qui nous

arrêterons soudainement, et nous nous contenterons de dire : *Miserere mei, Deus*. . . . .

. . . . . .

HUMILIATIONS

Je suis publiquement méprisé, injurié, maltraité. La nature outragée se révolte et veut une réparation. C'est le point d'honneur. En bonne et chrétienne justice, la nature a tort. Un regard sincère et profond sur nous-mêmes, suffit pour nous convaincre que nous sommes dignes de tous les affronts. Êtres déchus, rois de comédie, enfants révoltés, voilà ce que nous sommes. Une seule faute commise contre Dieu, justifie tous les mépris à notre endroit. Dût le monde entier nous passer sur le corps, nous n'aurons pas encore commencé une expiation digne de la très haute majesté que nous avons offensée. Oserons-nous bien demander des réparations, quand nous sommes incapables de rien réparer ! Et n'y aurait-il pas plus d'intelligence et de vrai courage à se taire, qu'à pousser des clameurs vengeresses, et à demander des plaies et du sang ?

Le Christ, silencieux et résigné dans l'opprobre, proteste contre le point d'honneur. Couvert

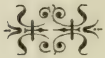
par son exemple, le chrétien, quoiqu'en dise le monde, sera toujours en sûreté.

Mais qui entend ce langage ? Dieu m'a fait la grâce de le comprendre. A tout mépris, à tout affront, à tout ce qui blesse mon amour-propre et révolte ma nature, je veux dire : Merci ! . . . . . .

. . . . . .

Il y a des gens qui nous haïssent et nous méprisent, sans que nous leur en ayons donné aucun sujet. Ne nous fâchons pas contre eux, mais persuadons-nous qu'ils agissent par un instinct divin. Dieu qui nous connaît à fond, qui voit nos mauvais instincts, nos défauts, nos prévarications, sait combien nous sommes dignes de mépris et de haine. . . . . .

. . . . . .



IDÉES

Un homme a des idées, c'est déjà quelque chose, mais encore faut-il que le jugement les mette à leur place. A quoi sert à un général d'avoir cent mille hommes sur le champ de bataille, s'il ne sait pas les faire manœuvrer?

. . . . . .

IMPIE

A force de faire peur, l'impie finit par croire qu'il est quelque chose. Mais il n'y a que les gens de peu de foi qui le craignent. Le vrai croyant sait bien qu'il n'a devant lui qu'une aride poussière que le vent de la justice divine balaiera un jour, et fera disparaître, pour nettoyer la terre : *Tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ* (*Psalm. I*) . . .

. . . . . .

INCRÉDULES

Les aveugles sont des pauvres intéressants. On a pitié d'eux, parce qu'ils ont conscience de leur malheur. Mais comment avoir pitié des

incrédules superbes qui croient tout voir, et voir mieux que tout le monde ! . . . . .

. . . . . .

INDÉPENDANCE

Rêver l'indépendance est une folie ; il faut toujours que nous portions un joug. Si nous prétendons nous débarrasser du joug de la loi divine, ce sera pour en porter deux : le joug de colère d'un maître indigné de notre rébellion, et un autre, je ne sais lequel, celui qu'il plaira à notre aveugle passion, de faire peser sur nous. Dans le consentement de notre volonté propre, et dans l'enivrement du plaisir, nous croyons avoir les épaules légères. Erreur ! — Car outre qu'une habitude déréglée est toujours un joug honteux, il est peu d'hommes trempés de manière à ne subir aucune influence d'autrui ; et c'est souvent lorsque nous nous croyons plus maîtres de nous-mêmes, que la servitude accroît le déshonneur de nos fautes. . . . . .

. . . . . .

INDUSTRIE

Retirez l'industrie des mains de Mammon, dieu sans entrailles, qui la tyrannise, pour la

mettre aux mains du Dieu compatissant que les chrétiens adorent, vous la verrez se transformer. Une industrie chrétienne n'abuse plus de l'ouvrier. Elle règle équitablement le travail, et renouvelle les forces en de religieux repos ; elle est juste dans la rétribution, et miséricordieuse pour les accidents qui condamnent le travailleur à l'impuissance et au chômage ; elle modère l'amour du gain, pour rehausser les salaires. Elle combat l'individualisme, et s'applique à fonder les familles ouvrières dans la communauté des croyances et la solidarité des intérêts. Elle crée des corporations puissantes et tranquilles, ou, de haut en bas, de bas en haut, l'amour et le respect se croisent ; où la révolution est en horreur, parce que chacun aime son état, et est content de son sort. . .

. . . . . .

L'accélération du mouvement industriel qui change chaque jour la physionomie des peuples civilisés, n'est-elle pas le résultat des doctrines matérialistes qui ont fait prévaloir dans l'esprit humain, l'idée de l'utile ? Si ce mouvement échappe à toute influence religieuse, il ne peut qu'exaspérer les passions et aboutir, tôt ou tard, au brisement de la machine sociale. Mais j'ai l'espoir que la *plénitude des temps* arrivera pour lui, comme elle est arrivée pour tous les mouvements des civilisations antiques. Jésus-

Christ, sauveur du monde, s'est emparé de ces mouvements au profit de son œuvre de régénération ; il fera de même pour le mouvement industriel. L'Église, un jour, profitera de ce mouvement, des communications plus faciles, et des rapprochements qu'il établit entre les peuples, pour se répandre et triompher partout. L'industrie, par la magnificence et l'abondance de ses produits, deviendra la servante de la religion et de la charité. De sorte que l'homme, sans le vouloir, aura fait l'œuvre de Dieu, en travaillant au profit de ses passions. Demandons à Dieu le prochain avènement de cette bienheureuse transformation, chaque fois que nous disons : *Adveniat regnum tuum*. . . . . .

. . . . . .

JÉSUS-CHRIST

Il n'est aucun homme en ce monde, qui puisse faire remonter sa naissance, par voie de progéniture, jusqu'au père de la race humaine ; tous les titres sont perdus. Jésus-Christ seul, a voulu que l'on conservât les siens, afin de justifier le nom autonomastique de *fils de l'homme*, qu'il a pris lui-même, et de nous montrer, en sa personne, l'*Adam* de l'humanité régénérée. . . . . .

. . . . . .

Mirificavit Dominus sanctum suum : — Tous les saints sont des merveilles, mais la plus grande merveille de ce monde, et de tous les mondes possibles, c'est le saint des saints, Jésus-Christ, fils de l'homme, et fils de Dieu. Il est admirable par ses vertus, par sa doctrine, par ses miracles, par sa mort, par sa résurrection, par l'établissement de son Église, par sa victoire sur la double tyrannie de l'erreur et de la force, par le culte et l'amour de l'humanité chrétienne, par les vertus et les œuvres de ses saints. Et tout cela est la préparation temporelle de la gloire céleste, suprême et éternelle

merveille devant laquelle toutes les nations pousseront un cri de triomphe ou de désespoir.

. . . . . .

Dieu est descendu vers nous, dans la personne de son fils Jésus-Christ. *Inclinavit cœlos et descendit.* (*Ps. XVII*). C'eût été un trop grand bonheur pour nous, si le Verbe s'était manifesté dans toute sa splendeur, et même, dans tout l'éclat de son humanité glorifiée par la résurrection ; la terre serait devenue le ciel. Mais le Verbe divin a mis un nuage sous ses pieds, et s'est enveloppé d'un voile : *et caligo sub pedibus ejus* (*Ps. LXXXXVI*). Le nuage, c'est son humanité sainte soumise à nos infirmités ; le voile, c'est le sacrement eucharistique qui nous dérobe la vue de sa chair glorieuse. Heureux celui dont la foi perce le nuage et déchire le voile !

. . . . . .

Jésus-Christ, en acceptant d'être le rédempteur de l'humanité se condamne à mort, car la mort s'unit logiquement à l'œuvre de la rédemption.

Par raison obédientielle. Il a pris le péché : or la sentence portée contre le péché, est une sentence de mort : *morte morieris*, donc la mort est le prix du péché : *Stipendium peccati, mors.* Le péché est la désobéissance d'orgueil et d'égoïsme ; la mort est la parfaite obéissance d'humilité et de dévouement.

Par raison imitative. Le péché étant la séparation de l'âme d'avec Dieu, principe de sa vie surnaturelle, il convient qu'il soit châtié par la séparation de la chair d'avec l'âme, son principe d'animation.

Par raison d'amour. Jésus-Christ, par sa mort, va jusqu'au bout de son amoureuse soumission envers son Père, et sert en toute perfection la grande cause de sa gloire ; en même temps, il manifeste son parfait amour pour les hommes : *In finem dilexit eos.* . . .

. . . . . .

Jeunesse impatiente et trop éprise de sa liberté, hommes engraissés des richesses de la terre : Voilà un gros bataillon de l'armée des ennemis du Christ : *Circumdederunt me vituli multi, tauri pingues obsederunt me* . . . .

. . . . . .

Lisez le psaume 71e. C'est sous la figure du règne de Salomon, l'expressive et splendide prophétie du règne de Jésus-Christ, le grand prince de la paix.

Ce n'est pas par des coups de force que s'établit ce règne, mais par une lente et douce infiltration « semblable à la pluie qui mouille une toison, à l'ondée qui pénètre la terre ». Un jour, le monde païen s'étonnera d'avoir été envahi malgré ses longues résistances.

Il durera toujours ce règne « tant que bril-

« lera le soleil, tant que la lune donnera sa « lumière, d'âge en âge ».

Il sera universel, ce règne : « d'une mer à « l'autre mer, et jusqu'aux confins de la terre. — « Les rois et tous les peuples en seront les « sujets ; en lui seront bénies toutes les tribus « de la terre, et toutes les nations chanteront « sa magnificence ».

Mais son grand caractère, c'est la miséricordieuse bonté « qui a pitié des petits et des « pauvres, les délivre de l'injustice, de l'oppres- « sion, de l'exploitation usuraire de leur force, « et leur donne, dans la société, une place « honorable. »

Nous n'avons pas encore vu ce règne du Christ dans toute sa splendeur, mais il y arrivera ; je le crois fermement, car il faut qu'il règne : *oportet illum regnare*. Le triomphe de la démocratie lui ouvrira les portes de l'avenir ; mais la démocratie ne triomphera que si elle se laisse sauver par lui. . . . . .

. . . . . .

Contraste stupéfiant ! Les martyrs sont allés pleins de joie et d'ardeur au supplice ; — un Dieu tremble et agonise, à la pensée des tourments qu'il va bientôt endurer. Pourquoi cela ? — Parce qu'il s'est fait entre Dieu et l'homme un merveilleux et miséricordieux échange. Jésus-Christ s'est, en quelque sorte,

vidé de sa force, pour nous la donner ; il s'est empli de nos faiblesses, pour en expier les lamentables conséquences. Son agonie est un miracle de bonté, que nous ne saurons jamais assez bénir. . . . . .

. . . . . .

L'Évangile ne dit rien de l'apparition de Jésus-Christ à sa très sainte Mère, après la résurrection ; et cependant, nous ne pouvons pas croire qu'elle ait été oubliée. Mais à quoi bon son témoignage ? On aurait pu accuser son amour maternel d'hallucination. Marie croyait fermement au miracle que son Fils avait promis. Jésus-Christ a voulu que ce miracle, axe de notre foi, fût affirmé par des gens qui ne voulaient pas croire. . . . . .

. . . . . .

JEUNESSE

Trois maximes excellentes pour la jeunesse.

Il vaut mieux apprendre et bien savoir une chose, que connaître un peu de tout.

Il vaut mieux vouloir fermement, que désirer beaucoup.

Il vaut mieux se laisser bien conduire, que courir en liberté.

JUIFS

Ne pas confondre le Juif spirituel avec le Juif charnel. — Le Juif spirituel savait s'élever au-dessus de la prospérité temporelle et dire avec le Psalmiste : « *Beatus populus, cujus Dominus Deus ejus* : Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu. » Le grand objet de ses désirs était « la lumière qui devait éclairer toutes les nations, et glorifier le peuple d'Israël : *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israël.* » En observant la loi, il en buvait l'esprit à cette roche mystérieuse où s'est brisé le Juif charnel. Il marchait dans la foi, il souffrait dans la foi, il triomphait dans la foi. Par l'élévation de ses idées et la sublimité de ses désirs, il tient la tête de toutes les nations de l'antiquité.

Le Juif spirituel a été consommé dans le fruit divin d'une fleur virginale, le Juif, Christ-Jésus, fils de David par la sainte mère, fils de Dieu par son éternelle génération. Le rédempteur du monde est juif, né d'une mère juive, les Apôtres, continuateurs de la rédemption, sont Juifs ; l'Église, en ses éléments principaux, est toute Juive. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, lorsqu'on parle de ce peuple.

Ce qui nous en reste, c'est le Juif charnel,

grossier interprète des promesses divines, attaché à l'écorce de la loi, contempteur de la grâce, meurtrier de celui qui l'a apportée au monde, enveloppé de la malédiction de Dieu, et en proie à tous les vices qui furent l'opprobre de l'ancien Israël, et lui attirèrent tant de maux.

Le Juif charnel est un peuple parmi les peuples. Il a l'unité des Anges réprouvés, pour mal faire, et continuer sur les membres du Christ, le crime du Golgotha.

Je ne crois pas que son entrée dans la société chrétienne soit le prélude de sa conversion, ni qu'on puisse, en lui en ouvrant libéralement les portes, amollir sa tête de pierre, et son cœur d'airain. Je crois plutôt qu'il abusera de tous les droits qu'on lui donnera, pour multiplier les trahisons. Il faut le tenir à l'écart, jusqu'à ce qu'il se convertisse. Ne le persécutons pas, mais défions-nous de lui. . . . . .

. . . . . .

Les Juifs ont commis le crime de Caïn. Saint Jacques le leur reproche : « *Væ illis quia in viâ Caïn abierunt!* » Le nouvel Abel, le Christ chéri de Dieu, inquiétait leur âme jalouse. A la vue de ses prodiges, confirmation divine d'une nouvelle doctrine qui contrariait leurs grossières espérances, ils pressentirent la ruine du privilège dont ils étaient si fiers.

Ils ont tué le Juste, et Dieu les a maudits,

comme il maudit Caïn. Marqués comme lui d'un signe mystérieux, ils parcourent le monde et traversent les siècles, partout et toujours, inexterminables, partout et toujours méprisables et odieux. . . . . .

. . . . . .

Détruire les Juifs ! On n'en viendra pas à bout. Dieu s'est réservé cette exécution, pour un miracle final. Il détruira leur cupidité, leur haine, leur aveuglement, pour les faire revivre en son Église. En ce temps-là, il faudra se préparer à la fin du monde . . . . . .

. . . . . .

JUSTE

Quelle admirable et consolante peinture du juste, dans le Psaume CXI !

La crainte étant le commencement de la sagesse, il craint le Seigneur : « *Beatus vir, qui timet Dominum.* »

Crainte pratique qui lui fait mettre toute sa volonté dans la loi de Dieu : Il ne supprime rien ; il va plutôt au delà des préceptes : « *In mandatis ejus volet nimis.* »

Il est doux ; il a pitié des malheureux, il se fait tout à tous : il prête, il donne, il est pro-

digue de bienfaits : « *Jucundus homo, qui miseretur et commodat.... dispersit, dedit pauperibus.* »

Ferme et inébranlable dans ses généreux desseins et son amour du bien, il règle sa parole, aussi bien que ses œuvres, sur le jugement de Dieu : « *Disponet sermones suos in judicio, quia in æternum non commovebitur.* »

Son cœur est toujours ouvert à la confiance en Dieu, et chaque jour affermit son espoir. Il est si fort qu'il peut mépriser tous ses ennemis : « *Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus, non commovebitur donec despiciat inimicos suos.* »

Heureux le juste ! *Beatus !* Il est béni dans sa race qui fait sentir au monde la puissance de ses vertus : « *Potens in terra semen ejus ; generatio rectorum benedicetur.* »

Béni dans sa maison, comblée de gloire et de richesses : de richesses spirituelles, plus que de richesses temporelles : « *Gloria et divitiæ in domo ejus.* »

Béni dans ses épreuves : ténèbres de la vie, au milieu desquelles le Seigneur, miséricordieux et juste, fait luire la lumière de ses consolations : « *Exortum est in tenebris lumen rectis, misericors et miserator et justus.* »

Béni dans sa mémoire qui demeure éternellement victorieuse de toutes les calomnies : « *In*

memoria æterna erit justus ; ab auditione mala non timebit. »

Béni dans les siècles des siècles, par la glorification de sa justice, et l'exaltation de sa puissance : « *Justitia ejus manet in sæculum sæculi, cornu ejus exaltabitur in gloria.* »

Le pécheur jaloux voit cela ; il s'irrite, grince des dents, sèche de dépit. Il voudrait tout détruire : juste, justice et bénédictions, mais son désir avorte misérablement : « *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : desiderium peccatorum peribit.* » . . . . . .

. . . . . .

Le juste fait gloire de tout. Planté, selon la parole de l'Écriture, comme un arbre fertile, près des courants de la grâce : « *Tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum,* » non seulement, il se pare des fruits magnifiques de ses grandes vertus, mais sa frondaison, cette foule de petites actions, qu'on croit inutiles ou indifférentes, contribue à sa fortune spirituelle. Aucune ne sera oubliée au jour de la récompense. « Tout ce qu'il a fait sur la terre, sera béni dans le ciel, par une éternelle prospérité : « *Et folium ejus non defluet ; et omnia quæcumque faciet super prosperabuntur.* » (*Psalm. I*).

JUSTICE

La justice est, de sa nature, raide et tranchante comme le glaive. Vertu maussade et gênante sans la bonté. Dire de quelqu'un : « Il n'est pas aimable, mais il est juste, » c'est affirmer son minimum de sociabilité. . . . . .

. . . . . .

JUSTICE DE DIEU (1870-1871)

Mois horribles ! Quels temps ! et quels malheurs ! Dieu pouvait avoir des raisons de nous épargner, mais aussi, une plus longue prospérité pouvait assurer l'irrémédiable triomphe de l'iniquité ! La France était coupable contre Dieu, contre l'Église, contre la société, contre la famille.

Contre Dieu ! Quels blasphèmes ! Non seulement, autorisés par le silence du pouvoir, mais assurés de sa complicité, récompensés de ses faveurs. — Contre Dieu. Quel mépris de son culte et de ses commandements ! le saint jour du dimanche, presque partout profané sans pudeur, pour satisfaire des avidités coupables,

uniquement préoccupées de l'accroissement de la richesse et du bien-être.

Contre l'Église. Quelles trames perfides visant sa dignité, son influence et son pouvoir ! Quels applaudissements aux persécuteurs et aux traîtres, qui, par les chemins de l'astuce, s'avançaient vers le centre de la catholicité, pour s'en emparer !

Contre la société. Que de principes tendant à déconsidérer l'autorité, à glorifier la force, à sacrifier la faiblesse, à légitimer, devant les plus odieux forfaits, la lâche inaction des peuples.

Contre la famille ! Quelles spéculations sordides ! Quelles pratiques honteuses pour l'amoindrir ! Et partout, quel aveuglement de l'esprit public ! Quelle pourriture des mœurs ! Quel aplatissement des caractères ! Quel énervement du courage !

Et l'on croyait que tout allait bien !

« C'est le propre des cœurs pervertis, dit saint Augustin, de s'imaginer que tout est prospère, lorsqu'on s'occupe de la splendeur des bâtiments et qu'on ne prête aucune attention à la ruine des âmes ; lorsqu'on élève les masses énormes des théâtres, et qu'on sape les fondements des vertus, lorsqu'on se fait honneur d'une prodigalité insensée et que les œuvres de miséricorde sont tournées en dérision ; lorsque le superflu des riches sert à nourrir dans le luxe, des personnes

abjectes, et que les pauvres ont à peine le nécessaire ; lorsque Dieu, par sa loi, proteste publiquement contre les désordres publics, et qu'il est lui-même blasphémé par un peuple impie : « *Perversa corda mortalium felices res humanas perstant, cum tectorum splendor attenditur, et labes non attenditur animarum ; cum theatrorum moles extruuntur et effodiundur fondamenta virtutum ; cum gloriosa est effusionis insania, et opera misericordiæ deridentur ; cum ex his quæ divitibus abundant, luxuriantur histriones, et necessaria vix habent pauperes ; cum Deus qui doctrinæ suæ publicis vocibus contra hoc malum publicum clamat, ab impiis populis blasphematur.* »

(*Epist.* 138).

. . . . . .

« *Calix in manu Domini vini meri plenus misto. Et inclinavit ex hoc in hoc, verumtamen fæx ejus non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ* » (*Ps.* 74). Dieu tient en mains le calice de sa justice, rempli de maux jusqu'aux bords. Il le penche à droite et à gauche. Tout le monde en reçoit : les justes et les pécheurs. Mais la lie reste au fond. La lie des châtiments divins, c'est l'enfer : tous les pécheurs en boiront. . . . .

. . . . . .

LIBÉRALISME

Singulier libéralisme que celui des gens qui se font un système de liberté et veulent y faire entrer de force tous les esprits. — En bon libéral, je commence par souffrir sans déplaisir et sans trouble, qu'on ne soit pas de mon avis, même sur les opinions auxquelles je tiens le plus. . . .

. . . . . .

LIBERTÉ

Rien ne se crée, rien ne se perd, dit le matérialisme. La matière et le mouvement ont toujours existé. Ils évoluent selon des lois fatales auxquelles on ne peut rien changer. Nous croyons déterminer le mouvement à notre gré, mais ce que nous appelons notre gré est un mouvement nécessaire, engagé dans l'immense série de tous les mouvements. Nous ne sommes libres, ni dans l'ordre physique, ni dans l'ordre moral. Du reste, ce que nous appelons l'ordre moral, n'est qu'un des aspects de l'ordre physique.

On a beau faire appel au sens intime et à l'expérience, le matérialisme trouve toujours des échappatoires.

Il y a pourtant moyen de le tenir. Mettons-le en présence de ce fait universel et indéniable : que l'humanité a l'idée, la conscience, la conviction de la liberté. — Par quelle porte, cette idée, cette conscience, cette conviction, ont-elles pu entrer dans le cerveau humain, s'il n'y a au monde que du nécessaire et du fatal ? Le nécessaire et le fatal ne peuvent pourtant pas nous donner l'idée, la conscience, la conviction de ce qu'ils ne sont pas et de ce qu'ils ne peuvent pas être. Accouplez des loups, pendant des siècles éternels, vous ne leur ferez pas produire des moutons. Avec notre idée, notre conscience, notre conviction de la liberté, nous sommes donc en présence d'un fait sans raison d'être, d'un effet sans cause. C'est absurde ! . . . . .

. . . . . .

LIBRES PENSEURS

Très peu *penseurs*.

Pas libres, du tout. Ils se surveillent les uns les autres, pour s'empêcher de bien voir, de bien dire et de bien faire.

Ils aiment le cochon, surtout le Vendredi-Saint !.....

Pleins d'amour-propre, ces gens-là. . . .

. . . . . .

LITURGIE

Nous sommes si légers, si peu enclins à l'étude des saintes vérités, que nos dogmes chrétiens seraient bientôt complètement oubliés, si l'Église ne les faisait vivre en quelque sorte sous nos yeux. Sa liturgie est le signe sensible de la révélation évangélique, le *Credo* en action, le sacrement populaire où s'alimente la foi de l'âme chrétienne. Elle nous fait réfléchir, admirer, pleurer, tressaillir, exulter, et nous prépare à l'éternelle fête des cieux. . . . . .

. . . . . .

LIVRES

Les livres à sensation répondent à un besoin, à une passion, à une situation du moment. Le besoin passe, la passion s'apaise, la situation change, le livre tombe.

Il n'y a de durables que les livres bien assis sur les vérités et les lois éternelles auxquelles notre nature, dans ses perpétuelles fluctuations, revient toujours . . . . . .
. . . . . .

LOI

La loi humaine peut nous trahir et nous égarer ; la loi de Dieu, fidèle, ne nous trompe jamais, et nous conduit toujours dans le droit chemin : *Fidelia mandata ejus.*

La loi humaine varie comme les temps, les lieux et les circonstances ; la loi de Dieu, fondée sur la nature même des choses, demeure éternellement : *Confirmata in sæculum sæculi.*

On peut dire de la loi humaine : « vérité en deçà des Pyrénées, erreur en delà ; » la loi de Dieu procède de la vérité et de la justice même : *Facta in veritate et æquitate.* (*Psalm. CX*). .
. . . . . .
. . . . . .

Observer la loi humaine est pour un certain nombre de gens, non pas une affaire de conscience, mais une précaution d'hygiène. Ils aiment mieux l'air libre que le renfermé. . . . . .
. . . . . .

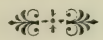
LOUANGE

Il faut éviter la flatterie, mais il n'est pas défendu de louer le mérite. Un compliment bien placé peut être un encouragement utile. *Grand-chose* se vante de n'en jamais faire ; c'est comme cela qu'il se venge de n'en mériter aucun. . .

. . . . . .

LUXE

J'entends dire que l'amour du luxe engendre les beaux-arts ; que haïr le luxe, c'est haïr les beaux-arts. Avis à l'Église, ennemie du luxe. Mais l'avis porte à faux. L'Église aime la magnificence qui est une vertu, et la magnificence est la vraie mère de l'art. Me dira-t-on que la distinction est subtile ? — Pas plus que la distinction entre la mollesse et la douceur, la brutalité et la force.



MARIE

L'Apôtre saint Jean représentait l'humanité au pied de la croix. C'est à l'humanité tout entière que Jésus donne sa mère par ces paroles : *Ecce Mater tua.*

Marie a consenti. Prise entre deux amours, elle s'est décidée pour nous, et nous a enfantés spirituellement dans la douleur : *In dolore paries filios.*

Si nous lui devons le respect et l'amour que l'enfant doit à sa mère, elle doit remplir à notre égard tous les offices de la maternité : Nous aimer, comme une mère aime ses enfants ; avoir soin de nous, comme une mère a soin de ses enfants ; nous consoler et nous protéger comme une mère console et protège ses enfants, et surtout, intervenir pour nous auprès du chef de la famille chrétienne, comme la mère intervient auprès du chef de la famille naturelle. — L'intercession est sa grande force.

Or, la première condition de l'intercession, c'est que l'on ait accès auprès de celui à qui l'on doit demander quelque grâce.

Qui approchera de Dieu, sinon la fille bien-

aimée qu'il a choisie avant tous les temps, l'épouse qu'il a associée à sa fécondité, et qui dit avec lui, du même homme — Dieu, mon Fils.

Marie est mère d'un Dieu : c'est plus qu'il ne faut, pour que nous soyons toujours certains du succès de son intercession. Jésus n'a point perdu le respect et l'amour de sa mère, dans la splendeur de sa gloire. Leurs rapports n'ont pu changer de nature, en devenant plus intimes. Les prières d'une mère touchent le cœur d'un homme ; comment un Dieu serait-il insensible aux prières de sa mère ?

A ce titre de mère, se rattache, pour Jésus-Christ, le souvenir des services rendus. Il a reçu de Marie, le sang de la rédemption ; il a été nourri et élevé par elle, pour le sacrifice. Elle est la grande servante du Seigneur dans l'œuvre admirable de notre salut. En demandant une grâce, elle peut dire à son Fils : Rends-moi ce que tu as reçu : *Redde quod accepisti.* Aussi Georges de Nicomédie ose-t-il dire du Fils de Dieu qu'il : « paie une dette, en exauçant les prières de sa mère : *Implet petitiones quasi solvens debitum* : (*De Præsentatione B. M. V.*)

Un novice de l'ordre de saint Dominique, rappelait à Dieu cette vérité, avec une naïveté touchante. « Cher petit maître, disait-il à Notre-Seigneur, assurément, si vous ne me sauvez pas, je le dirai à votre Mère. — Que penserait-on de

vous, si vous abandonniez un de ses serviteurs ? — Je vous demande que, en sa faveur, il vous plaise de ne pas permettre que je me perde pour toujours. Sera-t-il dit qu'une si bonne mère sera refusée par un si bon fils, dans une cause qui est si bonne,et pour laquelle vous avez répandu tout votre sang ? — O bonne sainte Vierge, montrez-vous ma mère, et que celui qui a daigné pour nous, être votre fils, reçoive par vous mon humble prière :

Monstra te esse matrem
Sumat per te preces
Qui pro nobis Natus
Tulit esse tuus. »

La seconde condition de l'intercession, c'est de connaître la cause de celui pour qui l'on intercède. Or, Marie est au courant de tous nos besoins, par expérience, par pressentiment, et par intuition.

Par expérience : car elle a été auprès de celui que l'Écriture appelle l'homme des douleurs, la Mère douloureuse. *Mater dolorosa*. Rien qu'en se souvenant, elle devine ce que nous devons lui demander.

Par pressentiment : car unie à nous par les liens les plus intimes, et jamais distraite comme nous, par les besoins de sa propre nature, elle éprouve mieux que qui que ce soit, cette perception vive et subite qui avertit instantané-

ment une âme, de ce qui se passe dans une autre âme.

Par intuition : car besoins et prières de l'humanité, elle voit tout en Dieu, comme en un clair miroir.

Confiance ! Confiance ! Confiance !

. . . . . .

Nous admirons la vertu de Marie ; nous oublions trop que son intelligence était à la hauteur de sa vertu. Jamais âme n'est entrée plus avant qu'elle, dans la connaissance des Saintes Lettres. Pendant les années de son séjour dans le temple, elle lisait et méditait l'Écriture. Elle y voyait des choses ignorées des plus savants docteurs, parce que l'Esprit-Saint, le docteur suprême, la conduisait en des régions mystérieuses où ne pénètre point l'esprit humain.

Son âme extatique demandait à Dieu le secret de sa vie, avant ce commencement qui vit éclore le monde. Elle admirait les explosions du Verbe divin dans la créature, mais elle savait que ce verbe est une personne vivante. Elle voyait au fond des choses la raison du solennel témoignage que Dieu rendait à leur bonté. Elle comprenait la perfection native de l'homme, et mesurait toute la profondeur de sa chute. Elle suivait, dans leur plus lointaine dispersion, les peuples auxquels on ne pensait plus autour d'elle, et

embrassait du regard l'immensité de la rédemption. Les apparitions angéliques lui révélaient tout ce monde invisible, et son âme montait aux cieux pour se prosterner, au milieu des saintes hiérarchies, devant le trône du Très-Haut. Dans la conduite de la Providence à l'égard de son peuple, rien ne lui échappait, elle en connaissait le but sublime. Elle recueillait et ordonnait les prophéties, et, depuis l'éternelle génération du promis né de Dieu, jusqu'à la consommation de sa gloire, elle n'ignorait rien de ses perfections, de ses anéantissements, de ses travaux, de ses souffrances, de sa mort, de ses bienfaits. Elle devinait et pressentait l'exquise perfection que devait donner la loi d'amour, aux vertus commandées par la loi de crainte. Enfin, son âme était un rational divin, glorieusement illuminé par l'Esprit de Dieu, et sur lequel, on aurait pu lire l'Évangile avant la lettre. . . . . .

. . . . . .

MATÉRIALISME - MATIÈRE

Nous avons fait de la matière, une idole. Elle nous possède, et dans la foule immense de ses travailleurs et de ses jouisseurs, notre misérable siècle donne en spectacle l'accomplissement de

la malédiction prononcée par le Psalmiste : « *Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis.* » (*Ps. CXIII*).

. . . . . .

L'âme courbée vers la terre, s'emplit des choses d'ici-bas, et se vide des choses célestes ; elle perd sa dignité :

O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes.

Belle exclamation ! digne d'un philosophe chrétien. Elle est d'un païen, le poète Perse. (*Sat. II*).

MÉDECINE

La meilleure médecine n'est point celle qui drogue les malades à outrance et les oblige à se guérir longuement et péniblement, des remèdes qu'on leur a fait prendre ; mais celle qui aide discrètement la bonne nature, et lui laisse faire tout doucement, son petit progrès de guérison.

. . . . . .

Supprimez la luxure, la gourmandise, les fièvres de l'orgueil et de l'ambition, et leur funeste retentissement dans les misérables rejetons des débauchés, des intempérants, des orgueilleux et des ambitieux, vous pourrez alors sup-

primer les trois quarts des médecins. Il n'en resterait plus guère, si l'on pouvait apprendre à tout le monde à se conduire prudemment et sagement, en tout état, toute circonstance, tout climat et toute saison ; car le mal n'aurait plus affaire qu'à de solides natures. . . . . .

. . . . . .

Il y a des gens bien portants qui deviendraient sérieusement malades, s'ils ne se faisaient donner des remèdes. Honnête médecin, n'essayez pas de leur prouver qu'ils n'en ont pas besoin, vous ne seriez plus, en leur estime, que la dernière des ganaches. . . . . .

. . . . . .

MÉDISANCE

Petit chat, plein de souplesse et de grâce, guettant, s'étirant, rampant, bondissant, se couchant sur le dos pour tourmenter une pelote de fil : femme du monde, assaisonnant de saillies spirituelles, de mots heureux, d'anecdotes piquantes, les longues médisances d'une conversation ; ces deux animaux se ressemblent. Tout le monde s'amuse à voir l'un, à entendre l'autre ; mais la pelote de fil est gâtée, et aussi la pauvre réputation du prochain. . . . . .

. . . . . .

Il y a souvent dans les mensonges dont nous sommes victimes, un fond de vérité qu'une âme sincère s'avoue à elle-même. Les calomnies dont nous nous plaignons, ne sont que des médisances travaillées et considérablement augmentées. . . . . .

. . . . . .

MENSONGE

Il y a des gens tellement menteurs qu'ils parviennent à se tromper eux-mêmes. . . .

. . . . . .

« Notre siècle est si évidemment un siècle de « franchise, que les pharmaciens eux-mêmes, ne « dorent plus leurs pilules. »

La bonne Mme Swetchine qui a écrit cela, était myope, sans doute. Notre siècle est un siècle de mensonge et de falsifications. Tout y est frelaté : le bâtiment, le vêtement, les aliments, les boissons, les remèdes, les poisons eux-mêmes. Le papier chimique qui doit tuer les mouches, ne les tue pas. La mort-aux-rats est un bonbon dont les rats se régalent, et, dans l'ordre moral, donc !... Ceux qui se donnent pour libéraux, sont souvent les pires des despotes.

. . . . . .

MÉPRIS

Méprisez le vice, jamais les pécheurs.

L'homme n'a pas le droit de mépriser son semblable. Qu'il se considère lui-même, abîme de misère et de folie. S'il est moins tombé, ce n'est pas qu'il fut moins fragile, mais il fut mieux soutenu. Pitié, miséricorde, pardon, pour le pécheur, mais pas de mépris. Jésus, la sainteté même, n'a méprisé personne. Il avait ce droit, il n'en a pas usé. Il ne méprisera le pécheur que lorsque l'impénitence finale aura opéré en lui cette étrange et irrémédiable transformation : qu'il soit devenu une seule et même chose avec son péché. . . . . .

. . . . . .

Mépriser le mépris est le plus sûr moyen de n'en pas souffrir. . . . . .

. . . . . .

Avoir peur du mépris, c'est être méprisable.

. . . . . .

MISÈRES (PETITES)

Attribuer aux autres les défauts contraires à ceux qu'on a : vilaine manière de s'excuser,

et pourtant la plus commune : Petite misère !

Se déprécier soi-même, pour obtenir une enchère sur ses mérites. Petite misère !

Se vanter de l'intimité d'un grand personnage qu'on n'a vu qu'en passant, pour se donner de l'importance : Petite misère !

Assaisonner de quelques *mais* bien sentis, les louanges qu'on donne aux autres : Petite misère !

Révéler les infirmités, bizarreries et manies secrètes du prochain, pour faire voir qu'on le connaît bien : Petite misère !

Escompter la bonne volonté de ses amis, pour des services qu'ils ne peuvent pas rendre : Petite misère !

Ne pas les remercier autant qu'ils le désirent d'un service rendu : Petite misère !

Leur promettre ses bons offices pour des démarches qu'on n'a pas envie de faire : Petite misère !

Leur dire sans ménagement des choses désagréables, sous prétexte que l'affection doit être franche : Petite misère ! Et cœtera ! Et cœtera !

Toutes ces petites misères ont brouillé en ce bas monde, plus de gens que les gros péchés.

. . . . . .

Il y a des gens si tâtillons, si méticuleux, si inquiets, qu'ils semblent toujours chercher crachat pour s'y noyer. Souvent ils n'ont rien

à faire, et ne trouvent jamais le temps d'en venir à bout. . . . . .

. . . . . .

MONDE

En me promenant dans un jardin, je m'approchais d'une fleur pour la cueillir. Une guèpe festoyait au fond de sa corolle. Comment cela se fit-il ? Je ne la vis pas, je ne la touchai pas, je n'effleurai même pas de mon souffle sa tête velue, ni ses ailes de gaze, ni son fin corsage ; et cependant, lorsque je retirai ma main, j'étais piqué. — Voilà le monde ! Il est plein d'insectes malfaisants. Pas n'est besoin de leur chercher querelle ; il suffit de vivre dans leur voisinage, pour être percé de mille traits.

MORT

Pour l'homme charnel, la mort est un gouffre horrible où vont disparaître ses biens et ses plaisirs ; il n'y veut pas songer. — Le juste l'attend et la voit venir d'un œil serein. Ce n'est pour lui que le déchirement d'un sac de misère,

d'où l'âme impatiente s'élance pour aller recevoir de Dieu sa robe de fête, et faire chanter son éternelle gloire : « *Concidisti saccum meum et circumdedisti me lætitia, ut cantet tibi gloria mea* ». (*Ps. XXIX*). . . . . .

. . . . . .

J'ai remarqué que les enfants et les jeunes gens avaient moins peur de la mort que les vieillards. Ils ont jeté moins de racines dans la vie, et ils voient moins bien au delà. . .

. . . . . .

La mort, quelle ennemie ! Sa haine implacable nous poursuit en tout temps, et partout. Elle tourne à son profit nos travaux, nos soucis, nos chagrins et nos plaisirs. Elle prépare dans nos aliments, nos boissons, l'air que nous respirons, les lieux que nous habitons, les influences malsaines dont nous serons victimes. Elle a son heure fixe, et quand cette heure est venue, rien ne peut arrêter son bras, ni les cris de l'innocent, ni les larmes d'une mère, ni les supplications d'un fils, d'un parent, d'un ami désolé, ni les peines que se donne un épicurien pour prolonger son existence, ni l'insouciance du jouisseur qui semble compter sur l'éternité du plaisir.

Elle détruit tout : la richesse ; quoi de plus pauvre qu'un cadavre ? — les honneurs ; quoi de plus humilié qu'un cadavre ? — La beauté ; quoi de plus hideux qu'un cadavre ; — la jouis-

sance ; quoi de plus insensible qu'un cadavre ?

Mais notre âme, nos vertus, nos bonnes œuvres, nos mérites : voilà ce qui échappe à sa haine et à ses coups. O mort ! Sois mon ennemie tant que tu pourras. Frappe-moi tant que tu voudras. En mourant, je me rirai de toi ; je me moquerai de toi : *In interitu meo ridebo te, et subsannabo te.* . . . . . .

. . . . . .

Que m'importe de savoir à quelle heure la mort viendra, si je suis toujours prêt à lui dire : Entrez ! . . . . . .

. . . . . .

MORTIFICATION

« Je veux me faire mourir, » me disait résolument un pieux laïque. Et comme je le regardais avec une sorte d'épouvante, il ajouta en souriant : « Pour mieux vivre. » Je compris de quel genre de mort il voulait parler.

Ces yeux avides de voir, ces oreilles avides d'entendre, cette bouche avide de goûter, ces membres avides de sensations qui les délectent, tant que tout cela n'est pas mort, nous vivons mal. L'âme écrasée sous le poids de la chair, n'a point le libre jeu des facultés qui la doivent

transporter dans les régions pures où elle respire à l'aise, et se sent vivre. « Mortifiez vos corps, » dit l'Apôtre : « *Mortificate membra vestra.* » (*Col. III*, 5).

Mais ce n'est pas tout. Il y a dans l'âme des facultés basses qui confinent la chair, et tendent à devenir plus lourdes quand on les satisfait. Point d'élan possible, que l'on n'ait fait mourir ces ennemis de la vie spirituelle, les appétits et les passions. Les faire mourir, ce n'est pas les détruire, c'est les soumettre, par des privations, au souverain empire de l'âme, et renforcer de leur énergie native, la vivante et toute spirituelle activité d'où procèdent la vertu et le mérite. « Mourons donc, car si nous nous faisons mourir, nous vivrons : *Moriemini : Si enim spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* » (*Rom. VIII*. 13). . . . . .

. . . . . .

Dieu avait tout arrangé en nous, pour qu'il y eût paix et harmonie entre les deux substances dont notre nature est composée, l'esprit et la matière. Le péché a renversé l'ordre divin, et maintenant, c'est un duel à mort. Il faut que l'âme ou le corps périsse.... Périsse le corps qui tuerait l'âme, si on le laissait trop vivre. . .

. . . . . .

Dans l'état où le péché l'a mise, la nature est ennemie de Dieu, et de notre perfection.

D'un ennemi on fait une hostie : *hostia*. La mortification qui immole cette hostie chaque jour et à chaque instant, devient un sacrifice perpétuel : *Juge sacrificium*. . . . . .
. . . . . .

MUSIQUE

Conduire un orchestre à tour de bras, mimer le morceau que l'on fait exécuter, c'est l'enfance de l'art. Plus le chef d'orchestre s'efface, moins on voit les signes par lesquels il se fait obéir et obtient un ensemble parfait, plus il donne, à mon avis, une haute idée de son savoir et de sa puissance.

Et voilà ce que j'admire dans le concert de la nature. Le chef est invisible, personne n'aperçoit les signes de son commandement, et cependant, quelle magnifique harmonie ! Donc, quel profond savoir ! quelle souveraine puissance ! . . . . . .
. . . . . .

MYSTÈRE

L'incompréhensible n'humilie que les petits esprits. Une grande et forte raison trouve tout

naturel de plier ses ailes devant le mystère, et d'adorer l'être supérieur qui s'en est fait un vêtement. Elle estime que c'est un grand honneur pour elle, de le connaître même, sans le comprendre. . . . . .

. . . . . .

NAPOLÉON

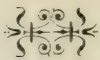
Homme d'audace et de génie, grand capitaine et puissant organisateur.

Il eût été digne de l'empire du monde, s'il n'eût eu l'âme basse. Sa bassesse se trahit à chaque instant dans ses relations avec les puissances européennes ; elle déborde en hypocrisie, mensonges, violences, cruautés, dans ses démêlés avec le Saint-Siège. Comment a-t-il traité l'innocent et doux Pie VII ? Et pourtant, c'est lui qui a dit : « Le plus grand défaut de générosité, est d'insulter un malheureux, parce qu'insulter ceux qui sont en notre pouvoir, et qui, par conséquent, ne peuvent résister, est un signe certain de la bassesse de l'âme. »

Sous le coup des représailles divines, il ne se relève pas. Les confidences de Sainte-Hélène sont pleines d'aveux où l'on entend rugir les colères de son insupportable orgueil. Il y déclare cyniquement son dessein d'asservir toute religion à son pouvoir. Il y injurie encore le pape qui, pourtant, s'est fait le protecteur de sa famille exilée. C'est un « *popaccio, un pretraccio;* » il aurait voulu « en faire son aumônier ».

Les francs-maçons qu'il appelle un « tas d'imbéciles » ont fait une bonne action, en contribuant à diminuer la puissance du Pape et l'influence du clergé. — « Il les a encouragés plutôt parce qu'ils étaient contre le pape, que par tout autre motif. »

Je ne m'en dédis pas, cet homme avait l'âme basse. Le terrible « moi », auquel il rapportait toutes choses, fut cause de cette bassesse. Il a eu raison de dire : « Personne, excepté moi-même, ne m'a fait de mal. Je puis dire que j'ai été mon unique ennemi. » (*Cf. Mémorial de Sainte-Hélène*).



OBÉISSANCE

Voyez-vous cette barque qu'un rameur essoufflé pousse contre le courant. Elle marche avec peine, et l'on entend geindre de la rive, celui qui la conduit. Une autre, auprès d'elle, vogue sans effort. Sa blanche voile doucement gonflée ne laisse au voyageur d'autre souci que de prendre l'axe du vent qui l'emporte. C'est l'âme du religieux obéissant, dont la volonté docile s'étale, s'emplit du souffle d'en haut, et se laisse aller où Dieu veut. L'autre, c'est l'âme des pauvres chrétiens qui n'ont, pour se conduire que la volonté propre. . . . . .

. . . . . .

Beatus vir... in lege Domini voluntas ejus. (*Ps. I*) Peu de mots, mais quelle profondeur ! Le bonheur, c'est l'obéissance ; l'obéissance est l'union de la volonté et de la loi, jusqu'à ce que la loi et la volonté, ne fassent plus qu'une seule et même chose. Pour arriver à ce point, ce n'est pas trop que l'homme médite la loi, et le jour et la nuit : *Et in lege ejus meditabitur die et nocte.* (*Ps. I*). . . . . .

. . . . . .

L'obéissance qui nous garantit de la colère de Dieu, et nous maintient dans le chemin de la justice, ce n'est pas celle qui subit la loi, mais celle qui la saisit et l'embrasse, comme le naufragé saisit et embrasse une planche de salut. — *Apprehendite disciplinam, nequando irascatur Dominus, et pereatis de viâ justâ.* (*Ps. II*). . . . . .

. . . . . .

Faire vœu d'obéissance, et ne rechercher en toutes choses, que les satisfactions de sa volonté propre, c'est donner une valeur dont on se réserve de toucher les coupons. . . . . .

. . . . . .

Défions-nous de la joie naturelle avec laquelle nous acceptons telles et telles obédiences ; elle vient de la volonté propre. Il faut lui répliquer tout de suite, qu'on serait heureux de faire le contraire, si le contraire nous était commandé.

. . . . . .

Un supérieur a-t-il le dessein de nous faire plier sous le joug de sa volonté personnelle ? Il n'y a que lui d'humilié. Il perd le mérite du commandement. Nous gardons le noble mérite de l'obéissance, en ne nous soumettant qu'à la sainte volonté de Dieu. . . . . .

. . . . . .

Raisonner l'obéissance, c'est prendre un chemin oblique qui, s'il ne nous égare pas,

retarde certainement notre course vers la perfection . . . . . .

. . . . . .

Portiques de l'enfer, les maisons religieuses où le supérieur intimidé devient l'esclave des volontés de chacun, se demandant sans cesse ce qu'il peut commander, et de quelle manière il doit s'y prendre, pour être obéi. . . . . .

. . . . . .

Deux qualités de l'obéissance : promptitude et ferveur. L'obéissant doit être vif comme le vent, et ardent comme le feu : *Qui facit angelos tuos spiritus et ministrum tuum ignem urentem.*

. . . . . .

N'entez pas votre obéissance sur la volonté d'un supérieur ; elle peut changer avec lui ; entez-la sur la volonté de Dieu qui ne change pas, et reste toujours le même.

Entée sur la volonté d'un homme, l'obéissance ne produit que des sauvageons que Dieu dédaigne ; entée sur la volonté de Dieu, elle produit, en toute saison, des fruits dignes d'être servis sur la table du roi des rois. . . . . .

. . . . . .

Un député, le sieur Jaurès a osé proférer, en pleine Chambre française, ce blasphème : « Si Dieu lui-même se dressait devant les multitudes sous une forme palpable, le premier devoir de l'homme serait de lui refuser l'obéis-

sance, et de le considérer comme l'égal avec qui l'on discute, non comme le maître que l'on subit. Voilà en quoi consiste la beauté de notre enseignement laïque ». Il s'est rencontré quelque douzaine d'extrême-gauchers, pour saluer cette « beauté », de leurs applaudissements. Si le sieur Jaurès n'est pas un imbécile, son blasphème l'est parfaitement. Quand Dieu se montre pour commander, il est toujours obéi. S'il avait l'extrême bonté d'apparaître au sieur Jaurès, celui-ci, comme Paul, le furieux persécuteur des Chrétiens, ne saurait que dire humblement : « *Domine, quid me vis facere* ? » Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » — Mais Paul avait, dans sa fureur, des qualités de zèle et de sincérité qui, probablement manquent au sieur Jaurès. Voilà pourquoi Dieu ne se montrera pas. . . . . .

. . . . . .

L'obéissance ne détruit pas l'initiative, elle la règle. Il est bon de savoir oser, mais il est meilleur d'oser, sous le contrôle d'une volonté sage. On fait alors avec plus de confiance et de courage, ce que l'on a osé. . . . . .

. . . . . .

OBJECTIONS

Deux enfants jouaient ensemble, en jetant des dés sur un carton. Je m'approchai, et je lus : Jeu d'oie, renouvelé des Grecs. — Renouvelé des Grecs, c'est ce qu'on pourrait écrire sur la plupart des objections contemporaines, contre les miracles et les dogmes de la religion. L'incrédulité moderne les a armées de fioritures scientifiques ; mais le fond n'est qu'un emprunt fait aux vieilles erreurs que la dialectique sacrée a mille fois réfutées. Le plus souvent, ce sont de véritables *jeux d'oie*. . . . . .

. . . . . .

ORGUEIL, AMOUR-PROPRE

On arrive ordinairement à la discussion avec une conviction toute faite, plus celle de sa propre supériorité. C'est ce qui fait que la discussion est plus souvent nuisible qu'utile. De part et d'autre, l'amour-propre en sort bien persuadé qu'il a enfoncé l'adversaire. .

. . . . . .

En voulant se grandir, l'homme se rapetisse.

S'il sait quelque chose, il veut paraître le savoir ; s'il a quelque argent, il veut paraître l'avoir; s'il est maître, il veut paraître l'être. Infirmités de l'orgueil qui seraient comiques, si elles ne faisaient pitié. . . . . .

. . . . . .

ORGUEIL-HUMILITÉ

L'excuse est un escalier dérobé par où l'orgueil s'enfuit pour échapper aux reproches, et aller se consoler avec la valetaille des passions qui habite les communs de notre pauvre nature.

L'humilité ne s'excuse pas, elle s'accuse. Le reproche est pour elle, une bonne fortune. .

. . . . . .

C'est en vain que l'orgueil demande à Dieu, raison de ses révélations, de ses promesses, des actes de sa providence ; Dieu le laisse s'égarer dans les ténèbres, et dire des sottises. La lumière ne nous vient que lorsque Dieu daigne s'abaisser vers nous, et :

> Dieu ne s'abaisse pas vers des âmes si hautes.
>
> (CORNEILLE).

. . . . . .

L'ambition de l'orgueilleux Philippe, dit

Démosthènes, était de paraître avoir tout fait : « Βουλόμενον πάντα αὐτοῦ δοκεῖν εἶναι τὰ ἔργα. » (2e *Olynth*).

— La race des Philippe n'est pas éteinte. J'en connais, qui non contents de faire étalage de leurs propres œuvres, s'attribuent les œuvres des autres, quand ils n'ont pas pris d'autre peine que de les regarder faire, du haut de leur grandeur. . . . . .

. . . . . .

L'orgueil n'est si odieux à Dieu que parce qu'il l'oblige à traiter l'homme comme un être aussi étranger qu'il est possible de l'être. L'orgueilleux, en effet, se décentralise à tel point, qu'il lui est comme impossible de rentrer dans la sphère d'action de la miséricorde divine. .

. . . . . .

« Il y a des hommes si orgueilleux, que, s'ils le pouvaient, ils rendraient l'humanité anonyme. » C'est Mme de Staël qui a dit cela, je crois. Elle devait s'y connaître, l'humble Corinne ! . . . . . .

. . . . . .

Le génie orgueilleux est plus près de la sottise que la médiocrité qui se défie d'elle-même. .

. . . . . .

Le premier péché de l'homme fut un péché d'orgueil. Caïn le jaloux était un orgueilleux. Il est à remarquer que l'homme, après sa chute,

reste esprit autant qu'il peut, et pèche par l'esprit. Ce n'est que plus tard qu'il devient chair. . . . . .

. . . . . .

Celui que le parfum des louanges enivre, n'est qu'un novice d'orgueil. L'orgueilleux profès, le parfait orgueilleux, imite mieux l'humilité que qui que ce soit. C'est la statue des anciens dieux, immobile au milieu des flots d'encens. . . . . .

. . . . . .

« La honte diminue où le forfait grandit, » dit Schiller. L'homme en multipliant les crimes, acquiert une sorte de grandeur sauvage, en laquelle se complaît son orgueil. Il devient fier de ses forfaits, comme un héros, de ses exploits. . . . . .

. . . . . .

Ne pas confondre le sentiment de sa supériorité, avec l'illusion de sa supériorité. L'un est plus commun que l'autre. Je connais pas mal de sots qui se croient quelqu'un. . . .

. . . . . .

PANTHÉISME

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Ætheros dixere : Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.

VIRGILE. *Georg. L.* 4. *v.* 219 - 227.

Virgile expose, en ce passage de ses Géorgiques, le sentiment des panthéistes anciens. Retranchons-y la répartition de la nature divine exprimée dans ce vers : *Esse apibus partem divinæ mentis,* etc. Interprétons dans un sens chrétien, les vers suivants, nous aurons une poétique exposition des dogmes de l'omniprésence de Dieu, de sa puissance créatrice, et de l'immortalité de l'âme. Ne croyons-nous pas que Dieu est partout, et pénètre tout, que c'est de lui que nous tenons nos petites vies, et que l'âme, principe de la vie humaine, ne meurt pas, mais s'envole à travers les astres, et fait retour à Dieu qui l'attend. Tant il est vrai que souvent, au fond de l'erreur, gît une vérité dénaturée.

. . . . . .

PASSIONS

La passion est un verre grossissant qui exagère bêtement les qualités ou les défauts de ce qui nous plaît ou nous déplaît. L'homme spirituel n'a pas de repos qu'il n'ait brisé cette lentille, pour échapper à la tentation et au danger de regarder au travers. . . . . .

. . . . . .

Toutes les passions ont leurs grands et leurs petits profits.

L'orgueil hume le parfum des louanges, et s'encense lui-même, à défaut d'autres thuriféraires.

La colère se donne le plaisir de faire peur, si elle ne se satisfait pas dans la vengeance.

L'avarice tressaille au contact de l'or, comme un vieux chat qu'on caresse au soleil.

La luxure procure au misérable corps qu'elle épuise, la plus intense des voluptés.

La gourmandise se gorge de poisson et de bonne chère.

La paresse s'affranchit, autant qu'elle peut, de toute corvée pénible, et se saoule de repos.

Mais à quoi sert l'envie ? — C'est une valeur sans coupon et sans dividende, et qui nous

coûtera cher si Dieu la trouve entre nos mains, au jour de ses réglements. . . . . .

. . . . . .

Telle est la fureur de la passion qu'elle ne se contente pas d'user des corps tels que Dieu les a faits ; elle en extrait ce qu'il y a de plus subtil, *l'esprit*, pour porter à la raison, des coups plus sûrs et plus terribles. . . . . .

. . . . . .

« Jupiter, dit le vieil Homère, prive de la moitié de leur intelligence, ceux qui tombent en esclavage. » (*Odyss. XVII*, 332). Nous connaissons tous ce Jupiter-là.

Son Olympe est dans nos entrailles ; on l'appelle passion. La passion va plus loin que le vieux maître des dieux ; quand elle a fait de l'homme, son esclave, elle l'abrutit totalement.

. . . . . .

Toutes nos passions peuvent devenir excessives, mais seulement quand elles se portent sur des objets qui ne veulent pas d'excès. Les choses créées ne peuvent nous solliciter qu'avec mesure. Si Dieu nous sollicite, il n'y a plus d'excès ; en lui, les passions humaines, peuvent se dilater à l'infini. . . . . .

. . . . . .

PARLEMENTARISME

Le parlementarisme n'est pas d'hier.

Démosthènes nous en donne un croquis dans sa deuxième Olynthienne. « Un orateur, dit-il, s'empare de celui-ci et de celui-là ; le général et les trois cents sont sous sa coupe. »

Et il ajoute, s'adressant aux Athéniens : « Vous autres, vous appartenez, qui, à ceux-ci, qui, à ceux-là. »

Le parlementarisme crée des partis qui se disputent la cavale du pouvoir, à qui la montera. Arrive un Philippe qui enfourche la bête, et chasse à coups de fouet, les querelleurs. Ce n'est pas toujours malheureux. . . . . .

. . . . . .

PATIENCE

Pour avoir le droit d'appeler Dieu à son aide, dans la persécution, il faut pouvoir dire, comme le Psalmiste : « *Si reddidi retribuentibus mihi mala* » (*Ps. VII*). Rendre le mal pour le mal, c'est déflorer son innocence, et participer

à l'injustice dont on est soi-même victime.

. . . . . .

De Dieu vient la souffrance ; de Dieu aussi, la vertu qui soutient l'âme affligée.

Le mot *patientia* peut s'entendre des deux manières ; dans ce verset du psaume 61 : *Verumtamen Deo subjecta est anima mea ; quoniam ab ipso patientia mea.* — C'est-à-dire : être soumis à Dieu dans l'affliction, parce que c'est lui qui afflige ; — être soumis à Dieu, parce que c'est lui qui donne la vertu dont la force multipliée par la grâce, contient la douleur, l'empêche de déborder, et de nous noyer dans ses flots.

. . . . . .

PARDON

Je suis faible, j'oublie trop facilement les offenses, je les pardonne trop vite et trop largement. Pour les uns, c'est manquer de dignité ; pour les autres, c'est platitude et lâcheté. Il faut voir comme ils sont augustes et sublimes dans les dédains qu'ils prodiguent à leurs offenseurs. Impossible que j'arrive à cette grandeur d'âme. Lorsque j'ai offensé le Bon Dieu, et que je me suis humilié devant lui, je sens si bien à la paix de mon cœur, qu'il me pardonne tout de

suite, que je ne puis m'empêcher, moi, pauvre avorton, d'imiter un si grand Seigneur. . . .

. . . . . .

Jugeons les autres par nous-mêmes, et nous verrons que la prévention, la légèreté, la sottise, l'aveugle passion, sont pour les quatre-vingt dix-neuf centièmes, dans toutes les offenses dont nous nous rendons coupables, à l'égard du prochain, et qu'il reste bien peu de place pour la pure méchanceté. Donc, soyons bons et miséricordieux, dûssions-nous passer pour les plus bêtes, les plus plats, les plus lâches des hommes. La miséricorde est si bien payée par le grand miséricordieux ! . . . . . .

. . . . . .

PAUVRE

Chose singulière, le riche était l'objet de la libéralité publique chez les païens.

Éprouvait-il un désastre ? — Sa maison était-elle brûlée ? — Chacun s'empressait de lui apporter marbres, tableaux, statues, vases, meubles : pêle-mêle, le nécessaire, l'utile et le superflu.

Le pauvre, réduit à la dernière misère par un accident quelconque, ne pouvait obtenir,

ni le morceau de pain, ni l'abri qu'il mendiait ; il n'avait de refuge que dans les bateaux du Tibre, qu'on faisait couler sous lui :

Ultimus autem
Ærumnæ cumulus, quod nudum, et frustra rogantem
Nemo cibo, nemo hospitio tectoque juvabit.

(JUVENAL. *Sat. III*).

Le ciel ne lui était pas plus secourable que la terre. Il y avait des dieux pour tout : pour les villes, les campagnes, la paix, la guerre, le calme, les tempêtes, la science, la gloire, la vertu, le vice, la fièvre, la peur, etc...

Mais sur trois mille dieux, pas un pour l'infortune.

(A. SOUMET, *Gladiateur*).

Que devenir ? — Que faire ? Il n'y a plus qu'une ressource : les armes, pour exécuter les vengeances de la misère désespérée, contre l'inexorable race des jouisseurs et des repus.

Spoliatis arma supersunt.

(JUVENAL. *Sat. VIII*).

. . . . . .

On peut éteindre le paupérisme, misère enrégimentée sous les mêmes guenilles et les mêmes vices ; on ne fera jamais disparaître le pauvre. Vérité de l'Évangile : *Semper enim pauperes habetis vobiscum.* — A défaut des accidents qui engendrent la pauvreté dans l'humanité déchue,

il y aura toujours des volontaires engagés sous le drapeau du roi éternel des pauvres. Sans eux, le Christ ne serait plus représenté sous un de ses aspects les plus touchants. . . . . .

. . . . . .

Non, ne nous plaignons pas du nombre des pauvres, comme d'une surcharge que Dieu impose à la société, mais recevons-les comme un cadeau qu'il nous fait. Puisque la charité, reine des vertus, est absolument nécessaire à notre salut, il faut qu'il y ait des pauvres parmi nous. Les pauvres sollicitent notre charité, et l'empêchent de mourir étouffée par l'égoïsme, ce qui arriverait infailliblement, si le précepte cessait de s'incarner, en quelque sorte, dans des personnes vivantes, dont les privations et les souffrances parlent plus éloquemment que tous les principes.

Enlevez les pauvres, et vous défigurez à l'instant même, l'humanité, en lui enlevant deux des traits les plus vifs qui lui donnent une physionomie divine, la privation et l'humiliation, par lesquelles, elle ressemble à Jésus-Christ, la libéralité et le bienfait, par lesquels elle ressemble à la providence. . . . . .

. . . . . .

PÉCHÉ

Tout déchoit dans la nature, sous l'action du péché. Le souffle divin qui alimente la vie humaine, se retire à mesure que la chair fait triompher ses instincts. L'homme qui pouvait vivre près de mille ans, est réduit à cent-vingt ans, aux approches du déluge ; « parce qu'il est chair, » dit le Seigneur : « *Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est : eruntque dies illius centum viginti annorum.* » (*Gen. Cap. VI*, 3). Ce phénomène de dégénérescence se remarque en toutes les races. La vie humaine décroît là où le libertinage augmente.

. . . . . .

On voit dans la seconde bénédiction que Dieu donne au genre humain, dans la personne de Noé, jusqu'où s'est étendue l'influence du péché.

Les animaux eux-mêmes, sont des êtres déchus. La confiante soumission qui les grandissait, sous l'empire d'un maître innocent, s'est changée en folle terreur, sous la tyrannie d'un maître pécheur. *Et terror vester ac tremor sit super cuncta animalia terræ.* (*Gen. Cap. IX*, 1, 2).

. . . . . .

Breve sit quod turpiter audes. (JUVEN. *Sat. VIII*).

Maxime de païen. Le péché ne doit être ni court, ni long. Juvénal eût mieux fait de dire : *Nil turpiter aude.* — Quel pas la morale a fait, depuis qu'il a été dit : Abstenez-vous, même de ce qui a l'apparence du péché : *Ab omni specie malâ abstinete vos.* (*I. Thess. Cap. V*, 22).

. . . . . .

Mme de Montespan, au temps le plus scandaleux de sa vie, observait si strictement le jeûne du Carême, qu'elle faisait peser son pain. La duchesse d'Uzès lui en faisant malignement la remarque : « Eh quoi, Madame, reprit la Montespan, faut-il donc parce que j'ai le malheur de faire un péché mortel, que je fasse tous les autres ? » Mme de Montespan avait le tort d'être la maîtresse de Louis XIV, plus grand tort encore, d'afficher insolemment son empire adultère ; mais elle faisait preuve de grand sens et d'esprit de foi, dans sa réponse à la duchesse d'Uzès. Une des plus grandes trahisons du démon, dans la perversion d'une âme, est de lui persuader que l'habitude d'un péché, peut servir de sauf-conduit à tous les autres.

Rien de plus propre à mettre un pécheur sur le chemin de l'impénitence finale. . . . . .

. . . . . .

Le plus grand nombre de nos péchés nous échappe. Il nous suffit de n'être pas des scélérats, pour que notre conscience se rassure. —

Justice à bon marché. — L'âme sainte ne s'en contente pas. Quand elle s'est appliquée à découvrir ses plus petites fautes, elle a peur de celles qui se cachent, et elle demande à Dieu d'en être purifiée : « *Ab occultis meis * munda me.* » (*Ps. XVIII*) . . . . . .

. . . . . .

Quel soin nous prenons d'éloigner de nous la mort, et de nous conserver la vie. Mais le malheur est que la mort que nous nous efforçons d'éloigner, n'est pas la mort, et que la vie que nous nous efforçons de conserver, n'est pas la vie.

La vraie mort, c'est la perte, la vraie vie, c'est la possession et la jouissance du souverain bien. Reculons, si nous le pouvons, de dix, de vingt et trente ans, les limites de notre existence terrestre. La belle affaire ! Si le péché nous sépare du souverain bien, source de toute vie, et nous réduit à la triste condition de n'avoir plus qu'assez d'être pour désirer d'en être privé.

Car voilà le misérable état du pécheur impénitent, après cette mort qu'il n'a pu éviter, et cette vie dont il a été si amoureux. Il sera donné en pâture à la mort, et recevra de ses éternelles morsures, tout ce qu'elle a de plus cruel, sans jamais en obtenir ce qu'il y aurait pour lui de plus désirable, l'anéantissement.

Prenons donc soin d'éloigner la mort du péché,

et de conserver la vie de la grâce, qui nous donne droit à l'éternelle possession du souverain bien.

Pour le reste, laissons faire la providence.

. . . . . .

Nous avons dérobé aux yeux des hommes, les hontes de notre vie : la belle avance ! N'avons-nous pas Dieu pour témoin ? — Et notre conscience ? — Témoin redoutable que celui-là ; misérable, celui qui le méprise. « *Si turpia (facis) quid refert neminem scire, si tu scias ? O te miserum, si contemnis hunc testem !* » (SÉNÈQUE). . . . . .

. . . . . .

Sur l'échelle des grandeurs, l'homme fait monter avec lui ses vices et ses crimes. On les voit mieux, et de plus loin, quand il est plus haut.

Omne animi vitium tanto conspectius in se
Crimen habet, quanto major qui peccat, habetur.

(JUVEN. *Sat. VIII*).

. . . . . .

PÉCHÉ ORIGINEL

Quod cum vidisset Cham, verenda scilicet patris sui esse nudata. Verenda ! Ce mot nous révèle une des plus misérables suites du péché originel.

Ce qui eût été vénérable avant la chute, le sens, source de la vie, s'est dépravé, et est devenu redoutable. Il est redoutable de le voir, redoutable d'en parler, redoutable d'y penser, et faut-il le dire, redoutable de le posséder : *Verenda !* . . . . . .

. . . . . .

Pourquoi vouloir prouver par les tendances perverses, et les désordres de notre nature, que l'humanité est déchue d'un état sublime de justice surnaturelle et gratuite ? — La conséquence est exagérée. Les scrofules d'un enfant pauvre prouvent que ses générateurs étaient malsains, mais nullement que ses ancêtres étaient rois. . . . . .

. . . . . .

Le péché du premier homme est le péché typique, tout y est : l'intervention du diable, les protestations de la conscience, la discussion avec la loi, le doute sur le devoir, le concours des concupiscences : orgueil, curiosité, sensualité, avec l'action du démon, les reproches de la conscience, les excuses de l'amour-propre, la punition, la promesse de la miséricorde. Adam avait, dans sa nature, tout ce qu'il faut pour être père de tous les hommes ; il a, dans son péché, tout ce qu'il faut, pour être père de toutes les iniquités humaines. . . . . .

. . . . . .

Le premier homme, en péchant, refuse à Dieu le grand acte de culte, que le Créateur attend de sa créature : le sacrifice. Il faut que quelque chose soit anéanti, pour honorer le souverain domaine de Dieu ; et Dieu, ne voulant pas toucher à la vie toute jeune qu'il vient de faire éclore dans le monde, ne demande au roi, au pontife de la création, que l'immolation, l'anéantissement d'un désir. C'était peu de chose en soi, mais cela valait mieux, aux yeux de Dieu, que tous les cantiques. Adam refuse ; c'est un impie. . . . . .

. . . . . .

PÉCHEUR

Quelle parole terrible que celle qu'entendit notre premier père : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal ! Maintenant, prenons garde, qu'il ne porte la main sur l'arbre de vie, qu'il n'en prenne le fruit, qu'il n'en mange, et qu'il ne vive éternellement ». (*Genèse, Chap. III*, 22).

L'écrasante ironie du mépris de Dieu, est le plus grand supplice du pécheur. Nous subirons les coups de cette arme vengeresse, au jour du jugement. C'est dit, c'est promis :

« *In interitu vestro ridebo vos et subsannabo vos* ». Mais, en ce monde déjà, Dieu nous en fait sentir la pointe acérée. Que d'orgueilleux, il a humiliés ! Que de nations superbes, il a tournées en dérision, les chassant de chez elles, et mettant à la porte de leurs foyers, non pas un ange, mais un barbare ! . . . . . .

. . . . . .

Toute âme doit bénir Dieu, et convoquer toutes ses puissances, au concert de son amour et de sa reconnaissance : *Benedic anima mea Domino et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus* ; mais plus que toutes les âmes, celle du pécheur.

Que de biens dans le pardon que Dieu lui prépare et lui accorde ! Il l'attend avec patience et longanimité, le cœur tout prêt à la miséricorde : *Longanimis et multum misericors.*

« Il se montre propice à toutes ses iniquités : *Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis.*

« Il l'arrache à la mort éternelle : *Qui redimit de interitu vitam tuam.*

« Il l'épargne dans le châtiment qui lui est dû : *Non secundum peccata nostra fecit nobis, neque secundum iniquitates nostras retribuit nobis.*

« Il rejette ses iniquités à une infinie distance de son âme purifiée : *Quantum distat ortus ab*

occidente, longe fecit a nobis iniquitates nostras.

« Il lui fait comme une ceinture de sa miséricorde et de ses grâces, pour le protéger contre le retour du mal : *Qui coronat te in misericordiâ et miserationibus.*

« Il comble ses désirs, le remplit de ses biens, et renouvelle sa jeunesse : *Qui replet in bonis desiderium tuum : renovabitur ut aquilæ juventus tua* ».

Le pardon est comme une seconde création, dans laquelle, la bonté divine enchérit sur la première ; car le pécheur a mérité de n'être plus (*Psalm.* 102) . . . . . .

. . . . . .

Dieu est bon, et cependant quel scandale que la prospérité du pécheur. Le Psalmiste s'en plaint, et raconte (*Ps.* 72) ses étonnements et ses défaillances, en face de la paix, des plaisirs, des richesses, de l'orgueilleuse joie et de l'impunité dont ils jouissent. — Étrange mystère ! — « J'ai cru pouvoir le sonder, mais quelle difficulté ! *Existimabam ut cognoscerem hoc, labor est ante me* ». C'est à l'entrée du sanctuaire de Dieu, c'est-à-dire dans ce dernier jugement qui nous fera connaître le sort final des pécheurs, que le mystère de leur prospérité temporelle nous sera révélé. Elle nous apparaîtra comme un piège tendu devant eux. Nous verrons qu'ils ont été frappés et renversés, au moment où

leur superbe s'enflait avec plus de violence, qu'il ne leur reste plus que la désolation d'une ruine subite causée par leur iniquité. Comme le réveil tue le songe, Dieu a réduit au néant le fantôme de leur fortune : « *Velut somnium surgentium, Domine, imaginem ipsorum ad nihilum rediges* » . . . . . .

. . . . . .

Si nous perdons la faveur d'un des grands du monde, nos parents et nos amis s'émeuvent, prient, s'agitent pour nous faire rentrer en grâce. Combien de pécheurs perdent tous les jours l'amitié de Dieu, et encourent son éternelle disgrâce ! Qui est-ce qui s'en occupe dans leur famille ? Quelles prières, quelles démarches fait-on pour eux ? — O aveuglement ! Lamentable aveuglement ! . . . . . .

. . . . . .

Le fardeau de nos fautes pèse sur notre conscience, et fatigués de le porter, nous disons souvent : Jusqu'à quand serai-je pécheur ? — Plainte stérile, qui nous laisse aussi mauvais demain, que nous le sommes aujourd'hui. Disons donc une bonne fois : Je ne veux plus pécher, ô mon Dieu ! — C'est le cri sauveur des âmes. . . . . .

. . . . . .

PERFECTION

La perfection est une œuvre longue et laborieuse. Il ne faut pas y aller trop vite, ni s'impatienter en y travaillant. Dieu, le sublime ouvrier, a pris son temps pour mener à bien son ouvrage. Il y a des époques pleines de siècles, entre chacun de ces refrains du poème de la création : « *Et vidit Deus quod esset bonum* ».

. . . . . .

. . . . . .

PEUPLE

L'inconstance même ! Celui qui lui promettait la poule au pot le connaissait bien. Quelques jours après l'attentat de Jean Chatel, Henri IV, triste et soucieux, assistait à une procession pendant laquelle la foule criait à pleine voix : Vive le roi ! — « C'est un peuple, dit-il avec un sourire amer, si mon plus grand ennemi était là où je suis, et qu'il le vît passer, il lui en ferait autant qu'à moi, et crierait encore plus haut ». Nous connaissons par

expérience ces revirements d'opinion populaire. Et c'est à cette girouette qu'on attribue la souveraine puissance ! . . . . . .

. . . . . .

Le peuple, comme Sancho-Pança, se fait l'écuyer des fous. Il les suit, et prend part à leurs folies, non sans grogner quelquefois de toute la force de son gros bon sens. . . . .

. . . . . .

Égaré par les sophismes des hommes pervers, le peuple ne se trompe pas sur leur valeur morale. S'il se laisse éblouir par leur esprit, il garde la conscience de ce qui est bon. Il disait de saint Vincent de Paul : « le bon monsieur Vincent » ; il ne s'est jamais avisé de dire : « le bon Monsieur de Voltaire, le bon Monsieur Rousseau ». . . . . .

. . . . . .

Les aventuriers politiques trouvent toujours un écho dans l'âme du peuple, comme on en trouve dans tous les grands bâtiments vides.

. . . . . .

. . . . . .

Poser les fondements de sa fortune et de sa gloire sur les faveurs du peuple, c'est bâtir sur le sable. Il n'est pas besoin d'un tremblement de terre ; un coup de vent suffit pour renverser l'édifice. . . . . .

. . . . . .

PEUPLES (Anciens et Nouveaux)

Les vieux peuples n'étaient ni plus sots, ni moins habiles que nous. Je viens de lire l'histoire des Égyptiens. Elle m'apprend que leurs rois rendaient la justice, qu'ils réglaient tout le détail de leur conduite, et jusqu'aux moindres actions de leur journée ; qu'en Égypte, tout individu était obligé de déclarer aux magistrats, son nom, sa demeure, la profession qu'il exerçait, et d'où il tirait sa vie ; car il n'était permis à personne, d'être inutile à l'État. Nous ne faisons pas mieux.

Les Égyptiens se passaient des fantaisies magnifiques, que nous ne saurions pas égaler : les pyramides, les hypogées, les obélisques, les sphynx gigantesques, les grands temples, les immenses et merveilleuses villes de Thèbes et de Memphis.

Les Égyptiens avaient des bibliothèques choisies, qu'ils appelaient *les trésors des remèdes de l'âme ;* les nôtres ne sont souvent que des entrepôts de poisons.

Les Égyptiens étaient païens, et estimaient par dessus tout les familles sacerdotales ; nous sommes chrétiens, et le prêtre de Jésus-Christ est l'objet du mépris public.

Les Égyptiens considéraient particulièrement les laboureurs et les paysans ; nous nous moquons des paysans.

Les Égyptiens ont toujours eu du pain, nous sommes à la veille d'en manquer ; car nos gens de campagne délaissent la culture, pour courir après une robe, une chaire, une étude, une clientèle, une boutique de drogues.

Les Égyptiens, pour emprunter, engageaient le corps de leur père au créancier ; mais ils étaient infâmes et privés de sépulture, s'ils ne le retiraient pas. Chez nous, les pères s'entendent avec les enfants, pour frauder le créancier, et je ne sais pas si les enfants ne vendraient pas leur père, et réciproquement, pour avoir quelques sous.

Les Égyptiens n'avaient pas la connaissance du vrai Dieu. Ils adoraient le bœuf, le chien, le chat, l'ibis, l'oignon, la carotte... C'est vrai. Mais nous, nous ne connaissons le vrai Dieu, que pour le blasphémer ; nous ne sommes chrétiens que pour être infidèles au Christ Sauveur, qui nous a donné son nom.

Décidément, les Égyptiens n'étaient pas plus sots que nous ; mais ils furent moins bien traités par la Providence. Nous n'avons pas plus d'esprit qu'eux, mais nous sommes plus misérables. . . . . .

. . . . . .

Un peuple qui commence à douter de Dieu, s'achemine à grands pas vers le blasphème, et le blasphème est la porte scélérate par où il entre dans la boue et le sang. . . . . .

. . . . . .

PHILOSOPHIE ET RÉVÉLATION

La philosophie ressemble aux lumières que l'homme extrait des corps, par son travail. Elles éclairent la nuit, mais on a beau les épurer et les multiplier, elles ne font jamais le jour. L'esprit humain ne jouit du grand jour de la vérité, que là où brille le soleil de la révélation.

. . . . . .

Qui dixerunt : linguam nostram magnificabimus, labia nostra a nobis sunt. Quis noster Dominus est. (*Ps. XI*). Voilà bien la philosophie orgueilleuse qui n'écoute que ses propres inspirations, et veut se préparer un triomphe dans le fastueux éclat de sa parole. « Qui est notre maître, dit-elle : *Quis noster Dominus est?* » Hélas, on ne le sait que trop, qu'elle n'a pas de maître. Aussi n'a-t-elle pas de doctrine, ou plutôt, a-t-elle autant de doctrines, que de prétendus penseurs. . . . . .

. . . . . .

POUVOIR

« *Si jus violandum est, causa regnandi violandum ; cœteris rebus pietatem colas :* Si tu violes le droit, que ce soit pour régner ; autrement, sois juste. » Telle était la maxime de César. Il l'aurait empruntée, dit-on, à Euripide qui l'avait prise dans les profondeurs de l'âme humaine, où elle est ineffaçablement gravée, depuis le jour de la première tentation. L'exécrable amour de la grandeur et du pouvoir ne connaît pas de droits, et tel qui, dans la vie commune, ne ferait pas tort à son prochain, d'un fétu, est prêt à toutes les injustices, dès qu'il ambitionne le premier rang. Le droit n'est, et ne peut être bien respecté, que par celui qui subit la grandeur et accepte la puissance comme un devoir. . .

. . . . . .

Les bons gouvernements usent du pouvoir, pour faire payer tout juste au peuple, les services qu'on lui rend. C'est toujours dans les prix doux.

Les mauvais gouvernements usent du pouvoir, pour faire payer largement au peuple, les services qu'on lui rend. C'est toujours très cher . . . . . .

. . . . . .

LE POUVOIR

Si la légitimité du pouvoir dépendait de la moralité de ceux qui en sont investis, il faudrait faire une révolution tous les mois, ou bien prier Dieu d'envoyer ses Anges pour nous gouverner. Combien peu d'hommes sont dignes par leur vertu, de commander à leurs semblables ! Il n'y a qu'un moyen de se résoudre à l'obéissance, et de l'anoblir, en subissant le joug d'un misérable, c'est de la faire remonter à Dieu, principe et consécrateur de toute autorité. . . . . .

. . . . . .

PRÉDICATEURS

Il en est des prédicateurs comme des écrivains : les plus contents d'eux-mêmes sont les médiocres. Regardez-vous dans ce miroir, quand vous avez fait un sermon :

Un sot en écrivant, fait tout avec plaisir ;
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime, en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver ;

Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire :
Et tel dont, en tous lieux, chacun vante l'esprit,
Voudrait, pour son repos, n'avoir jamais écrit.

(BOILEAU. *Sat. II*).

Si, après avoir regardé, vous avez devant vous l'homme content, il est à craindre que le sermon ne vaille pas grand chose. . . . . .

. . . . . .

Prêcher les autres, faire la guerre à leurs passions, avant d'avoir soumis les nôtres, c'est nous exposer à une catastrophe morale dans laquelle nous périrons, au milieu d'inutiles conquêtes. . . . . .

. . . . . .

Le joli cœur. Il ne compte que sur les misérables avantages de la nature.

Ses mains, ses cheveux, ses yeux, sa voix, le détachement bien senti de certaines syllabes, voilà son bagage oratoire. Il plaît aux bégueules et aux femmes légères.

Le Narcisse. Sa pensée est nette, et se porte bien, sans qu'elle soit de noble race. Il l'habille avec décence, et souvent avec luxe. Sa phrase ornée, pleine de recherche, séduit l'oreille. Il se fait écouter avec plaisir pendant qu'il s'admire lui-même en ses auditeurs qui lui servent de miroir.

L'acrobate. Il danse sur le fil d'une proposition hasardée. Les abîmes de l'erreur sont de

chaque côté, il n'en tient compte. Des phrases compromettantes le font pencher à droite ou à gauche ; un mot heureux le redresse. C'est un Blondin. Il amuse, il donne des émotions, mais après cela ?.... Rien que la déconsidération de la parole de Dieu.

Le charlatan. Des effets !.... Que ce soit bien, que ce soit mal, il n'importe, il lui faut des effets. Il affuble la vérité d'excentricités de mauvais goût, auxquelles les badauds se laissent prendre, et gâte presque toujours de riches facultés.

L'aigle. Trop en lui-même, et dans la vérité qu'il contemple. Il s'élève, il plane. On admire son vol majestueux, et la puissante envergure de son intelligence. Il échappe quelquefois aux regards, mais on attend qu'il descende, et l'on est heureux de le voir reparaître. C'est un magnifique oiseau, trop souvent encore, une bête de gloire.

L'apôtre. Il fait profiter à l'œuvre de Dieu tous les dons de la nature et de la grâce. Amour de Dieu, amour des âmes, c'est sa devise ; glorifier Dieu, sauver les âmes, c'est son but. Il y marche franchement, et avec un complet oubli de soi. C'est le vent : on ne le voit pas ; il caresse, il rafraîchit, il tourmente, il déracine. C'est la lumière : on ne la voit pas ; elle pénètre, réjouit, et réchauffe le sang. C'est l'électricité : on ne la

voit pas : elle fait vibrer tous les nerfs, et agite le corps, de secousses qui lui font demander grâce. On ne dit de lui : Quel homme de Dieu ! que pour revenir au Dieu de cet homme, et le mieux aimer. . . . . .

. . . . . .

Bon jeune homme, pourquoi forcer votre talent ? Imitez *Simplice*. Il a pris sa juste mesure et ne cherche pas à la dépasser. Ce qu'il dit, ne sort pas de l'ordinaire, mais c'est bon, cordial, pieux, sensé, parfaitement intelligible et capable de faire du bien. Vous, mon ami, vous voulez travailler dans le grand genre, et *mettre votre prédication à la hauteur de l'esprit moderne*. Cela vous fait dire des bêtises que personne ne comprend, vous, moins que personne. . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Encore une fois, ne sortons pas de notre genre, et n'exagérons pas nos moyens. Si nous sommes capable de porter une forte et riche armure, prenons-la ; mais si elle nous gêne, contentons-nous de la panetière et du bâton. On tue les philistins avec la fronde de David, aussi bien qu'avec l'épée de Saül, quand on combat pour Dieu et sous sa sainte garde. . . . . .

. . . . . .

Parlons comme tout le monde, et mieux que tout le monde, si c'est possible. Mais, de grâce, pas de ces mots étranges, ni de ces phrases baroques que les sots admirent et qui stupéfient les gens sensés. « *Ma marsupie est exhauste de métal* ferrugineux, » disait le limousin de Rabelais. A mon humble avis, c'eût été beaucoup mieux de dire : « Je n'ai pas le sou, dans ma poche. » . . . . . .

. . . . . .

Soyez content, si l'unique amour de Dieu et des âmes, inspire votre prédication. Rougissez et faites votre *mea culpa*, si vous ne rencontrez au fond de votre âme, que la vulgaire passion qui poussait les païens aux grandes choses : l'amour désordonné des louanges :

Laudumque immensa cupido. (VIRG. *Enéide.* 6.)

. . . . . .

Les âmes se convertissent en vous entendant ; n'en tirez pas vanité. Vous n'êtes que le fil fragile et vulgaire dont le Père se sert, pour les attirer. *Nemo potest venire... nisi Pater traxerit eum.* . . . . . .

. . . . . .

PREDICATION

Sans nous préoccuper outre mesure de notre action oratoire, ne la négligeons pas, puisque

l'art de bien dire, est un moyen de fixer l'attention, et de conquérir les sympathies d'un auditoire. Sans doute, nous ne devons pas être les émules des artistes dramatiques et des comédiens ; mais trop compter sur la grâce de Dieu, avec d'exécrables moyens oratoires, serait irrévérencieux et téméraire.

Le respect de la parole sainte nous impose le devoir de nous corriger des défauts qui la déparent.

Que ceux qui ont du penchant à trop crier et à trop s'agiter écoutent ces bons conseils de Shakespeare : « Dites ce discours, je vous prie, comme je l'ai prononcé devant vous, en le laissant légèrement courir sur la langue. Mais si vous le déclamez à pleine bouche, comme font beaucoup de gens, j'aurais tout aussi bien pour agréable, que mes vers fussent dits par le crieur de la ville. N'allez pas non plus, trop scier l'air, en long et en large, avec votre main, de cette façon ; mais usez de tout sobrement ; car dans le torrent et la tempête, et pour mieux dire, le tourbillon de votre passion, vous devez prendre sur vous, et garder une tempérance qui puisse lui donner une douceur coulante ».

(Hamlet. Act. 3, sc. 2)

. . . . . .

Ne vous troublez si vous entendez dire que

votre prédication manque de modernité. Cela prouve tout simplement que vous n'avez pas cessé d'être évangélique. La modernité que prônent nos critiques, n'est, en fin de compte, qu'un ensemble de lâches et funestes concessions faites à l'opinion, aux préjugés, au relâchement, au mauvais goût du siècle. . . .

. . . . . .

Pour nous, l'éloquence est un art. Pour les saints, l'éloquence est une vertu. C'est ce qui nous explique les admirables fruits de grâce et de salut qu'ils produisent, et les maigres résultats de notre parole. Oh ! que je voudrais prêcher à *la sainte !* . . . . . .

. . . . . .

Le Verbe de Dieu s'est anéanti pour racheter le monde. Humilions notre parole si nous voulons convertir et sauver les âmes. . . . .

. . . . . .

Nous croyons parler directement aux âmes, c'est une erreur. Il y a entre elles et nous, un truchement invisible qui complète nos discours, et corrige nos sottises. C'est lui qui éclaire, touche et convertit. Nous serions moins contents de nous-mêmes, et plus sûrs de nos effets, si nous pensions davantage à sa coopération.

Un prêtre de médiocre talent, mais de grande vertu, prêchait une mission dans une petite ville où se trouvait un homme de beaucoup

d'esprit, mais fort incrédule. Celui-ci, au sortir d'un sermon sur la Providence, dans lequel le pauvre prédicateur n'avait servi à son auditoire que de piètres arguments, lui envoya une série d'objections fortement construites, et capables d'embarrasser même un professeur de métaphysique. Il y avait promesse de conversion, si les objections étaient résolues d'une manière satisfaisante. Le malheureux missionnaire fut pris d'une sueur froide, en recevant ce paquet. S'il ne répondait pas, la parole de Dieu était vaincue et la mission manquée. Mais comment répondre ?

Il alla trouver un savant homme, supérieur du séminaire, lui avoua humblement sa faiblesse et son embarras, et le pria de lui fournir des arguments victorieux en réponse à ceux de l'incrédule. Le supérieur, touché d'une si grande simplicité, mit toute sa science au service du brave homme, et le dressa si bien, qu'il voulut aller l'entendre, pour jouir de son triomphe.

Mais quelle déroute ! Grand Dieu ! Le missionnaire, en voulant s'approprier les arguments du savant, les avait tellement défigurés et retournés, qu'ils ne faisaient que renforcer les objections.

« Oh ! le misérable ! Oh ! l'imbécile ! » disait le supérieur au curé, son voisin de banc d'œuvre. « Nous sommes perdus ; c'est tout le contraire

des réponses que je lui ai dictées ». — Il va sans dire qu'immédiatement après le sermon, il s'éclipsa pour ne pas écraser de son indignation et de son mépris, le malencontreux orateur. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsque le lendemain, il le vit venir, humble comme à l'ordinaire, le cœur plein de reconnaissance, la bouche pleine de remerciements, et qu'il lut ce petit mot de l'incrédule, qu'on lui offrait comme un hommage : « Mon Père, vous avez répondu avec une logique écrasante, à toutes mes objections. Je me rends, et vous prie de me dire à quelle heure, vous voudrez bien me confesser ».

Le prédicateur avait déraisonné, mais le truchement avait bien parlé.

O Verbe divin, qui changez nos sottises en sagesse, je vous sens entre ma parole et les âmes qui m'écoutent. Parlez avec moi, parlez pour moi. Ce que je dis ne vaut rien, si vous n'y mettez pas du vôtre ! . . . . . .

. . . . . .

Il est bon de raisonner et de raisonner ferme. Sachez bien, cependant, que le plus fort raisonneur, n'est pas le sec logicien qui entasse les *donc* sur les *or ;* mais bien l'homme habile qui sait revêtir le squelette de son argumentation, des chairs d'une parole vivante et bien moulée.

. . . . . .

Il en est de la prédication savante comme de la musique savante : c'est embêtant pour le commun des mortels. Ajoutez à cela que le prédicateur s'expose aux plus ridicules quiproquos.

X vient de parler du rôle de l'humanité de Jésus-Christ, dans les opérations théandriques. Une brave femme l'aborde après son sermon : « O mon Père ! Que vous avez bien dit la vérité à tout ce monde-là ! » X se rengorge ; il a été profond, et on l'a compris ! — « Oh ! oui, continue la vieille, vous avez joliment bien fait de prêcher sur l'humanité. Il y en a tant et tant qui n'ont pas l'ombre *d'humanité !* »

Z s'est épris de la physiologie. Il en veut particulièrement à la cellule mère d'où le matérialisme prétend tirer toutes choses, et trouve le moyen de la faire comparaître dans la plupart de ses discours. — « Oh! le bon religeux, s'écrie une de ses ferventes admiratrices, comme il est recueilli ! Comme il aime sa *cellule*. Il en parle sans cesse ».

Naïf ou vaniteux, l'homme à la prédication savante est souvent payé de la peine inutile qu'il se donne, en monnaie d'imbécile. . .

. . . . . .

Le parole de l'apôtre est la seule qui produise sur les masses une impression profonde et durable. — Pourquoi ? — Parce que c'est la

parole même de Dieu, et que celui qui la porte a reçu une onction royale qui le transforme, et fait oublier ses imperfections et sa misère : « *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus* ». . . . . .

. . . . . .

Si le prédicateur est homme de Dieu, il lui attribue tout le fruit de sa parole, et trouve le moyen de se reprocher tout le bien qui n'a pas été fait. . . . . .

. . . . . .

Présents, considération, sympathie, gloire, renommée, l'homme de Dieu devrait mépriser tout cela, et dire au monde : « *Da mihi animas, cætera tolle tibi* : Donne-moi les âmes, garde le reste pour toi ». . . . . .

. . . . . .

« Mieux vaut messe que sermon », disait Henri III d'Angleterre, au bon roi saint Louis. « — J'aime mieux m'entretenir une demi-heure avec un ami, que d'entendre son domestique m'en parler pendant des heures entières ». Il y a du vrai là-dedans, mais combien de gens ne connaîtraient pas leur ami divin, s'ils n'en avaient entendu parler par ses domestiques ; combien de gens ne sauraient pas se servir de la messe, s'ils ne l'avaient apprise par sermon.

. . . . . .

PRESSE

Mes opinions, mes convictions, mes sentiments, ma profession, tout ce que j'aime, tout ce qui m'est plus cher que la vie, peut-être sali, opprimé, broyé, écrasé, sous la plume d'un homme sans conscience et sans honneur. Et je n'ai ni le droit, ni le pouvoir de défendre et de venger ce que j'aime, auprès du public devant lequel se commet cette grande iniquité. On appelle cela, la liberté de la presse !.... dites plutôt, le brigandage. On pourrait peut-être dire que la presse est libre, s'il m'était permis de me faire entendre à ceux qui ont avalé le mensonge au lieu même où on les a trompés ; mais on me renvoie à une feuille honnête qui ne sera lue par aucun de ceux à qui l'on a appris à me mépriser. Quelle tartufferie ! . . . . . .

. . . . . .

PRÊTRE

Un pauvre prêtre se mourant d'ennui et de dégoût, voulait quitter une paroisse impie

dans laquelle, il avait dépensé inutilement les dix plus belles années de sa vie. Son directeur lui conseilla d'aller frapper à la porte du tabernacle, et d'attendre la réponse du divin prisonnier. Il crut entendre comme un gémissement, et cette parole de tendre reproche : « Tu pars et moi, je suis condamné à rester ! » Son cœur se brisa, il fondit en larmes, et promit de partager le sort de son Maître. Heureuse promesse qui fut bientôt récompensée par des conversions inespérées.

Prêtre, prends garde ! Le moment où tu vas céder au découragement est peut-être celui d'une grâce qui va payer au centuple les travaux et les souffrances que tu croyais inutiles.

. . . . . .

Prêtre ! sanctifiez-vous !

Sanctifiez-vous pour Jésus-Christ que vos mains touchent, et que votre âme reçoit tous les jours. Il se donne à vous, videz votre cœur, et élargissez-le pour le recevoir. Si vous êtes rempli des choses de ce monde, il n'entrera pas.

L'âme humaine ne se livre qu'à des âmes sympathiques. Il en est qui la repoussent éternellement ; il en est qui l'attirent à la première rencontre. Ainsi les âmes tièdes et lâches repoussent éternellement le Sauveur ; les âmes saintes l'attirent. — Jésus est tout entier dans

son évangile ; tout entier aussi, dans ceux qui mènent une vie évangélique.

Sanctifiez-vous pour les âmes que vous devez enfanter à la vie divine et à la vertu, par les sacrements et la communication de votre propre sainteté.

Le sacrement est dans l'ordre surnaturel, ce qu'est dans l'ordre naturel, l'énergie virile qui donne la vie, et que saint Thomas appelle le premier principe actif de la génération. L'âme sainte du prêtre est une sorte de matrice sacrée où le chrétien prend son tempérament spirituel. Lumières, affections, enseignements, conseils, exhortations, exemples, si tout est saint, le fruit de votre vie sera saint. . . . .

. . . . . .

PRIÈRE

Veni, sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium. — Prière de l'Église.

Da, pater, augurium, atque animis illabere nostris.

Prière d'un païen (Virg. *En. lib.* 3. *v.* 89).

Témoignage d'une âme naturellement chrétienne, dirait Tertullien. . . . . .

. . . . . .

« *Tribuat tibi Dominus secundum cor tuum* » (*Ps. XIX*). — Dieu nous exauce selon la disposition de notre cœur. S'il est tout spirituel, il nous envoie des biens spirituels ; s'il est tout charnel, il nous envoie des biens charnels et périssables. Mais alors, tant pis si l'on est exaucé . . . . . .
. . . . . .

C'est de la bouche des enfants que Dieu attend une louange parfaite : « *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* » (*Ps. VIII*) ; mais de quels enfants ?

Sans doute, des enfants selon la nature, de ces chers petits êtres dont l'âme naïve ne doute de rien ; mais plus encore, des enfants selon la grâce : de ceux qui n'ont pas craint de se faire humbles et petits, et de se pendre, avec l'avidité des nourrissons, aux mamelles de l'éternelle sagesse. . . . . .
. . . . . .

Que de braves gens ne voudraient pas s'endormir sans penser à Dieu ! Les poltrons ! ils ont peur de la nuit. Quand ils s'éveillent, plus une ombre de religion. Et pourtant, si la prière est nécessaire, c'est au moment où sortant du sommeil, image de la mort, nous reprenons conscience de la vie ; au moment où commence une série d'actions dont nous rendrons compte au tribunal de Dieu, et dont nous ne pourrons

nous tirer d'une manière profitable pour notre salut, sans l'assistance de la grâce. . . . .

. . . . . .

« *Auribus percipe orationem meam, non in labiis dolosis.* » (*Ps. XVI*). La prière est souvent trompeuse sur nos lèvres : trompeuse, parce que notre cœur n'y est pas, et que rien ne vivifie les sons que notre bouche prononce ; trompeuse, parce que notre nature refuse à Dieu ce que nous lui demandons. Parcourons le *Pater*..... Que de mensonges ! — Nous demandons à Dieu que son nom soit sanctifié, et notre vie pécheresse est un perpétuel blasphème ; — que son règne arrive, et nous restons les esclaves de nos passions ; — que sa volonté soit faite, et nous ne voulons pas renoncer à la nôtre ; que nos offenses nous soient pardonnées, comme nous pardonnons, et notre cœur est plein de haine et de rancune ; — que nous soyons délivrés de la tentation, et nous courons à sa rencontre. — *Labia dolosa ! labia dolosa !* . . . . . .

. . . . . .

La prière est le premier devoir et le principal office de la vie présente. — « Le ciel des cieux est au Seigneur, » dit le Psalmiste : « *Cœlum cœli Domino ;* — la terre est à nous : *terram autem dedit filiis hominum.* » Mais, dans son ciel, Dieu est maître du temps ; nous, sur la terre, nous n'avons à notre service, que de courtes années.

« Hâtons-nous de bénir le Seigneur, et de mériter son ciel par nos bénédictions ; car la mort et l'enfer sont silencieux : « *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum. Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino.* » (*Ps. CXIII*).

PROGRÈS

La science moderne veut accaparer le progrès. Il n'y en a que pour elle ; c'est son œuf, elle le couve. Mais une bonne vieille qui en sait long, l'Église, vient déranger la couveuse. Elle prétend que l'œuf lui appartient, et veut le couver à son tour. Qui finira par s'asseoir dessus ? — J'aime mieux la vieille. Malgré son grand âge, elle a plus de bonne et saine chaleur que sa concurrente, et saura mieux amener l'œuf à point.

. . . . . .

Nous nous étonnons des admirables découvertes de la science et de leurs applications. Il nous semble que le progrès grandit l'homme, au point de nous faire oublier Dieu. Faut-il que nous soyons bêtes, et que nous ayons peu de mémoire. Tous les progrès étaient prévus, annoncés, décrétés, par le souverain maître de tous les êtres et de toutes les forces, quand

il donna au père du genre humain une toute petite part de son universel empire, en lui disant, en présence de la nature : « Sois le maître, soumets-toi le monde : *Dominamini, subjicite.* »

PROPHÉTIES

Les Juifs connaissaient les prophéties, et les voyaient s'accomplir en grande partie, dans la personne de Jésus-Christ, surtout dans le souverain pouvoir qu'il exerçait sur la nature et dont il se servait pour prouver qu'il était Celui dont les prophètes avaient parlé. Comment se fait-il qu'ils ne l'ont pas reconnu comme le Messie ?

Autre chose est de connaître un texte, autre chose de le comprendre. L'esprit charnel des Juifs ne concevait le Messie, que comme un roi temporel, et le Messie devait être un roi spirituel ; l'esprit charnel des Juifs prenait à la lettre, les images de gloire dont se sont servis les prophètes pour peindre le libérateur d'Israël, et il fermait les yeux sur la page lugubre des humiliations, des opprobres et des souffrances.

Ils ont méconnu le Christ, mais voyez la merveille : cette méconnaissance est un trait caractéristique auquel on reconnaît le Messie, en

Jésus-Christ. Duvoisin a fort bien dit : « Nous devons croire en lui ; parce que les Juifs n'y ont pas cru. Un Messie que les Juifs auraient reconnu, ne serait pas le véritable. Il lui manquerait un des caractères, expressément marqué par les prophètes. »

PROPRIÉTÉ

La religion amie de la justice et miséricordieuse, étend son manteau sur les propriétaires pour protéger leurs droits. Les imbéciles le déchirent à belles dents. Ils ont bonne grâce de crier : au voleur ! quand les va-nu-pieds et les meurt-de-faim entrent par les trous qu'ils ont faits, pour les piller ! . . . . . .
. . . . . .

PROVIDENCE

Nos étonnements, nos murmures, nos reproches, à l'endroit du gouvernement providentiel, ont pour cause notre courte vue, et par suite, notre ignorance.

Et d'abord, nous ne savons pas ce que la Pro-

vidence doit gouverner parce qu'il nous est impossible de dominer le monde du regard. Fussions-nous capables d'embrasser dans un vaste coup d'œil, toute la matière créée et ses infinies combinaisons, ses forces, ses mouvements, ses harmonies, nous n'aurions qu'une toute petite idée du gouvernement providentiel? Il nous faudrait connaître encore le monde libre où les résistances se multiplient contre l'action divine, sans faire fléchir son absolue souveraineté, et dans un lointain inaccessible, le monde invisible où chaque être est un monde. Quel abîme ! quelle nuit !

Et tous les mondes forment un tout dont on ne peut isoler aucun détail, sans méconnaître les rapports multiples qui le relient à l'ensemble. Le détail qui nous trouble, et que nous avons la témérité de critiquer, peut être, dans l'ensemble que nous ne connaissons pas, une beauté de premier ordre.

En outre, les fins particulières que Dieu se propose doivent nécessairement être d'accord avec ses perfections infinies. Mais si nous ignorons ces fins, pouvons-nous juger les moyens que Dieu emploie pour les obtenir ?

Décidément, laissons faire la Providence, et ne la jugeons pas. Nous serions mille et mille fois plus ridicules que le rustre sans instruction et sans expérience, qui se mêlerait

de raisonner la politique générale des États.

. . . . . .

Le pécheur est comblé de biens. Quel scandale ! Mais êtes-vous bien sûr que ces biens ne sont pas la récompense d'une vaine vertu que Dieu paie en ce monde, parce qu'il n'en sera tenu aucun compte au jour des suprêmes rétributions, et voudriez-vous échanger la prospérité éphémère du pécheur, pour la peine éternelle qui l'attend ?

Le juste accablé de maux. Quel scandale ! — Mais êtes-vous bien sûr qu'il serait juste s'il ne souffrait pas ? Et s'il est heureux de souffrir pour augmenter ses mérites et sa gloire, et ressembler au Dieu crucifié qui n'est arrivé à la gloire que par sa passion, de quoi vous plaignez-vous ? . . . . . .

. . . . . .

Que de remparts autour de la pupille de nos yeux ! l'iris, le cristallin, les paupières, les cils, et ces larmes qui chassent au dehors tous les corps étrangers ! Ce n'est pourtant qu'une image. Dieu-Providence prend encore plus de soins de ceux qui ont recours à lui. Disons-lui donc avec le Psalmiste : « *Custodi me, Domine, ut pupillam oculi.* » (*Ps. XVI*). . . . . .

. . . . . .

Alexandre meurt dans une orgie ; Annibal s'empoisonne ; César expire sous le poignard

d'un assassin ; Napoléon est rongé par le chagrin dans une île perdue : coups de la Providence qui veut apprendre au monde étonné par ces hommes prodigieux, qu'ils ne sont entre ses mains que des instruments dont elle se défait, quand elle n'en a plus besoin. . . . . .

. . . . . .

Il est bon de connaître les causes naturelles des fléaux, pour les prévenir, si c'est possible. Toutefois, certains savants recherchent ces causes avec une âpreté qui trahit parfois le désir impie d'écarter la Providence et ses justes jugements. Que les inondations, par exemple, soient dues, en certains cas, au déboisement des montagnes, je n'y contredis pas. Cependant, nos pères avaient des forêts, et il pleuvait, et ils étaient inondés. Mais leur foi allait plus à fond que la racine, et plus haut que la cime des arbres. C'est dans leurs péchés et dans la justice d'un Dieu trop offensé, qu'ils voyaient la cause de leurs maux. Et ils apaisaient le ciel, et consolaient leur âme affligée, par la pénitence et la prière.

. . . . . .

PRUDENCE ET CHARITÉ

Si l'on vous charge d'une commission désagréable pour quelqu'un, ne la faites pas, à

moins que vous ne soyez parfaitement sûr de sa vertu ou de son amitié. Il verra de mauvais œil qu'on vous ait pris pour confident d'une de ses sottises ; peut-être, vous soupçonnera-t-il d'exagérer l'avertissement dont vous êtes porteur. En fin de compte, vous êtes plus près de ses rebuffades que de sa reconnaissance, et vous risquez d'être inscrit sur la liste de ses ennemis. Si pourtant, la charité vous conseille d'affronter cette mésaventure, je n'ai plus rien à dire ; allez droit et ferme. . . . . .

. . . . . .

PUDEUR ET PRUDERIE

La pudeur est un tissu d'une délicatesse et d'une sensibilité extrêmes, qui protège l'âme des adolescents. Il leur dérobe la vue malsaine des choses impures, mais il en reçoit une impression mystérieuse qui se traduit par la rougeur du front, l'effarement des yeux, et le malaise qu'on ressent en mauvais air.

Je me défie d'une fille qui reste insensible sous le coup de certaines conversations. Elle a peut-être gardé la cuirasse de l'ignorance enfantine, mais peut-être aussi le tissu de la pudeur s'est-il déchiré autour de son âme. Elle com-

prend et dissimule le goût qu'elle éprouve à entendre. Elle se déprave en silence.

La pruderie est la contrefaçon de la pudeur. La prude s'offense d'un mot sans malice, et lui prête, avant que vous n'y ayez pensé, une double entente. Elle s'alarme, se récrie, et vous donne en spectacle, les convulsions de sa vertu blessée. Mais point de pourpre à son visage, point de ces grands yeux étonnés qui regardent tristement, point de frémissement ni de malaise. On n'apprend rien à cette grimacière ; elle sait tout ; c'est tant pis pour son âme. . . . . .

. . . . . .

RECONNAISSANCE

Tâchons d'obtenir de nous la reconnaissance spontanée, c'est-à-dire le mouvement du cœur qui va tout de suite et tout droit à Dieu après un bienfait, sans se faire précéder par de longs avertissements. Si nous ne sommes pas ingrats, nous arrivons trop tard à l'action de grâces et presque toujours, après nous être satisfaits dans les choses même dont il faut remercier Dieu. Nous avons réussi, nous sommes contents ; les hommes nous manifestent leur satisfaction par des paroles agréables qui chatouillent notre amour-propre ; nous nous arrêtons à ces fadaises, nous écrémons la gloire ; le principal ouvrier de nos belles actions sera servi après nous, s'il en reste..... Est-ce assez malhonnête ? — Quand la conscience nous avertit, nous cherchons à rendre à Dieu ce que nous lui avons pris ; il n'est plus temps ; la gloire est défraîchie. C'est tout de suite qu'il faut dire : « A vous, Seigneur, et non pas à nous : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* ». . . . . .

. . . . . .

L'âme reconnaissante aime à publier les

bienfaits de Dieu. Mais dans l'élan de son action de grâce, elle ne cesse pas d'être humble. Ce n'est pas pour se faire valoir qu'elle parle des opérations secrètes et des faveurs de Dieu, mais pour faire éclater sa bonté libérale. Quand elle s'écrie : « Venez, écoutez vous tous qui craignez le Seigneur, et je vous raconterai les grandes grâces qu'il m'a faites : *Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ* » (*Ps.* 65)., elle ne manque pas d'ajouter : « et j'en étais si indigne. » . . . . . .

. . . . . .

RELIGIEUX

Les parents se lamentent quand les enfants les quittent, pour se donner à Dieu. On dirait que la religion est un minotaure qui doit les dévorer. Ils ont pourtant quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent, d'y être heureux. Qu'un mariage les emporte à deux ou trois cents lieues, avec quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'y être malheureux, on trouve cela tout simple, et personne ne se plaint. C'est ce que saint François de Sales faisait spirituellement remarquer à sa fille de cœur, Mme de Chantal : « Si vous vous fussiez remariée à quelque cheva-

lier du fond de la Gascogne ou de la Bretagne, vous eussiez tout abandonné, et personne n'eut rien dit. »

Je pardonne au cœur humain de saigner et de gémir, pourvu qu'il se résigne comme celui du vieux Frémiot : « Monseigneur, écrivait-il à l'Évêque de Genève, ce papier devrait être marqué de plus de larmes que de lettres, puisque ma fille, en laquelle j'avais mis la meilleure partie de ma consolation en ce monde, et du repos de ma misérable vieillesse, s'en va, et me laisse père sans enfants.

« ... Toutefois, je me résolve et me conforme à ce qui plaît à Dieu. Puisqu'il veut avoir ma fille pour son service en ce monde, et la conduire par ce chemin à la gloire éternelle, je peux bien montrer que j'aime mieux son contentement, avec le repos de ma conscience, que mes propres affections. »

Ce vieillard est sublime dans sa douleur, mais j'aime mieux encore la foi joyeuse du vieux soldat, qui, pendant que toute sa famille fondait en larmes à la profession de sa fille, disait à l'un de ses amis, étonné de sa sérénité : « Comment veux-tu que je pleure, quand Jésus-Christ devient mon gendre ? » . . . . . .

. . . . . .

Le religieux a choisi Dieu pour son unique bien, et s'est donné à lui. Dieu lui devient néces-

saire et doit lui suffire ; sinon, il faut qu'il se rabatte sur les choses qu'il a quittées. Mais ayant renoncé, il ne peut plus les posséder que comme un voleur. Sa conscience tourmentée lui reproche ce larcin. Il est le plus malheureux des hommes, jusqu'à ce qu'il devienne le plus infâme en étouffant les cris de sa conscience.

. . . . . .

Je viens de dire à Dieu : Tu es mon bien ! A ce cri, toutes mes préoccupations, mes inquiétudes, mes peines, se sont évanouies. Mon âme est ravie ! Que sera-ce donc quand je dirai cela aux portes de l'éternité, et en prenant possession de ce bien, dont je ne tiens ici-bas que l'image ! . . . . . .

. . . . . .

Si le religieux met en son estime le mendiant et le millionnaire sur le pied d'une parfaite égalité, s'il est indifférent à la compagnie des grands ou des petits, tout va bien : son renoncement est vrai, Mais s'il préfère les petits et se trouve plus heureux en leur compagnie, tout est au mieux : son renoncement est parfait.

Quand un religieux s'inquiète de la quantité d'azote qu'il doit fournir à son corps, pour qu'il soit frais, dispos et bien allant, on peut dire : adieu, la pénitence !

La méthode scientifique appliquée aux observances monastiques, n'est bonne qu'à faire

des peureux qui se précipitent au galop vers la décadence. Pour n'avoir point à rougir de leur lâcheté, ils voudraient la faire consacrer par des lois de mitigation.

Les chapitres s'en défendent en vain. Leurs déclarations, définitions, admonitions, exhortations, ne peuvent rien contre le mouvement descendant des communautés. Il faut que les saints viennent s'atteler à la réforme.

Ne nous contentons pas de les désirer, mais en attendant que Dieu les envoie, sanctifions-nous nous-mêmes, selon la vieille méthode qui veut qu'on fasse peu de cas du corps, et qu'on exige de lui, dans la mesure du possible, toutes sortes de bons services, malgré les infirmités qu'il éprouve, et surtout, malgré celles qu'il redoute. Une bonne dose de courage et de confiance en Dieu vaut mieux que les adoucissements réclamés par notre mollesse. Dieu prend soin de la bête, là où il voit une âme généreuse . . . . . .

. . . . . .

Si nous voulons que la règle nous porte, commençons par la porter. Des observances sans gêne et sans souffrances, on n'en trouvera nulle part. Les négliger pour un mal de tête ou un trouble d'estomac, c'est faire un premier pas dans la voie du mépris. Le mépris conduit à la haine ; la haine conspire pour abolir ce qui,

dans la règle, répugne à la nature. C'est comme cela que les religions croulent. . . . . .

. . . . . .

La dispense est un gril pour le religieux fervent ; il a hâte de n'y plus rôtir. Pour le religieux tiède, c'est un lit mollet où il fait son trou. Il s'y trouve si bien, qu'on ne peut plus l'en arracher.

. . . . . .

A trop bien soigner les maladies qu'on a, on finit par s'habituer à soigner les maladies qu'on a peur d'avoir. Pour un homme, c'est ridicule ; pour un religieux, c'est odieux. En voulant empêcher les maladies d'entrer, il met à la porte la sainte pénitence. Et pourtant, il faudra bien qu'il reçoive un jour cette austère visiteuse. Je vois d'ici son purgatoire : un bon purgatoire fait exprès pour lui. Ah ! pauvre douillet, c'est alors que tu seras bien malade, et pas moyen de se soigner . . . . . .

. . . . . .

L'orgueil ! rien de plus ennemi de la perfection religieuse.

Mais prenons bien garde de substituer à l'orgueil personnel, l'amour-propre du corps. On s'y complait sans défiance, et, en fin de compte, c'est toujours soi qu'on recherche et qu'on atteint.

« Mon saint ordre, ma sainte compagnie » servent de couverture à des individus bien

contents d'eux-mêmes en particulier, sous couleur de ne l'être qu'en général.

Chose curieuse ! l'humilité elle-même peut être, en ce genre, matière à vanité. — « Il faut avouer que pour l'humilité, nous n'avons pas nos pareils, » disait un naïf capucin. . . . .

. . . . . .

Il ne faut s'inquiéter des *autres* en religion, que pour désirer leur perfection, pleurer leurs fautes, et prier pour eux. S'ils marchent droit, suivons-les ; s'ils s'égarent, efforçons-nous de les ramener dans le bon chemin, par de sages conseils, et de vertueux exemples ; s'ils sont opiniâtres dans leur inconduite, abandonnons-les au jugement de Dieu, et faisons bien ce que nous devons faire, sans tourmenter notre âme par cette question indiscrète : pourquoi les autres font-ils ceci et cela ? Gardons-nous bien surtout d'ajouter : Pourquoi ne ferais-je pas comme eux ? Ce serait un coup mortel pour notre conscience.

. . . . . .

On demande : Pourquoi la profession religieuse ? — Parce qu'elle est l'Évangile en action ; parce qu'elle est nécessaire au progrès de la science sacrée et de la vertu chrétienne ; parce qu'elle proteste contre le relâchement des mœurs ; parce qu'elle attire les âmes généreuses qui aspirent à la perfection spirituelle ; parce que la surabondance de son culte et de

ses expiations, compense les impiétés du monde, et détourne d'une société corrompue, les verges de la justice divine. Ne servirait-elle qu'à affirmer le souverain domaine de Dieu sur la créature humaine qui se doit toute à lui, je ne vois, en ce monde, aucune profession qui soit mieux justifiée. . . . . .

. . . . . .

« Dieu est notre part d'héritage, sa volonté sainte, le calice où nous devons boire : *Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei.* » (*Ps. XV*). Gardons-nous bien de chercher une part dans l'héritage des mondains, ni d'approcher nos lèvres de la coupe où ils s'abreuvent. — Le Seigneur est notre part. — Quelle part ! C'est tout, puisque Dieu est tout. Tel est le bonheur de l'âme qui se consacre à lui : elle hérite d'un bien qui ne se divise pas ; Dieu se donne tout à tous.

Voyez ce que font les mondains à l'égard de leurs héritages. Comme ils les gardent avec sollicitude ! Comme ils les mettent, pour les conserver, sous la protection de toutes les lois ! Ainsi devons-nous faire, pour conserver le bien parfait qui s'est donné à nous : notre Seigneur Dieu.

C'est notre part d'héritage, recevons-le comme il se donne : aimable ou sévère, glorieux ou sanglant.

C'est notre part de calice, buvons ce qu'il y

a mis : la douceur ou l'amertume, la joie ou la tristesse, la jubilation ou l'angoisse, la vie ou la mort, et disons toujours : « Le sort est tombé pour moi du bon côté, et de tous les lots de la vie, le mien est le plus beau : *Funes ceciderunt mihi in præclaris ; etenim hæreditas mea præclara est mihi.* » (*Ps. XV*). . . . . .

. . . . . .

Religieux qui ne s'aiment pas ; galériens qui se traînent l'un l'autre comme un boulet. . .

. . . . . .

Soupçonneux ou crédule, mauvais supérieur. Tous deux finissent par se conduire, comme s'ils n'avaient que de malhonnêtes gens à gouverner. . . . . .

. . . . . .

Quand on compare nos vertus amoindries à celles de nos ancêtres dans la vie religieuse, il semble que tout croule. On s'attriste et l'on calcule mélancoliquement le temps que peut vivre encore un ordre ou une compagnie. A quoi cela sert-il ? Ne donnerions-nous pas à notre institut une plus grande preuve de notre amour, s'il était moins transi, et s'il mettait résolument en pratique, le conseil de la grande Thérèse : « Nous devons, dit-elle, toujours avoir présent à l'esprit, que nous sommes aussi les fondements de l'édifice par rapport à ceux qui viendront après nous. Si nous qui vivons maintenant,

nous retracions dans notre vie, la perfection de nos ancêtres en religion, et si ceux qui viendront après nous, en faisaient autant, cet édifice spirituel demeurerait toujours ferme. — Le devoir de l'âme religieuse est doux, quand elle sait le relâchement s'introduire dans son ordre, de s'efforcer par sa vertu, d'être une pierre fondamentale sur laquelle on puisse relever l'édifice. » (Livre des Fondations, chapitre IV).

. . . . . .

La miséricorde des supérieurs épargne, dans les communautés, le roseau froissé et la mèche qui fume encore. C'est bien. Mais ils doivent avoir le courage d'ouvrir les abcès, et d'en chasser le pus. Le pus résorbé, empoisonne le sang ; les religieux vicieux pourrissent une communauté. S'il est bon de craindre qu'une âme se damne, il ne faut pas oublier que le salut public est la loi suprême : « *Salus populi suprema lex.* »

Ce que Dieu fait dans le gouvernement de son grand monde, en sacrifiant une foule d'individus au bien général, un supérieur doit le faire dans son petit monde. La bonté sans sagesse et sans force, n'est propre qu'à détruire. . . .

. . . . . .

Obligé de tendre à la perfection, le religieux cesse d'être bon, dès qu'il renonce à devenir meilleur . . . . . .

. . . . . .

La grandeur de notre vocation ne doit pas nous faire oublier que nous portons la grâce de Dieu dans des vases fragiles. Il n'y a pas que le choc des mondains qui puisse fêler nos âmes et les vider.

Prenons garde qu'elles ne s'entrechoquent dans la vie de communauté. Petites jalousies, petites antipathies, petites rancunes, petites animosités, autant de fêlures par lesquelles la grâce s'écoule goutte à goutte, et qui finissent un beau jour, par nous mettre à sec. . . . .

. . . . . .

La règle encadre et met à leur place toutes nos actions : le lever et le coucher, le manger et le boire, la prière, le travail et le repos. — Un religieux, ami de sa règle, ne s'ennuie jamais. La régularité soude l'un à l'autre tous les instants de la journée, et produit l'unité de temps ; il s'écoule, sans qu'on s'en aperçoive. . . . .

. . . . . .

Ne pas sortir de la dispense, par peur de prouver aux autres, et de se prouver à soi-même, qu'on n'est pas aussi malade qu'on le croit, c'est manger du purgatoire. . . . . .

. . . . . .

Pourquoi tant nous préoccuper de l'homme qui nous commande ? — Ce n'est pas à lui que nous nous sommes donnés, mais à Dieu. Si l'homme a des défauts, ne lui ressemblons pas,

mais faisons ce qu'il nous dit de faire, puisque c'est Dieu qui parle. . . . . .

. . . . . .

Le religieux qui fait bon marché de la perfection, dans l'observation de ses vœux et de ses règles, s'expose à ne recevoir que tout juste ce qu'il faut de grâces, pour qu'il lui soit impossible de reprocher à Dieu sa damnation. . . . .

. . . . . .

Homme d'action, vous devez travailler à la sanctification des âmes, c'est-à-dire à la plus belle des œuvres, et au plus grand des biens. Former Jésus-Christ dans une âme, quel artiste a jamais entrepris œuvre pareille? Préparer une âme à recevoir Dieu, sa vie, sa béatitude éternelle ! Quel philanthrope a jamais rêvé un si grand bien? . . . . . .

. . . . . .

L'âme religieuse est choisie par Dieu. Mais ce n'est pas assez; il faut qu'elle soit enlevée par lui du milieu du monde, pour habiter dans le temple de sa grâce, de sa paix, de sa béatitude. « *Beatus quem elegisti et assumpsisti, inhabitabit in atriis tuis.* » (*Psalm.* 64) . . . . . .

. . . . . .

Pourquoi nous laisser gagner par la fièvre d'égalité qui tourmente le siècle ?

L'égalité n'est vraie et aimable que dans les monastères où chaque religieux croit sincère-

ment que ses frères lui sont supérieurs, soit par l'âge, soit par l'autorité, soit par le talent, soit par la vertu. . . . . .

. . . . . .

Le religieux est un oiseau captif à qui Dieu fait chanter le cantique des hautes vertus, pour attirer les âmes dans le filet de la grâce et de la perfection. . . . . .

. . . . . .

Chacun des noms qu'on nous donne, est pour nous une leçon. On nous appelle : *Révérends*, *Pères*, *Frères*, *Religieux*, *Moines*.

Révérends : Parce que notre vie toute sainte, doit inspirer à tous le respect ; parce que nous devons être, plus que le commun des chrétiens, les tabernacles de la grâce et des grandes vertus ; parce que Dieu a pris sur nous des droits que nous ne pouvons violer sans sacrilège.

Pères : Parce que nous devons engendrer les âmes à la lumière, et à la grâce, et remplir auprès d'elles dans l'ordre spirituel, tous les offices d'amour, que remplissent les pères auprès de leurs enfants selon la nature.

Frères : Parce que nous ne formons ensemble qu'une seule famille dont tous les membres doivent être unis par les liens de la divine charité. . . . . .

Religieux : Parce que nous sommes plus que qui que ce soit, liés à Dieu, engagés à Dieu,

consacrés à Dieu, et que notre vie tout entière est vouée au sacrifice, le plus grand acte de religion.

Moines : (μονοι seuls) : Parce que nous sommes séparés du monde. . . . . .

. . . . . .

Et pourquoi sommes-nous séparés du monde ? Pour tendre à la perfection. Cela veut-il dire que Dieu nous demande des choses étranges et sublimes ? — Non ; tout ce qu'il y a de plus simple, de plus humble, de plus commun : bien faire, et faire pour Dieu, toutes nos actions.

Bien faire, avec *exactitude*, dans le temps, le lieu et la manière qui conviennent.

Bien faire, avec *ferveur :* non pas avec goût naturel, mais avec un généreux empressement, et une libérale dépense de nous-mêmes, malgré tous les dégoûts.

Bien faire avec *persévérance :* pas aujourd'hui seulement, demain, quelque temps, sous l'impulsion d'un caprice ou d'un bon vouloir dont les forces s'épuisent, mais toujours jusqu'à la fin.

Bien faire, pour *Dieu :* c'est-à-dire que tout en nous, lui soit consacré, l'ordinaire et l'extraordinaire, que tout soit pénétré de son saint amour.

. . . . . .

Séparés du monde, ne nous croyons pas à l'abri du péché mortel. Les splendeurs du ciel

n'en ont pas préservé les anges : les délices du paradis n'en ont pas préservé le premier homme ; la compagnie du Sauveur n'en a pas préservé les Apôtres. Cette sainte communauté, pendant les jours lugubres de la passion, a été déshonorée par la trahison, le sacrilège, le parjure et l'apostasie.

Non, les murs du cloître ne sont pas impénétrables, et quand le péché mortel s'est glissé dans une âme religieuse, il est plus grave et plus funeste, que partout ailleurs.

Plus grave, parce qu'il prend souvent les proportions du sacrilège ; parce qu'il est une sorte d'adultère dont l'âme se rend coupable à l'égard de Dieu qu'elle a choisi comme son unique partage, et qui l'a mystérieusement épousée ; parce qu'il est l'antithèse radicale du but vers lequel doit tendre l'âme religieuse, la perfection, et par conséquent, une sorte d'apostasie.

Plus funeste, parce que ce n'est pas seulement un embarras dans le chemin de la perfection, c'est une chute, un renversement. L'homme gravissant la montagne ardue qui doit le conduire à la perfection, se retrouve tout à coup au pied de cette montagne, meurtri, contusionné, le ventre à terre, plus faible pour une seconde ascension. Combien plus si les chutes se multiplient et si l'habitude creuse des abîmes, au

fond desquels roule et gît l'âme pécheresse.

. . . . . .

Question terrible : — Y a-t-il des religieux en enfer ?

Oui, il y en a, et beaucoup. Les religieux qui vont en enfer ne sont pas seulement ceux dont toute la vie n'a été qu'une longue suite de prévarications sacrilèges, couvertes par l'hypocrisie ; ni ceux qui ont épouvanté leurs frères et scandalisé le monde par de grands crimes ; ni ceux qui, pour pécher plus à l'aise, sont rentrés dans le siècle, par la porte de l'apostasie. Mais les ingrats, à qui Dieu a beaucoup pardonné et qui ont lassé sa miséricorde ; mais les lâches qui ont reçu beaucoup de grâces, et qui, par leur opiniâtre tiédeur, ont préparé le dernier péché grave qui devait décider leur damnation.

Ils sont aux abîmes éternels, et leur malheur est le plus effroyable des malheurs. Dieu leur avait promis un majorat de puissance et de gloire ; tout s'est changé pour eux, en un majorat d'impuissance et d'ignominie. Ils devaient juger les douze tribus d'Israël ; ils sont jugés par la foule irritée et méprisante des démons et des réprouvés. Ils devaient posséder un centuple de gloire, ils n'ont recueilli qu'un centuple de douleurs. — Horreur ! Le religieux damné sera l'épouvante des nations. Comme il fut un homme de choix, il sera un réprouvé de choix. Jadis, il

bénissait, et l'on s'inclinait sous sa main sacrée ; maintenant, tout le monde le maudit et le montre au doigt. Le voilà ! le voilà ! . . . .

. . . . . .

Homme de Dieu, écoute donc aujourd'hui la voix du Christ qui t'appelle : « Viens, âme que j'ai choisie, je vais établir en toi mon trône : *Veni electa mea, et ponam in te thronum meum.* »

Laisse-toi faire, et que le règne du Christ en toi, soit souverain, universel, perpétuel.

Souverain : Aucune créature ne doit partager avec lui, l'empire de ton âme ; toutes doivent être à tes pieds. Bannis ces prétendants détrônés, s'ils conspirent contre ton roi, et te tourmentent de leurs vaines espérances. Ne les souffre que s'ils consentent à devenir avec toi d'humbles sujets.

Universel : Tout à Jésus, intelligence, mémoire, volonté, affection, sens : « *tibi dabo gentes hæreditatem tuam.* » Le peuple de tes facultés doit lui appartenir. Dans ton intelligence, sa vérité ; dans ta volonté, sa loi ; dans ta mémoire, le souvenir de ses bienfaits ; dans ton cœur, son amour ; dans tes sens, sa croix.

Perpétuel : Aujourd'hui, demain, toujours. Examine ta conscience, étudie dans ton âme les révolutions qui ont renversé le trône de ton roi Jésus ; préviens le retour de ces révolutions, par une législation sage et vigoureuse, une police

vigilante et sévère. Prends tes résolutions.

. . . . . .

Le plus grand sacrifice de l'âme religieuse est celui de sa volonté. Pas d'avarice dans ce sacrifice. Reprendre dans le détail de la vie le bien que nous avons donné d'un seul coup, ce serait gâter l'holocauste.

Nous devons obéir *entièrement*, c'est-à-dire, exécuter tout entières, les choses commandées.

Promptement : obéissant sur le champ, et pour l'instant où l'on nous commande.

Joyeusement : sans murmurer, sans répugnance, et de plein cœur.

Humblement : avec une pleine soumission de notre jugement, sacrifiant nos propres vues à celles de nos supérieurs et croyant sincèrement qu'ils voient mieux que nous.

Donc, pas de résistance, pas de négligence, pas de mauvaise humeur, pas de contestation d'où procède l'intimidation, pas d'artifice, pour faire fléchir la volonté des supérieurs, du côté de la nôtre.

Il y a encore, dans l'obéissance religieuse, deux défauts qu'il faut éviter, et que j'appellerai l'*Ultramontanisme* et le *Gallicanisme*.

L'ultramontain est celui qui recourt sans cesse aux supérieurs majeurs, qu'il informe mal, afin d'échapper à l'autorité de son supérieur immédiat.

Le *gallican* est celui qui ne supporte qu'avec peine l'intervention des supérieurs majeurs, dans le régime des couvents et de la province, sous prétexte de sauver des franchises et des coutumes, qui ne sont la plupart du temps que des abus.

. . . . . .

Le moine est un homme *seul*.

Il faut qu'au milieu du monde, il ne sorte pas de lui-même, et ferme si bien les avenues de son âme qu'il soit évident pour tous, qu'il veut rester *seul*.

Sa vertu publique, c'est la retenue : ensemble mystérieux de modestie, de pudeur, de discrétion, de silence, qui dit à tous : « Il y a ici une âme *réservée*.» Réservée à qui? — A un invisible compagnon, le plus aimable et le plus parfait des amis, révélateur, consolateur et soutien, — *Dieu !* sans quoi ; la solitude serait barbare et mortelle. . . . . .

. . . . . .

Il est bien entendu que la perfection à laquelle nous devons tendre, doit être établie sur le fondement des vertus naturelles. Mais le fondement est caché en terre, et ne se voit pas. La présence des vertus naturelles est attestée par la solidité et la splendeur des vertus surnaturelles. Il en est qui font parade de leurs vertus naturelles. Ils parlent sans cesse de leur honnêteté, de leur

franchise, de leur loyauté, espérant ainsi se faire prêter de l'estime et de la considération. Semblables en cela, aux cadets de Gascogne qui parlent beaucoup des châteaux qu'ils n'ont pas, pour se faire prêter de l'argent . . . . . .

. . . . . .

La première des vertus naturelles, sur lesquelles il faut bâtir, c'est la *sincérité* qui consiste à se connaître tel qu'on est, à se montrer tel qu'on se connaît, et à se traiter à l'avenant. Un peu de grâce de Dieu par là-dessus et vous avez une parfaite *humilité*. . . . . .

. . . . . .

Comme l'amour de la famille est nécessaire au bonheur du foyer domestique, ainsi, la charité fraternelle au bonheur du cloître. Sans elle, le couvent n'est plus qu'une hôtellerie où le moine vient manger, boire, dormir et faire, en passant, ses paquets pour l'enfer . . . . . .

. . . . . .

Les sages confessent, en de solennelles maximes la vanité des choses de ce monde.

« Que de vide dans les objets de notre sollicitude ! »

O curas hominum ! O quantum in rebus inane !

(PERSE. *Sat. I*).

Et plus énergiquement : « *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !* »

Mais souvent, les sages se contentent d'écrire ces maximes dans des livres. Le religieux les écrit dans sa vie détachée.

Honneur, fortune, amours, plaisirs de la terre, il renonce à tout cela, pour chercher son plein dans les cieux. C'est le sage des sages. . . .

. . . . . .

RELIGION

La superstition est une tache sur la religion. Enlevez-la avec délicatesse, pour ne pas gâter l'étoffe . . . . . .

. . . . . .

Toutes les religions ont du bon, ne serait-ce que d'être des *religions ;* mais il ne peut y en avoir qu'une de bonne. . . . . .

. . . . . .

Comme le Nil fait la beauté et la richesse matérielles des pays qu'il arrose, la religion catholique fait la beauté et la richesse morales des nations chez lesquelles elle est établie. Comme le Nil, elle ne prend rien, elle donne.

. . . . . .

RÉPUBLIQUE

J'entends dire : « La République est un gouvernement comme un autre. » Oui, quand c'est

un gouvernement. Malheureusement, il y a chez nous, une foule de gens qui ne se font républicains, que pour être gouvernés le moins possible. Pas du tout, leur irait mieux encore.

. . . . . .

Pourquoi voit-on des gens bien élevés, de bonne famille et de goût délicat, afficher leurs préférences pour l'égalité républicaine? — Voici la spirituelle réponse du romancier Balzac : « Il y a des individus qui sont aristocrates par inclinations ; ils se font républicains par dépit, uniquement, pour trouver beaucoup d'inférieurs parmi leurs égaux. » . . . . . .

. . . . . .

RETRAITE

On se retire des affaires pour prendre sa retraite ; on ne peut se retirer de la grande affaire du salut. Et pourtant, il est bon pour le chrétien de faire sa retraite.

Faire sa retraite, c'est, dans le langage spirituel, se retirer en soi-même, pour se mieux voir et se mieux connaître, se rapprocher de Dieu, pour converser avec lui, prendre ses conseils, lui demander ses grâces, et, par de généreuses résolutions, se préparer à un changement de vie. D'où l'on voit que la retraite est, pour le chrétien,

un repos plein d'une sainte activité. Si l'homme consacrait toutes ses facultés à la double contemplation de sa vie intime et de Dieu qui le fait vivre, il n'y aurait rien de trop. C'est bien le moins, que, de temps en temps, il cesse de se fuir, et se mette en rapports plus directs et plus suivis avec Dieu qu'il ne fait qu'apercevoir et saluer en passant, dans le train de la vie ordinaire. . . . . .

. . . . . .

Considérez la loi qui régit tous les êtres, et les fait obéir aux desseins de Dieu. Il n'en est aucun qui ne profite des circonstances favorables à sa croissance et à son développement, et qui ne recueille, pour cela, toutes ses forces.

L'instinct sera-t-il plus sage que la raison ?

Il est pour l'homme intelligent et libre, et surtout, pour l'homme religieux, un temps propice aux grands desseins et aux généreuses résolutions. C'est le temps d'une retraite, temps de solitude et de silence.

Solitude et silence, patrie des âmes vaillantes qui se préparent aux luttes ardentes de la conscience contre les passions, de la vertu contre le vice.

Solitude et silence, patrie de Dieu qui visite les siens. Dieu n'est pas dans le tumulte du monde : *non in commotione Dominus;* il est dans la paix d'une retraite, c'est là qu'il parle au

cœur : « *Educam eam in solitudine, et loquar ad cor ejus.* »

Sa visite peut être, pour nous, décisive; décisives aussi notre indifférence et notre lâcheté. Le prophète a dit : « Cherchez le Seigneur, pendant qu'on peut le trouver. » Jésus a pleuré sur Jérusalem parce qu'elle n'a pas connu le temps de sa visite.

Cette visite, il ne faut pas la subir comme une importunité, mais la désirer et l'attendre comme un bienfait. Il y a deux sortes de misérables : ceux qui ne veulent rien entendre et renvoient tristes et découragées les âmes compatissantes qui cherchent à leur faire du bien ; ceux qui écoutent toute bonne parole, se laissent embrasser et relever de leur abjection. — Qui serons-nous ? . . . . . .

. . . . . .

Considérez votre condition. Elle vous oblige à réfléchir aux grandes affaires que Dieu vous a confiées : l'affaire de votre salut et perfection, l'affaire des âmes qu'il faut convertir. Vous voilà donc, comme prêtre et religieux, à la tête des deux plus grandes entreprises qui se puissent imaginer. Votre devoir n'est-il pas d'y songer ?

Un homme d'État prend-il, au milieu de la dissipation des fêtes, les résolutions qui doivent sauver son pays ? Un industriel rêve-t-il, dans le tumulte et l'entraînement des affaires, les

perfectionnements de son industrie ? Un capitaliste qui tient en ses mains le sort de plusieurs familles, attend-il la veille de la banqueroute, pour mettre ordre à ses opérations ? Tous s'isolent et se recueillent. Eh bien, que les fils de Dieu ne soient pas moins prudents que les enfants du monde. . . . . .

. . . . . .

Une bonne retraite décide de toute une vie, comme un heureux calcul, de toute une fortune . . . . . .

. . . . . .

RÉPROUVÉ

« L'être et la perfection sont identiques, » dit Fénelon. Plus on a de perfection, plus on a d'être. Il suit de là que les saints arrivés au terme ont tout l'être dont ils sont capables, parce qu'ils ont toute leur perfection. Le réprouvé, au contraire, n'a plus que l'être nu, dans le dépouillement de toute perfection. Dieu lui conserve ce dernier bien, afin qu'il en puisse sentir l'affreuse solitude, si amèrement, qu'il voudrait en être privé. « Malheur, dit Bossuet, malheur à la créature qui se sépare de la source de son être ! » . . . . . .

. . . . . .

RÉSOLUTIONS

Pourquoi nos bonnes résolutions ont-elles souvent si peu d'effet ? Pour deux raisons. Une naturelle : nous en remettons l'exécution à distance ; une, surnaturelle : nous comptons sans la grâce de Dieu. Agir tout de suite et de concert avec Dieu, c'est le meilleur moyen de prouver qu'on veut bien. . . . . .
. . . . . .

RESPECT HUMAIN

Tyrannie de la lâcheté ! Elle persiste même devant la mort. La justice de Dieu, les perspectives prochaines de l'éternité n'ont pas le pouvoir de vaincre cette opiniâtre pusillanimité qui fait d'un homme, d'ailleurs courageux, l'esclave tremblant de l'opinion d'un autre homme. On a vu, pendant la guerre de 1870, des officiers refuser les sacrements, uniquement parce qu'ils étaient en vue. Partout où ils étaient isolés, ils se laissaient approcher volontiers, et la religion triomphait de leur cœur.

L'homme vaillant est celui qui porte inscrite

en son cœur, cette devise : *Nolite timere opprobrium hominum*. Affronter les obus et les mitrailles, et craindre un quolibet, quelle chute!

. . . . . .

RÉSURRECTION

Les cadavres que nous voyons passer et s'acheminer vers leur dernière demeure, sont des semences que le Père de famille confie à la terre. Elles se ressemblent toutes. Mais quelle est, au fond, la vertu de leur germe ? — Mystère! que nous ne comprendrons bien, qu'au moment où sonnera la trompette de l'Ange, et où se lèvera le Soleil de Justice.

Alors, on reconnaîtra la vertu des germes, en voyant sortir de terre l'ivraie et le froment. L'ivraie sera jetée au feu éternel, et le froment transporté dans les greniers du Père céleste. Il dépend de nous d'être ivraie ou froment, mais avant le jour où nous serons semés. . . . .

. . . . . .

RÉVOLUTIONS

Derrière les révolutionnaires triomphants et satisfaits, on entend tout de suite rugir la bête

populaire dont on a excité les appétits gloutons. Il faut lui donner à manger. — Mange du religieux ! — J'ai faim encore ! — Mange du prêtre, mange l'Église ! — J'ai faim ! — Mange la justice ! — J'ai faim ! — Mange la force protectrice du droit ! — J'ai faim ! — Mange du bourgeois ! — Toujours faim ! — C'est fini, il n'y a plus rien ! — Eh bien, c'est vous que nous allons manger ! — Et la bête mange, jusqu'à ce que Dieu arrive et dise : « A mon tour ! » . . . . . .

. . . . . .

RICHESSE

Les habiles savent naviguer dans les passes du code pénal. Leur richesse est faite d'injustices. Personne, cependant, ne songe à les appeler filous, fripons, escrocs, voleurs, flibustiers; et quelquefois, ils sont tout cela. Mais ils n'ont point offensé la légalité. « *Légalement*, dit Balzac, est un adverbe robuste qui supporte bien des fortunes. » . . . . . .

. . . . . .

Regardez bien l'accueil qu'on fait aux gens dans le monde ; c'est le thermomètre de leur fortune. Il monte avec les millions, il tombe à

glace devant l'homme sans le sou. Il y a des misères qui font geler le mercure. . . . . .

. . . . . .

La richesse n'est pas en multiplication, comme celle des grains qu'on jette en terre ; c'est un simple déplacement. Quand vous la voyez croître d'un côté, soyez sûr que le vide se fait quelque part. Une fortune peut engendrer des centaines de misères. . . . . .

. . . . . .

La joie, la paix du cœur, les plaisirs tranquilles, le bonheur du foyer domestique sont le partage d'une honnête médiocrité. On peut être richement pauvre, et misérablement riche. . . .

. . . . . .

ROIS

Plus d'huile sur le front des rois, plus de prestige ; plus de prestige, plus d'autorité.

. . . . . .

Quand on disait du roi : « C'est une image de Dieu, *Quædam Dei imago* », on n'était point humilié d'obéir. Mais comment se soumettre de bon cœur à un monsieur qui n'a que la chance d'avoir gagné le gros lot à la loterie des pouvoirs ? S'il représente le peuple, j'en suis, et

j'ai le droit de trouver qu'il ne me représente pas du tout, et que je me représenterai mieux que lui. . . . . .

. . . . . .

Les armées sont les bras des rois. Bras de brigands, bras de sauveurs ; mais plus souvent, l'un que l'autre . . . . . .

. . . . . .

Depuis François Ier, le père des lettres, dix rois se succèdent sur le trône de France, pendant plus de deux siècles et demi ; tous hommes de foi et de courage, quelques-uns, de grand esprit, mais presque tous, libertins et adultères. Arrive un honnête père de famille ; c'est lui qui expie, sous la main d'un peuple en démence, les scandales donnés au peuple. O justice de Dieu ! . . . . . .

. . . . . .

ROMANS ET ROMANCIERS

Vous avez lu ce livre ? — Mais il est d'une saleté révoltante. — « Ah ! mon Père, ne me grondez pas ; ça ne m'a pas fait de mal. » — Eh, Madame, si votre enfant, après s'être roulé volontairement dans l'ordure pendant une demi-journée, venait vous dire : « Maman, ça

ne m'a pas fait de mal, » vous dispenseriez-vous de le fouetter? . . . . . .

. . . . . .

Mitte nos in gregem porcorum. Quelle singulière fantaisie des démons, de vouloir se loger dans les cochons des Gérasséniens. Ce n'était qu'un domicile temporaire. Aujourd'hui, l'esprit impur habite l'imagination de nos romanciers. Toujours le même goût pour la malpropreté.

Hier, ces messieurs décrivaient l'amour charnel ; aujourd'hui, ils nous peignent le rut humain sous ses formes les plus abjectes. C'est leur toquade : tous atteints de cochonomanie . . .

. . . . . .

C'est la nuit..... J'entends un bruit de travailleurs. Au parfum qui m'arrive par les fissures de ma fenêtre, j'ai deviné les vidangeurs. — Les malheureux !... ils gagnent leurs cent sous à brasser la matière, et *Gogo* gagne des mille et des mille, rien que pour en parler dans ses romans. — Ça n'est pas juste. . . . . .

. . . . . .

La littérature romanesque cherche moins la gloire que l'argent ; mais nous sommes si bêtes que les deux choses lui arrivent en même temps.

. . . . . .

Créer dans l'âme un impérieux besoin d'extraordinaire et d'imprévu, la dégoûter de la vie réelle, des choses possibles, des tendresses pai-

sibles, des amours honnêtes, des soins délicats, des états raisonnables, des devoirs sacrés de la famille ; la pousser à la recherche des émotions malsaines et de tous les raffinements de la sensualité, lui apprendre des secrets honteux où la passion va chercher l'ivresse des sens, lui persuader qu'il peut y avoir de la grandeur dans le crime, et de la noblesse dans la dépravation, que tout s'explique et s'excuse par la fatalité : voilà l'effet des romans ! . . . . . .

. . . . . .

La Voisin et la Brinvilliers empoisonnaient les corps ; on les brûlait. — Les romanciers empoisonnent les âmes ; nous les enrichissons et leur faisons fête. Encore, si la langue gagnait quelque chose à l'abus qu'ils en font ! — mais ils se donnent mille peines pour la défigurer, et mettent leur orgueil à s'appeler *décadents*.

. . . . . .

Un père qui tient à l'innocence de ses enfants, un mari qui tient à son honneur et à son bonheur, doivent avoir des yeux et des mains d'inquisiteurs, pour empêcher les romans de pénétrer chez eux. . . . . .

. . . . . .

Oiseaux charmants qui chantaient en style mélodieux la nature et l'amour, légers et brillants papillons qui courtisaient les fleurs, tout cela s'en va, petit à petit, de la poésie et du

roman contemporains. Ils sont envahis par les stercoraires et les boursiers. . . . . .

. . . . . .

Un honnête conteur avertissait son lecteur en ces termes :

« Lecteur aimable, les propos d'amour que tu trouveras dans quelques-unes de ces *Nouvelles* sont si honnêtes, si mesurés sur la raison et les discours chrétiens, qu'ils ne pourront donner de mauvaises pensées à celui qui les lira, soit-il sur ses gardes ou pris au dépourvu..... J'oserai te dire une chose : C'est que si je pouvais, par un moyen quelconque, deviner que la lecture de ces *Nouvelles* pût suggérer à celui qui les lira quelque désir coupable, ou quelque mauvaise pensée, je me couperais la main qui les écrivit, plutôt que de les livrer au public. »

Ils sont rares de nos jours, les romanciers qui oseraient et pourraient écrire en tête de leurs œuvres, une pareille préface. S'il fallait couper toutes les mains criminelles, quel massacre !

. . . . . .

La lecture habituelle et prolongée des romans, est l'ivrognerie de l'imagination. . . . . .

. . . . . .

Que de belles phrases dans les romans modernes ressemblent à des veuves qui pleurent le bon sens qu'elles ont perdu ! . . . . . .

. . . . . .

SACERDOCE

Comme l'Église de Jésus-Christ se dessinait dans la personne d'Abraham, son sacerdoce se dessinait dans la personne de Melchisédech. On ignore la génération temporelle de Melchisédech ; qui pourra raconter l'éternelle génération du Christ? Comme Jésus-Christ, Melchisédech est roi de paix, roi de Salem, la Jérusalem terrestre, comme Jésus est roi de la Jérusalem céleste. — Melchisédech vient de la terre de promission convier Abraham, figure de l'Église, à l'habiter un jour ; Jésus-Christ vient de l'éternelle patrie promise à tous les élus convier l'Église à un repos sans fin. — Melchisédech donne à Abraham le pain et le vin du sacrifice, pour le fortifier dans sa vie voyageuse ; Jésus-Christ donne à l'Église son corps et son sang, sous les apparences du pain et du vin, pour qu'elle puisse accomplir heureusement son pèlerinage terrestre.

Est-il étonnant que David ait dit à son Seigneur : « Dieu l'a juré... Tu es prêtre, selon l'ordre de Melchisédech. » . . . . . .

. . . . . .

Le sacerdoce est la magistrature des âmes. Combien plus noble, plus étendue, plus profonde et plus salutaire, que toutes les magistratures humaines ! — Le magistrat applique la loi à notre vie extérieure ; le prêtre descend, avec la loi, jusqu'aux plus secrets réduits de la conscience et saisit les délits et les crimes cachés. — Le magistrat punit, mais il n'change pas l'âme toujours révoltée sous la pression du châtiment ; le prêtre absout, transforme et vivifie. — Le magistrat ne représente que la société irritée ; le prêtre représente un Dieu miséricordieux et une société indulgente pour les coupables qui s'humilient et avouent spontanément leurs fautes. — La magistrature humaine n'empêcherait pas une société de se décomposer et de se dissoudre, quand bien même, elle parviendrait à saisir tous les crimes qui sont de son ressort ; une société serait incorruptible, si tous les coupables recouraient au ministère sacerdotal.

. . . . . .

Le pouvoir sacerdotal est une si grande chose, que ceux qui ont eu en main l'autorité temporelle, ont souvent tenté d'unir la tiare à la couronne. — Ne pouvoir régner sur les âmes, c'est la grande tristesse des ambitieux : quelque chose de semblable à la tristesse de Satan.

. . . . . .

Le prêtre s'appelle *sacerdos*, parce qu'il donne

les *choses sacrées*. On peut dire de la paternité qu'elle est un sacerdoce, parce que le père donne sa vie, *chose sacrée ;* — de la magistrature, qu'elle est un sacerdoce, parce que le magistrat donne la justice, *chose sacrée ;* — de l'enseignement, qu'il est un sacerdoce, parce que celui qui enseigne, donne la vérité, *chose sacrée ;* — Mais le prêtre, que donne-t-il donc ? — Il donne Dieu, et Dieu est vie, justice et vérité, tout ce qu'il y a de plus sacré. Le sacerdoce mosaïque offrait à Dieu les victimes, et distribuait au peuple la part que Dieu avait bénie. Cette bénédiction était bien quelque chose de Dieu ; mais le sacerdoce de la nouvelle alliance donne Dieu réellement, substantiellement, personnellement, en donnant Jésus. *Sacerdos ! Sacerdos !* . . .

. . . . . .

SACRIFICE

Les anciens disaient aux dieux, en immolant leurs victimes : « Nous vous offrons cette vie, pour une vie meilleure qui vous est due :

Hanc animam vobis pro meliore damus. »

(OVIDE).

Aujourd'hui, c'est l'inverse. Nous offrons la meilleure de toutes les vies, la vie d'un

Dieu, pour la misérable vie des pécheurs.

. . . . . .

Il y a dans notre vie spirituelle, comme dans l'ancienne loi, deux sortes de sacrifices, le sacrifice légal et le sacrifice volontaire, celui dont David disait : *Voluntarie sacrificabo tibi.* Quand Dieu nous prive d'un plaisir, d'un bien, d'une personne aimée, nous finissons par dire : « J'en fais mon sacrifice. » Il veut bien se contenter de cette acceptation *in extremis*, de sa volonté. Mais le sacrifice d'agréable odeur, c'est celui qui n'attend pas que la volonté de Dieu s'impose : il la prévient, et va au-devant d'elle . . . .

. . . . . .

C'est le sacrifice qui nous ouvre la maison de Dieu : la maison de sa grâce et la maison de sa gloire : *Introibo in domum tuam, in holocaustis.* (*Ps. LXV*) . . . . . .

. . . . . .

SCIENCE ET SAVANTS

Avec quelle avidité l'incrédulité savante s'est jetée sur les monuments de l'antiquité Égyptienne et Assyrienne, espérant y trouver des contradictions assez lourdes, pour écraser nos traditions bibliques. Zodiaques, obélisques, stèles,

tout cela lui pend au nez, avec la courte honte de n'y avoir point trouvé ce qu'elle cherchait, tandis que la foi consolée peut y lire, en plus d'un endroit, la providentielle confirmation de la véracité des livres saints . . . . . .

. . . . . .

Joseph de Maistre déjà vieux, écrivait à une amie : « Je lis, j'écris, je fais mes études ; car, enfin, il faut bien savoir quelque chose. » Modestie charmante, et combien vraie ! On est écolier jusqu'au bout de la vie, ceux qui savent tout, sont d'heureuses bêtes ; ils savent l'impossible.

. . . . . .

Le savant invente et s'admire en ses œuvres. Il oublie presque toujours, ce qu'elles ont de plus admirable : le *mens divinior* d'où procèdent toutes les grandes découvertes . . . . .

. . . . . .

SAINTS (Vie des)

« Une prison cellulaire, avec la vie des saints, serait un vrai paradis. » Ainsi parle M. Renan, dans ses *Études d'histoire religieuse* (P. 30). Il ne tient compte que de l'intérêt scientifique. Maint événement, mainte action, mainte parole, dans la vie des saints, nous révèlent une époque.

Mais que cela est peu de chose, en comparaison du grand drame de la vie morale, qu'on voit se dérouler devant soi, dans ses péripéties les plus touchantes et les plus sublimes, en comparaison des merveilleuses interventions de la grâce, qui nous fait vivre en la compagnie des Anges et de Dieu. La vie des Saints est un perpétuel *Sursum corda* qui nous enlève plus énergiquement que tous les discours. Les Saints ont gagné à Dieu des multitudes d'âmes en parlant, mais combien plus, en se montrant, tels que Dieu les a faits ! . . . . . .

. . . . . .

Pleine de doux chants et de suave harmonie, la vie des Saints est l'interprétation d'un livret divin, l'Évangile. . . . . .

. . . . . .

On est plus disposé à imiter ceux qu'on aime, que ceux qu'on admire. Les Saints ne se contentèrent pas d'être les contemplateurs ravis des perfections du Christ ; ils l'ont aimé, et, par l'amour, ils sont arrivés à la ressemblance.

. . . . . .

Aux délits et aux crimes qui troublent et corrompent la société, la prison et le bagne. Personne ne comprend mieux que les Saints cette mesure répressive. Les passions et les mauvais penchants sont pour eux les perturbateurs du monde intime, où doivent régner

l'ordre et la paix des vertus. Ils punissent chaque délit, par l'étroite et austère prison de la pénitence. Si les délits s'aggravent, et menacent de devenir crimes, ils recourent à la mesure extrême des vœux, galères perpétuelles des convoitises et des appétits dépravés. . .

. . . . . .

SCIENCE ET FOI

Les savants se creusent la tête, et se battent les flancs, pour trouver l'origine de la race humaine. En quelques mots, la science du chrétien est faite : « Sem, Cham et Japhet sont les trois fils de Noé ; c'est par eux que le genre humain s'est répandu par toute la terre : *Tres sunt isti filii Noë. Ab his disseminatum est genus humanum super universam terram.* » Et, chose remarquable, les savants à bout de recherches, sont obligés de finir, par où le chrétien commence. . . . . .

. . . . . .

La science vit d'observations, la foi, de traditions. — Il en est une que l'on rencontre chez tous les peuples. Quand on les interroge sur l'origine des premiers humains, ils répondent comme le poète :

... *Nullos habuere parentes* (JUVEN. *Sat. VI*).

Comment ont-ils pu imaginer cela, s'il est vrai que l'humanité soit sortie d'un animal ? Même, sans tenir compte de la parole de Dieu, j'ai plus de penchant à croire ce que disent les peuples, qu'à croire ce que disent les savants qui n'ont jamais vu la plus belle des guenons, accoucher du plus laid des sauvages. . . . .

. . . . . .

On dit d'un homme : « c'est un puits de science. » — A quoi bon, un puits, s'il n'y a que de l'eau trouble et corrompue ? Mieux vaut un tout petit vase rempli d'une eau claire et saine, tombée directement du ciel.

Et voilà l'âme des humbles chrétiens qui n'ont pas d'autre science que la foi. . . . .

. . . . . .

Une grande science renforce la modestie. La demi-science nourrit l'orgueil et la sottise. . .

. . . . . .

SOCIÉTÉ

La tendance moderne à enlever à la famille ses droits, doit avoir pour conséquence fatale, la pulvérisation des peuples. La famille est le premier centre où se groupent les individus, molécules du corps social. Détruisez ce premier

centre ; aucune force supérieure n'est capable de saisir les molécules, et de les grouper. Point de membres, point d'organes, pour la formation d'un corps parfait. . . . . .
. . . . . .

SOLITUDE

La solitude n'est pas bonne à l'homme, quand il n'y rencontre que lui-même. La vivacité de son imagination, la faiblesse de son cœur, la perversité de ses penchants, conspirent contre lui ; une foule de souvenirs malsains l'assiègent, et font appel à ses passions. Le moindre mal qu'il y trouve, est de devenir sombre, chagrin, misanthrope, égoïste. Mais, quand l'homme se sèvre des charmes de la société, pour se rencontrer seul à seul avec Dieu, la solitude, alors, devient la patrie des grandes âmes, le paradis de la perfection et de la sainteté. . . . . .
. . . . . .

SOUFFRANCE

La souffrance fait l'homme meilleur ou plus mauvais, selon qu'il l'accepte bien ou mal. —

S'il l'accepte mal, elle aigrit son caractère, assombrit son âme, diminue sa confiance en Dieu, le pousse au désespoir. — S'il l'accepte bien, elle dilate son cœur, fortifie sa vertu, illumine l'avenir, et répand à flots l'espérance et la joie.

Considérez le martyre d'Étienne : « Il voyait les cieux ouverts, et Jésus debout à la droite de son Père : *Video cœlos apertos et Jesum stantem a dextris Dei.* » Le type et la récompense !

Le Fils de Dieu, le grand innocent, a souffert. Il est debout devant nous, et nous montre ses plaies ouvertes, comme autant de lèvres glorieuses qui nous crient : Courage ! *Euge ! Euge !*

Qui ne voudrait souffrir avec lui ? Les cieux sont ouverts devant celui qui souffre, et lui promettent le repos, la joie, la gloire, l'éternelle félicité : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supramodum, in sublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* » — Tous les mots portent, pesons-les : — *Un moment* d'une *petite* douleur : *Momentaneum et leve* : voilà ce que nous donnons à Dieu ! — Un poids de gloire : *gloriæ pondus*, au-dessus de toute mesure, *supramodum ;* en des hauteurs inaccessibles à la nature : *in sublimitate ;* pour toujours : *æternum :* Voilà ce que Dieu nous donne !

Qui ne voudrait faire cet échange ? . . .

. . . . . .

Tout ce que les Saints ont souffert, tout ce qu'ils ont ajouté volontairement à la somme des douleurs, qui pèse sur notre nature, était-ce à cause de leurs péchés ? — Non ; — mais à cause de cette parole du Christ : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix. » Ils ont dit avec le Saint Roi David : « *Propter verba labiorum tuorum, ego custodivi vias duras.* » (*Psalm. XVI*). . . . . .

. . . . . .

« L'homme doit toujours faire provision de raison, pour se consoler, ou de corde pour se pendre. » — Telle était la philosophie de Diogène. Mais quand on n'a que la raison pour se consoler, la corde a beau jeu. . . . . .

. . . . . .

Ne dites pas que vous êtes maudit, parce que vous souffrez, parce que vous êtes malheureux. Le malheur est à celui qui craint le Seigneur, un avertissement, une signification salutaire par laquelle il est engagé à échapper aux châtiments de l'éternelle justice. Dieu traite durement ceux qu'il aime, et leur fait boire le vin amer de la componction, parce qu'il veut les délivrer d'un malheur irréparable : « *Ostendisti populo tuo dura : potasti nos vino compunctionis; dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcûs, ut liberentur dilecti tui.* » (*Ps. LIX*).

. . . . . .

Les anciens accusaient de nos souffrances, le destin, vieil aveugle, qui, ne pouvant reconnaître les méchants et les bons, les frappait indistinctement. — Nous croyons, nous, qu'une providence clairvoyante, frappe les méchants pour les avertir ou les châtier, les bons, pour les préserver, ou les grandir. . . . . .

. . . . . .

STATUES

Que de statues, bon Dieu ! Le bronze parle de l'abondance des cœurs républicains : La plupart de ceux que l'on coule et que l'on expose sont de malhonnêtes gens. Les discours qui les glorifient ne leur donnent pas les vertus qu'ils n'ont jamais eues. On peut écrire sur tous les socles qui portent ces faux grands hommes, ce vers de Lamartine :

« La gloire ne peut être où la vertu n'est pas. »
(*II*e *Médit.*).

. . . . . .

Trop de statues ! C'est mauvais signe. La statuomanie est une maladie des peuples décadents. Ils se sentent amoindris et bientôt finis, et ils espèrent tromper la postérité en lui faisant croire qu'ils étaient encombrés d'illustrations.

Mais les peuples de l'avenir ne s'y tromperont pas plus que nous, quand nous exhumons les débris des antiques civilisations. Plus ils détermeront de bonshommes, moins ils croiront qu'ils étaient tous dignes du marbre et de l'airain.

. . . . . .

SURNATUREL

Dieu ne peut pas nous promettre une récompense plus grande que lui-même. Mais c'est trop pour notre nature : « *Merces magna nimis.* » Il faut donc que la nature soit grandie. La fin appelle les moyens ; Dieu récompense, exige la grâce. C'est tout l'ordre surnaturel. . . .

. . . . . .

SUSCEPTIBILITÉ

Judas était cupide. Mais est-ce uniquement pour avoir trente deniers, qu'il a trahi son Maître ? Je le soupçonne de s'être vengé par la trahison, d'une blessure d'amour-propre. Il avait sur le cœur, le reproche que lui adressa le Sauveur, après qu'il eût critiqué les largesses

de Madeleine : « Pourquoi molestez-vous cette femme ? Elle a fait une bonne œuvre envers moi. » Défiez-vous des gens susceptibles. Leur trouble, quand ils se croient blessés, m'inquiète ; leur silence me fait peur ; j'attends les représailles de leur amour-propre. . . . . .

. . . . . .

TALENT

Admirer le talent immoral, c'est faire la cour à la beauté d'une fille perdue. . . . . .

. . . . . .

Qui dépense son talent pour corrompre le peuple, ressemble au riche qui fait l'aumône au pauvre. pour qu'il s'enivre et s'abrutisse.

. . . . . .

Contre l'immoralité du talent, la conscience proteste, mais quel secours a, contre lui, l'ignorance, lorsqu'il répand l'erreur ? Les mots séduisent celui qui ne sait pas. « Il suffit, dit saint Augustin, qu'une chose soit dite avec art, pour qu'on la croie vraie : *Quod ornate dicitur, vere dici putatur.* »

. . . . . .

Dans une pension ecclésiastique, deux jeunes élèves discutaient un point d'histoire ou une règle de grammaire. L'un d'eux, chétif et assez mal vêtu, mais spirituel et instruit, poussait l'autre, et finit par l'acculer à une monstrueuse ânerie qui fit éclater de rire, la galerie. — « Ça m'est égal, dit le battu, tout rouge et tout gonflé ; je suis mieux habillé en semaine, que tu ne l'es

le Dimanche. » — Heureux garçon ! Son habit lui tenait lieu de tout. Il appartenait à cette espèce très vivante et très commune, dont le fabuliste a dit :

> Combien de gens, au léopard semblables,
> N'ont que l'habit, pour tout talent.

. . . . . .

Le génie sait trouver les mines où gisent les grandes pensées ; le talent les exploite. . . .

. . . . . .

L'admiration des hommes est un miroir où le talent se contemple et devant lequel il fait le beau. . . . . .

. . . . . .

THÉATRE

On dit du théâtre qu'il corrige les mœurs, en riant : *Castigat ridendo mores.*

Il ne corrige rien du tout. Est-ce bien le moyen de corriger les mœurs, que de substituer la peur du ridicule à la crainte d'offenser Dieu ?

Qu'il soit comique, dramatique, lyrique ou tragique, le théâtre est plutôt le réflecteur des mœurs sociales, que leur correcteur. Tous les moralistes graves et sensés, l'ont considéré

comme un amusement dangereux ; car, pour un vice qu'il censure, il y en a vingt-cinq qu'il caresse. Aujourd'hui, ce n'est plus guère qu'un lieu malpropre où l'homme imbécile va retenir des places, pour qu'on corrompe sa femme et ses enfants.

Ceux qui rêvent de l'améliorer, trouveront difficilement un Hercule pour nettoyer cette écurie d'Augias.

Dût-on n'y montrer que des choses innocentes, le Diable trouverait moyen d'y faire sa partie, ne serait-ce qu'en exagérant notre curiosité, en nous faisant perdre un temps précieux, et en nous donnant une indigestion de plaisir.

. . . . . .

THÉOLOGIE

La théologie est un vaste édifice dont les chambres mystérieuses communiquent, et nous ramènent de l'une dans l'autre.

Il faut y voyager comme dans le labyrinthe. On risque de s'y perdre, si l'on ne tient toujours en main, le fil conducteur de la grâce de Dieu.

. . . . . .

Plus on étudie la théologie, plus on se convainc qu'elle est la reine des sciences. La scolas-

tique est son sceptre, la mystique est son diadème. . . . . .

. . . . . .

Le mystique en sait plus long qu'une foule de théologiens, parce que la contemplation le fait entrer plus avant dans les profondeurs de l'être divin et de ses perfections. . . . . .

. . . . . .

TRAVAIL

Appliquons-nous à bien faire, sans trop nous inquiéter de la réussite. Si nous réussissons, attribuons tout à Dieu, et effaçons-nous. Si nous ne réussissons pas, nous pourrons dire avec plus de vérité : « Je suis un serviteur inutile. »

. . . . . .

Avant la chute, le travail était une application douce et tranquille des forces humaines qui domptaient la nature, sans se fatiguer, ni s'épuiser. Après la chute, il est devenu une souffrance et une expiation. Travail et douleur se confondent dans le même mot : *Labor*.

Rompre ce sinistre mariage, est le rêve de la science. Mais elle aura beau faire, ni les machines qu'elle invente, pour épargner les bras de l'homme, ni les systèmes dont elle accouche

pour organiser le travail, ne supprimeront le décret divin : « *In sudore vultus tui vesceris pane.* »

. . . . . .

Prétendre se *reposer* sans avoir travaillé, c'est se *poser* en lâche. L'idée du *repos* implique l'idée du travail, aussi bien que l'effet implique l'idée de cause. . . . . .

. . . . . .

Si le travail est une peine, c'est notre faute. Selon l'ordre divin, le travail n'était que la noble coopération des facultés et des forces humaines, à l'acte créateur, pour le perfectionnement de la nature. Remarquons que l'Écriture rapproche, comme à dessein, le travail de l'homme, du travail de Dieu. Dès que la création est achevée, elle nous montre l'homme mis en possession du Paradis terrestre, pour le travailler : *ut operaretur* (*Gen. Cap. II*). Le Psalmiste décrivant en termes magnifiques l'œuvre de Dieu, y introduit l'homme, pour qu'il y fasse son œuvre : *Exibit homo ad opus suum.* (*Psalm. CIII*). — Nous allégerions la peine du travail, si nous ne songions qu'à notre dignité de coopérateurs. . . . . .

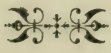
. . . . . .

UNITÉ

La science soupçonne que le monde physique procède d'un élément unique, et que cet élément unique est soumis à une force unique. Quelle admirable simplicité se révèle, dès lors, dans la création, malgré la prodigieuse variété des effets produits par la combinaison de ces deux causes. Le jour viendra, sans doute, où la science mettra plus en lumière, cette étonnante merveille. Képler ne voyait-il pas poindre l'aurore de ce jour, lui qui a dit : « Dieu étant une intelligence unique et universelle, le caractère des lois qu'il a données au monde, doit être l'unité et l'universalité. »

Cette idée revient dans saint Thomas, chaque fois qu'il parle des rapports de ressemblance entre la cause et l'effet. . . . . .

. . . . . .



VEILLE ET SOMMEIL

La vie, c'est l'air pur et la lumière. La plante respire pendant le jour, et se repose pendant la nuit. Douce et charmante leçon à l'adresse de ceux qui renversent la vie, veillent la nuit, et dorment le jour. — Cette violation des lois de la nature ne reste pas impunie. Il y a, dans l'organisme humain, tels affaissements et telles perturbations qui ne sont dûs qu'au déplacement de la veille et du sommeil, et qui ne seront jamais guéris, que par un retour à la loi. . . .

. . . . . .

VERTU

Un homme a tout ce qu'il faut pour être aimé, et cependant, nous ne l'aimons pas. — Pourquoi ? — Parce qu'il est vertueux. Ses qualités nous attirent, mais sa vertu nous gêne ; car elle ne peut s'approcher de nous, sans peser sur les meurtrissures de nos défauts et de nos vices, et nous rappeler les plaies de notre âme que nous ne voulons pas guérir. . . . . .

. . . . . .

Si Dieu ne récompense pas, dans un monde meilleur, la vertu éprouvée et jamais en repos, elle n'est, ici-bas, qu'un pantin de ses perfections, bon, tout au plus, à étonner des badauds, et à amuser des fous. . . . . .

. . . . . .

Saint Paul a dit des Gentils qu'ils étaient à eux-mêmes leur loi : *Ipsi sibi sunt lex.*

On a peine à comprendre ces paroles, quand on considère l'effroyable corruption des mœurs païennes, mais on y voit clair, quand on entend les aveux de l'âme éclairée dans les mystérieux arcanes de la conscience, par les grands principes de la vie morale. Les Gentils connaissaient la vertu et les hauts motifs qui doivent nous engager à la pratiquer.

« C'est la seule noblesse qui soit digne d'envie :

Nobilitas sola est, atque unica virtus. »

(JUVEN. *Sat. VIII*).

« Elle est préférable à la vie elle-même, puisque c'est elle qui nous donne le droit de vivre :

Summum crede nefas animam præferre pudori.
Et propter vitam vivendi perdere causas. »

(ID. *Ibid.*).

« Elle est l'unique moyen de nous procurer, ici-bas, quelque bonheur :

... Semita certè
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ. »

(JUVEN. *Sat. X*).

Les stoïciens voulaient qu'on la pratiquât pour elle-même. C'est une ambition au-dessus de notre nature. Les poètes, plus sages, parce qu'ils étaient plus humains, blâmaient cette ambition :

> *... Quis enim virtutem amplectitur ipsam*
> *Prœmia si tollas?* (Juv. *Sat. X*).

Dans le fait, nous ne pouvons pratiquer la vertu, sans nous approuver nous-mêmes avec contentement ; c'est une première récompense. Mais comment ne pas compter sur l'approbation de Dieu qui commande d'être vertueux ? Or, l'approbation du souverain bien c'est de faire des heureux : récompense suprême.

« Voir la vertu, et dessécher de regret de l'avoir trahie et abandonnée : c'est l'éternel châtiment des méchants :

> *Virtutem videant, intabescantque relictâ.* »
> (Perse. *Sat. III*).

Et cependant, singulière faiblesse de la nature pervertie, la peur du dénigrement l'emportait sur les plus nobles motifs de bien faire.

« Pour bien des raisons, soyons irréprochables, afin surtout, de pouvoir mépriser les langues de nos serviteurs ; car le serviteur le plus méchant, n'a rien de pire que la langue :

> *Vivendum rectè cum propter plurima, tunc his*
> *Præcipue causis, ut linguas mancipiorum*
> *Contemnas : nam lingua mali pars pessima servi.* »
> (Juvenal. *Sat. IX*).

. . . . . .

VIERGE

Comme la femme, épouse de l'homme, est sortie d'une de ses côtes, la Vierge chrétienne, épouse de Jésus-Christ, est sortie de son côté, de la plaie de son cœur. Fille de l'amour, elle remplit envers les pauvres, les malades, les infirmes, les ignorants, les déshérités de ce monde, les devoirs d'une maternité d'amour, maternité plus féconde et plus glorieuse que celle des mères selon la nature. Cette nouvelle Ève est la vraie mère des vivants, car, dans les malheureux dont elle a fait sa famille, c'est l'âme qu'elle veut atteindre, afin de lui donner la vraie vie : la vie de la grâce, et, par la grâce, la vie éternelle.

. . . . . .

Si nous comparons les vierges miséricordieuses du Christianisme, consacrées par une vocation divine, aux vierges altières et cruelles, consacrées par la volonté superstitieuse du Sénat et du peuple romain, quelle différence ! Les unes, vouées à l'humble poursuite et au soulagement discret de toutes les misères humaines, les autres honorées des premières places aux divertissements publics du sang et de la mort, et n'ayant pas honte, dit Prudence, d'ordonner, par un

coup de pouce, l'égorgement du gladiateur vaincu :

Pectusque jacentis
Virgo modesta jubet, converso pollice rumpi.

(De Vestal).

C'était plus qu'il ne fallait, pour gâter le prestige de leur état. Quelle terrible vengeance d'une vertu forcée ! . . . . . .

. . . . . .

VOCATION

L'homme a-t-il le droit de disposer de lui-même, et ne relève-t-il que de sa volonté propre, dans le choix qu'il fait d'une carrière et d'une place en ce monde ? Beaucoup de gens et des plus honnêtes le croient. A leurs yeux, ceux qui interrogent le ciel, afin de connaître leur vocation, passent pour des rêveurs qui vont chercher bien loin ce qu'ils pourraient trouver en eux-mêmes ; des coureurs de chimères et d'illusions qui ne reviennent de leurs explorations mystiques, que pour faire des extravagances. On ne manque pas de leur dire : Allons donc, soyez positif ! — En plein christianisme, sommes-nous donc tombés plus bas que les sages du paganisme, qui voulaient « qu'on cherchât la volonté de Dieu,

l'accomplissement de son éternel décret, dans la place que chacun de nous doit tenir au milieu des choses humaines :

Quem te Deus esse
Jussit, et humanâ quâ parte locatus es in re.
Disce. » . . . . . .

(PERSE. *Sat. III*).

VICTOR HUGO

Cet homme me désespère. La lecture de ses œuvres me fait l'effet d'un voyage en tape-cul, sur une route mal entretenue. Tant que çà roule, je dis : Quel génie ! — Un cahot formidable survient, je m'écrie : Oh ! la vieille bête ! — Mais à la fin, il y a tant de cahots, je suis si souvent obligé de m'écrier : Oh ! la vieille bête ! — que je n'ose plus dire : Quel génie ! . . .
. . . . . .

TABLE DES MATIÈRES

Adoration 1
Agriculture 2
Ambition 7
Ame 8
Amour, Amitié . . . 8
Amour, Amitié, Amis . 17
Amis. 17
Antipathies 19
Appétits 20
Art, Artiste 21
Autorité 21

Baptême 25

Caractère. 27
Causes finales . . . 27
Charité 28
Civilisation 34
Confiance. 34
Confiance en Dieu. . 35
Confession 36
Connaissance de soi-même 37
Consolation 39
Conscience 39
Conversion 41
Courage 42
Crainte de Dieu . . 43
Critique 43
Croix 44
Culte 44
Cupidité 45

Devoir et droit. . . 47
Dieu. 48
Direction 53
Discours 53
Douceur 54
Discussion. 55

Éducation. 57
Église et État . . . 64

Enfer 69
Entêtement 71
Erreur 71
Esprit 72
Eucharistie 72

Faiblesse 79
Femme 79
Flatterie 85
Foi 86
Force 98
France 99
François II, de Naples 99

Grâce 101
Grandeur 102
Guerre 103

Haine 105
Henri IV 106
Honneur 106
Honneurs, Louanges . 107
Honnêteté 109
Humilité 110
Humiliations . . . 111

Idées 113
Impie 113
Incrédules 113
Indépendance . . . 114
Industrie 114

Jésus-Christ 117
Jeunesse 121
Juifs 122
Juste 124
Justice 127
Justice de Dieu . . 127

Libéralisme 131
Liberté 131
Libres-penseurs . . 132
Liturgie 133
Livres 133
Loi 134
Louange 135
Luxe 135

Marie 137
Matérialisme, Matière 141
Médecine 142
Médisance 143
Mensonge 144
Mépris 145
Misères (petites) . . 145
Monde 147
Mort 147
Mortification . . . 149
Musique 151
Mystère 151

Napoléon 153

Obéissance 155
Objections 159
Orgueil, Amour-propre 159
Orgueil, Humilité . 160

Panthéisme 163
Passions 164
Parlementarisme . . 166
Patience 166
Pardon 167
Pauvre 168
Péché 171
Péché originel . . 174
Pécheur 176
Perfection 180
Peuple 180
Peuples (Anciens et Nouveaux). . . . 182
Philosophie et Révélation 184
Pouvoir 185
Pouvoir (Le) . . . 186
Prédicateurs . . . 186
Prédication. . . . 190
Presse 197
Prêtre 197
Prière. 199
Progrès 202
Prophéties 203
Propriété 204
Providence 204
Prudence et charité. 207
Pudeur et pruderie . 208

Reconnaissance . . 211
Religieux 212
Religion 231
République 231
Retraite. 232
Réprouvé 235
Résolutions. . . . 236
Respect humain . . 236
Résurrection . . . 237
Révolutions . . . 237
Richesse 238
Rois 239
Romans et romanciers 240

Sacerdoce 245
Sacrifice 247
Science et savants . 248
Saints (Vie des). . . 249
Science et foi . . . 251
Société 252
Solitude 253
Souffrance 253
Statues 256
Surnaturel 257
Susceptibilité . . . 257

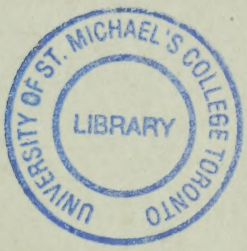
Talent 259
Théatre 260
Théologie 261
Travail 262

Unité 265
Veille et Sommeil . 267
Vertu 267
Vierge 270
Vocation 270
Victor Hugo . . . 272

Paris-Lille. Imp. A. Taffin-Lefort. — 07-48.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

BX 1756 .M6 G6 1907 SMC

Monsabri, Jacques Marie
Louis, 1827-1907.
Gouttes de viriti /

AYA-5134 (mcsk)